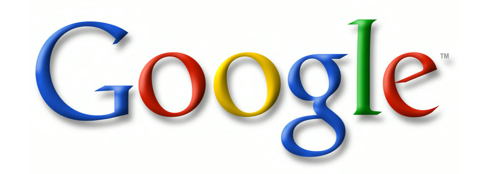
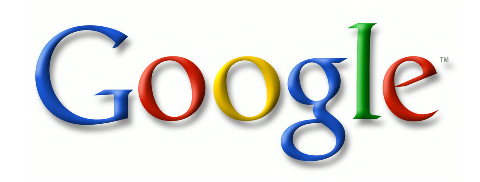






LA

CHAINE TRADITIONNELLE

LA CHAINE TRADITIONNELLE

CONTES ET LÉGENDES

AU POINT DE VUE MYTHIQUE

PAR

HYACINTHE HUSSON



PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
Rue de Richelieu, 67
1874

LES

CONTES ET LÉGENDES

POPULAIRES

AU POINT DE VUE MYTHIQUE.

I.

Lorsque Charles Perrault recueillit et publia en 1697, sous le nom de son fils alors âgé de dix ans, Perrault Darmancour, ses « Contes de ma Mère l'Oie, ou Histoires du temps passé, » il n'avait d'autre but que l'amusement des enfants. Il y a certainement bien réussi, et si des moralistes scrupuleux ont pu faire valoir avec raison des objections contre certaines situations indiquées dans ces récits, et certains caractères qui y sont mis en jeu, il n'en est pas moins vrai que pour les imaginations enfantines un très-vif attrait s'y attache. Tout en donnant à la mise en scène et aux costumes quelque chose des modes de son temps, Perrault a su conserver aux narrations leur poésie intime et leur effet dramatique; il y a gardé cette fleur de crédulité, ce naïf amour du merveilleux qui sont en rapport avec le premier âge de chaque individu, comme ils étaient aussi en rapport avec le premier âge de l'humanité.

« On n'inventerait plus aujourd'hui de ces choses, » a dit Sainte-Beuve, avec le tact pénétrant qui lui était habi-

tuel. « Il y a un âge pour certaines fictions et certaines » crédulités heureuses, et si la science du genre humain » s'accroît incessamment, son imagination ne fleurit pas de » même [1]. »

Longtemps avant Perrault, les Italiens avaient recueilli des contes où interviennent des enchantements et des fées, mais pour l'amusement général, et non pour le plaisir exclusif des enfants; aussi les entremêlaient-ils de récits galants à la manière de Boccace. Telles ont été les *Piacevoli Notti*, publiées en 1550, à Venise, sous le nom de Straparola, qui n'est vraisemblablement qu'un pseudonyme; tel, mais beaucoup plus tard en 1637, le *Pentamerone* de Giambattista Basile, publié à Naples en dialecte napolitain.

Au commencement de ce siècle, les contes traditionnels ont été recherchés par d'autres motifs, et à un autre point de vue.

C'est dans un intérêt archéologique que de savants philologues et mythographes, les frères Grimm, en ont fait en Allemagne un recueil qui est resté célèbre (*Kinder und Haussmarchen*), et qui a appelé l'attention des érudits et des penseurs sur ces conceptions jusqu'alors dédaignées des gens sérieux.

Leur exemple a été suivi par de nombreux imitateurs, et l'on s'est mis à recueillir des contes, non-seulement dans tous les pays de l'Europe, mais jusqu'en Asie, jusque dans l'Afrique australe, jusqu'en Amérique et dans la Polynésie.

Leur étude comparative a soulevé de curieux problèmes.

Beaucoup d'auteurs se sont contentés de les expliquer

1. *Causeries du lundi*, t. V.

par des transmissions de proche en proche, ou par l'identité de constitution de l'esprit humain aboutissant à des produits semblables.

Ces opinions ont une part, et même une grande part de vérité; mais elles sont insuffisantes; elles ne sauraient rendre compte de tout.

Certains écrivains ont été jusqu'à se demander, si, dans la diffusion extraordinaire et le parallélisme de ces contes, il ne fallait pas voir le témoignage d'une vie commune ou d'un contact prolongé antérieurs aux grandes séparations des différentes familles de l'humanité.

Une manière de voir plus réservée a été exposée par les frères Grimm, et elle est assez généralement admise aujourd'hui : elle considère les récits merveilleux ou les contes simplement moraux que les populations d'origine aryenne se transmettent, de génération en génération, comme des réminiscences ou des transformations d'anciens mythes, d'anciens adages, d'anciens proverbes, qui, après s'être produits dans l'Asie centrale, auraient suivi, dans diverses directions, les émigrations de cette grande race.

Il y a lieu toutefois, en admettant principalement cette origine aryenne, de faire une part à d'autres éléments ethniques; l'Europe en effet n'a pas été uniquement peuplée par des Aryens, et dès la plus lointaine antiquité, selon qu'en donnent la confirmation les travaux contemporains des égyptologues et des assyriologues, les races diverses se sont trouvées en contact, et se sont plus ou moins influencées ou mélangées.

Il y a d'ailleurs une réserve aussi à établir pour un très-grand nombre de fables et de contes dont l'origine Indienne n'est pas douteuse, comme l'ont démontré Sylvestre de

Sacy et Théodore Benfey, mais qui n'ont pénétré en Europe qu'au moyen-âge par l'intermédiaire de la Perse et des Arabes. Beaucoup de ces contes-là mêmes se prêtent aussi à une interprétation mythique.

Nous allons essayer d'expliquer dans le sens des idées qui viennent d'être exposées, en basant nos conjectures sur la comparaison des mythes primitifs des diverses branches de la race Aryenne, ceux de ces contes traditionnels, de ces récits du coin du feu, qui, grâce surtout à l'intervention de Charles Perrault, sont les plus familiers aux imaginations françaises.

II

Disons-nous bien, dès le début, que la grande préoccupation de nos ancêtres de l'Asie centrale s'appliquait aux phénomènes atmosphériques, aux luttes de la lumière et de l'obscurité. Les hymnes du Rig-Veda en font foi. L'obscurité remplissait nos ancêtres Aryens d'anxiété. Tout était danger dans les ténèbres; les Rackchasas, démons redoutables, y dissimulaient leurs formes fantastiques; le nomade hostile et la bête sauvage en tiraient avantage pour rôder autour des enclos palissadés et tâcher d'y faire invasion : aussi l'Aurore (*Ouschas*), en apparaissant, leur inspirait-elle des sentiments d'admiration, de reconnaissance et de joie. Nous devons donc nous attendre à trouver dans les contes traditionnels de la race Aryenne de fréquentes personnifications de l'Aurore.

Une des dispositions d'esprit de cette race était en effet de prêter une forme animée, la forme humaine ou celle de l'animal, aux aspects de la nature, à ses bruits, à ses mou-

vements, à tous les phénomènes qui semblaient manifester une force intime, une vie secrète. D'après cette disposition, telle phrase figurée qui n'avait d'abord l'intention que d'exprimer un fait naturel, se transformait en une sorte de drame où les mots devenaient des personnages : ainsi pour le feu, pour le vent, pour le nuage, pour le crépuscule, pour l'aurore.

Toutefois, en consultant les Védas pour y chercher avec les contes populaires des analogies qui puissent nous permettre d'en reconnaître le germe, et d'en pénétrer le sens intime, il faut s'attendre à beaucoup de lacunes.

Il est vraisemblable que les Védas n'ont pas conservé toutes les conceptions naturalistes produites par l'imagination et le sentiment poétique des Aryas primitifs. Ils n'ont conservé que celles de ces conceptions qui provenaient des chefs de famille, des chefs de clans, revêtus en même temps de fonctions religieuses, conceptions accueillies par le respect et revêtues immédiatement d'un caractère d'orthodoxie.

On est autorisé à croire qu'à un degré inférieur, parmi la foule des pasteurs et des laboureurs établis entre l'Oxus et l'Yaxartès, circulaient aussi des récits qui se rattachaient à un même ordre d'impressions et d'idées, c'est-à-dire à la personnification des phénomènes naturels, mais d'une manière plus ou moins flottante, et en dehors de toute valeur religieuse.

Ce sont sans doute ces conceptions de second ordre qui, plus encore que celles dont la conservation a été assurée dans les hymmes védiques, ont dû fournir le noyau des contes dont on constate le parallélisme chez toutes les populations issues de la souche Aryenne.

Cette hypothèse est d'autant plus admissible que nous voyons ailleurs les choses se passer d'une façon semblable. C'est ainsi qu'en Égypte, à côté des biographies divines consacrées, il y avait des légendes merveilleuses sans conséquence, et qui n'étaient pas matière de foi : il nous en est resté un exemple et une preuve dans l'*Histoire des deux Frères* traduite par l'éminent égyptologue, M. le comte Emmanuel de Rougé, dont la France déplore la perte récente. C'est ainsi que dans le christianisme même, de pieuses légendes circulaient dans le peuple sans que personne fût obligé d'y croire et sans qu'elles aient pris place dans les livres canoniques.

Puisque j'ai mentionné la légende égyptienne des deux Frères, qu'il me soit permis de signaler en passant, et sauf à y revenir plus tard, l'extrême importance de cette composition du scribe Anna ou Enna, au point de vue de la littérature comparée. En effet, ce conte qui date de la XIXe dynastie, c'est-à-dire d'environ quatorze siècles avant notre ère, rappelle à la fois certains éléments sémitiques, — par exemple l'aventure de Joseph calomnié par la femme qui n'a pu réussir à le séduire, — et certains éléments qui sembleraient appartenir au génie Aryen,— par exemple ce fait étrange de la part du héros de l'histoire de dédoubler en quelque sorte son être et de confier son cœur à la fleur d'un arbre. Ce fait se trouve presque identiquement dans un apologue du recueil sanscrit le *Pantatchantra* [1], et dans un conte armoricain cité par M. Luzel [2].

Faudrait-il voir dans ce rapprochement, et dans plusieurs

1. Voyez la traduction récente de M. Lancereau, page 77. Le Pantatchantra a été traduit en allemand par M. Théodore Benfey.
2. *Archives des Missions scientifiques et littéraires.*

autres que je me propose d'établir ailleurs, une preuve que, dès le xve siècle avant notre ère, des échanges d'idées se seraient produits directement ou indirectement, entre les Aryens et les Égyptiens ?

Il n'y aurait pas de raison d'en être trop surpris, et l'on devrait même faire remonter ces échanges intellectuels bien au-delà, s'il est vrai, comme le déclarent M. Emmanuel de Rougé [1], et M. Henri Brugsch [2], qu'à côté d'un élément syro-araméen qui prédomine dans la grammaire et un fonds spécial *sui generis*, on rencontre, dans l'ancienne langue des Égyptiens, un certain nombre de radicaux qui lui sont communs avec les langues Aryennes.

III

Arrivons, après ce préambule, à l'étude directe des contes populaires, des contes de nourrices, et commençons par le Petit Chaperon Rouge.

Cette adolescente, au front couronné des lueurs de la lumière matinale, c'est une Aurore.

L'Aurore en effet dans les hymnes védiques est représentée comme une jeune fille au corps sans tache ; elle est une messagère ; elle donne la nourriture ; en Grèce aussi Eos (l'Aurore) porte le surnom d'*Angelieia*, la Messagère. C'est d'après les mêmes données que la fillette au Chaperon rouge est envoyée en message auprès de sa grand'-

1. *Recherches sur les Monum. qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon.*
2. *Histoire de l'Egypte.*

mère et qu'elle est chargée de lui porter la nourriture sous la forme d'une galette et d'un pot de beurre.

La jeune fille, en se jouant le long de la route avec les fleurs et les papillons, s'achemine vers la demeure de sa grand'mère.

Selon le tour d'imagination particulier aux Aryas primitifs, chaque Aurore nouvelle va rejoindre les Aurores qui l'ont précédée et qui deviennent ainsi comme des aïeules; de là résulte qu'un type de décrépitude est mis en rapport avec la jeune et fraîche figure, et que nous voyons par exemple en Grèce le vieux Tithon donné pour époux à l'Aurore et dans un des contes des frères Grimm (*la Gardeuse d'Oies près de la fontaine*), une ravissante jeune fille associée à une vieille femme courbée, ridée et décharnée.

Tout en s'acheminant vers sa mère grand', c'est-à-dire vers les aurores qui l'ont précédée, la fillette au chaperon rouge est interceptée par le soleil *dévorateur* sous la forme d'un loup.

Cette image du Loup pour figurer le Soleil peut d'abord paraître d'un choix invraisemblable. Elle est cependant conforme à une très-ancienne conception Aryenne. Une légende védique fait changer le soleil en loup, *vṛka*, pour s'unir à Saranyû. Celle-ci, suivant quelques interprètes, est la nuée d'orage; suivant d'autres, c'est aussi une Aurore.

Le choix fait du loup pour figurer le soleil, sous un aspect malfaisant, peut tenir au brillant du pelage du loup, de même que l'éclat de la fourrure de l'ours l'a fait nommer *riksha*, le brillant, nom donné aussi aux étoiles et réservé plus tard à une constellation particulière, celle que les Grecs ont appelée *arktos*, les Romains *Ursa* l'Ourse [1].

1. Max Muller, *Lectures, second series*, p. 362.

Un mot semblable signifie en grec le loup, la lumière solaire et aussi le soleil lui-même[1].

Apollon, dieu de la lumière, avait pour animal emblématique le loup, et un de ces animaux, représenté en bronze, était consacré et placé devant l'autel du Dieu, à Delphes. Le loup paraît également avoir été rattaché au culte d'un dieu Sabin adoré sur le Soracte, dieu solaire désigné par les Romains sous le nom d'Apollon Soranus.

Lycaon, qui est métamorphosé en loup, a mangé ou fait manger un enfant, circonstance qu'il est très-curieux de rapprocher du dénouement de l'histoire du Petit Chaperon Rouge.

Tout en attribuant au loup, dans l'histoire du Petit Chaperon Rouge, un sens solaire, nous devons dire néanmoins que, suivant une contradiction assez fréquente dans l'histoire des mythes, et qui provient des aspects différents sur lesquels s'arrête l'attention, cet animal est quelquefois pris pour le représentant redoutable de l'obscurité ou de l'hiver. Tel est son caractère dans beaucoup de légendes teutoniques ; tel est le loup Fenris dans l'Edda.

Les frères Grimm ont donné une version du Petit Chaperon Rouge (Rothkappchen) : elle correspond complètement jusqu'à un certain moment au conte français; toutefois la mort de l'adolescente n'y est point le dénouement définitif ; il y a une suite, et dans cette suite se produisent deux faits caractéristiques.

L'adolescente, et même la grand'mère, sont rendues à la vie par l'intervention d'un chasseur qui, surprenant le

1. λύκος lux solis, sol ipse, — est ex linguâ vetustissimâ et convenit cum Germanorum Licht (light.), λυκος lupus, ein wolf (a wolf) ab albente pilo sic dictus. Duncan. — Novum lixicon græcum. Lipsiæ, 1836.

loup endormi, lui ouvre avec précaution le ventre, et en retire les victimes englouties. « Oh ! que j'ai eu de frayeur, dit l'enfant, et qu'il faisait noir là dedans. »

Ce retour à la lumière est bien en conformité avec la donnée mythologique de la résurrection quotidienne de l'Aurore.

Ce conte d'une jeune fille avalée par un loup et sauvée par un chasseur correspond au mythe védique d'une jeune fille que les Açvins arrachent à la gueule d'un loup [1]. *Vartikâ*, tel est son nom qui est aussi le nom sanscrit de la caille, l'oiseau qui signale le retour du printemps. Ici, comme en d'autres exemples, une sorte de connexité semble établie entre ces deux idées : retour du printemps et retour de la lumière matinale.

Second fait : à peine hors de sa noire prison, le Petit Chaperon s'empresse d'aller chercher des pierres, et pour quel emploi?... pour en remplir à sa place le ventre du loup.

Une circonstance semblable se reproduit, avec plus d'étrangeté peut-être encore, dans un autre conte du recueil des frères Grimm. Une chèvre dont les petits ont été dévorés, trouve moyen de remplacer dans l'estomac du loup engourdi par le sommeil ses chevreaux qu'elle en retire vivants.

Ceci nous remet en mémoire la pierre donnée à la place de Zeus au vieux Chronos qui a déjà dévoré deux autres enfants destinés du reste comme les chevreaux du conte, à être rendus par leur mère à la vie.

1. « She was swallowed, but she was delivered by the As'vins (I. 112,8). » She was delivered by them from the mouth of the wolf (I. 117-6; » 116, 14; X. 39, 13). » Textes traduits par Max-Muller : *Lectures. second series*, pag. 506.

Y aurait-il, dans ces remplacements bizarres, une vague réminiscence de l'antique rapport établi entre la pierre (silex ou aérolithe) et le principe igné ?

Il est question, dans les formules funéraires d'un papyrus du Louvre, et à propos des transformations qui doivent suivre la mort, de « la pierre issue du soleil, » *Aner per em Râ*.

Aux beaux temps de la civilisation hellénique, Anaxagore croyait de même que des pierres tombées du ciel étaient issues du soleil.

IV

Si nous sommes autorisés à voir dans le Petit Chaperon Rouge une Aurore, nous devons aussi considérer comme telle cette autre jeune fille qui va puiser de l'eau à la fontaine, et qui reçoit d'une fée le don qu'à chaque parole qu'elle prononcera, il sortira de sa bouche deux roses, deux perles, deux diamants. Ces roses ne rappellent-elles pas les couleurs de l'aurore, ces perles les gouttes de la rosée, ces diamants les scintillements de la lumière matinale ?

La sœur désagréable et méchante qui fait contraste avec la précédente et qui, sans doute, représente l'obscurité, ou la brume hivernale, reçoit de la fée le triste privilége qu'à chaque parole qu'elle dira il lui sortira de la bouche un serpent ou un crapaud.

Un conte slave recueilli par Glinski et traduit en français par M. Alexandre Chodzko, *le Pleur des Perles* [1], roule sur

1. Alexandre Chodzko. *Contes des pâtres et des paysans Slaves*, 1864.

une donnée analogue, rivalité de deux sœurs, l'une bonne et l'autre méchante.

La bonne sœur ayant fait l'aumône à un pauvre vieillard, trois jeunes gens qui se trouvent présents à la scène, lui annoncent en récompense :

Que lorsqu'il lui arrivera de pleurer, ses larmes se changeront en perles ;

Que lorsqu'elle sourira, ses sourires feront éclore des roses ;

Et que lorsque sa main touchera l'eau, l'eau se remplira de poissons dorés.

La méchante sœur, dans l'espérance d'obtenir le même don, et nullement d'après une impulsion véritable de charité, vient à son tour faire l'aumône au vieillard.

Les trois jeunes gens lui signifient :

Que ses larmes se changeront en lézards ;

Que ses sourires feront naître des crapauds ;

Et que sa main, en touchant l'eau, y fera nager des serpents.

Le conte slave se complique ensuite.

La bonne jeune fille finit par épouser un roi, à la suite de divers incidents, et spécialement d'une substitution de personnes, circonstance fréquente dans les contes, et qui rappelle l'aventure de *Berte aux grans piés* racontée par le poète Adenès [1].

Une variante allemande sur le même sujet nous a été

1. L'idée première de ces substitutions de personnes ne se retrouverait-elle pas dans le texte védique ainsi traduit par Max-Muller : « *Tvashtar* » makes a wedding for his daughter... They hid the immortal from the » mortals making one like her they have given her to *Vivasvat*. » (*Lectures, second series*, p. 482).

conservée par les frères Grimm. Au lieu d'une fée ou de trois jeunes gens, ce sont trois nains qui interviennent ; les roses et les diamants sont remplacés par des pièces d'or.

La même histoire se retrouve dans les contes norrains, dont M. Dasent a donné une traduction anglaise.

Les nains interviennent ici sans doute à cause des pièces d'or. Ces métallurgistes qui creusent dans les montagnes les filons de cuivre et d'or sont mis en rapports bienveillants avec les filles de lumière.

Les nains représentent primitivement, dans les mythologies septentrionales, les forces mystérieuses qui président au règne minéral. Dans la *Volupsa*, célèbre chant de l'Edda, ils sont appelés « *les sages habitants des Montagnes ;* » ils sont pourtant caractérisés postérieurement comme fantasques, malicieux et mystificateurs. Dans un autre chant de l'Edda, le nain Andravari est possesseur de trésors accumulés dans une caverne. — Dans l'épopée germanique, le nain Albérich est le gardien du trésor des Nibelungen. Dans un conte slave, les nains s'empressent au-devant de leur roi Kovlad, le dieu des métaux, pendant qu'il visite son royaume souterrain.

Le savant Sven Nilson[1] a voulu voir des Lapons dans les nains des légendes septentrionales : cette interprétation qui se rattache à un système discrédité, celui de chercher des faits historiques dans les mythes, ne saurait être acceptée.

Les nains celtiques ont de grandes analogies avec les nains germaniques, non pas seulement sous le rapport physique, mais par leurs habitudes et leur caractère.

Le peuple des nains a pour correspondants dans l'anti-

1. *Les habitants primitifs de la Scandinavie.*

quité hellénique le peuple des Pygmées, placé par Homère près des bords de l'Océan, relégué plus tard vers le Haut Nil. Les Pygmées avaient pour demeure, comme les nains, des creux de rochers et des trous dans la terre.

Peut-être pourrait-on noter aussi quelques analogies entre les nains et les Cabires ou Patèques Phéniciens[1].

Si dans les contes germaniques et celtiques, les nains forment contraste avec les géants, il semble que dans les mythes orientaux, les Cabires ont dû revêtir tour à tour le double aspect, car leur nom Cabirim ou Gabirim paraît signifier forts ou géants.

Les Cabires présidaient à la navigation; les Pygmées, dans des fresques romaines et pompéiennes, sont représentés en navigateurs; et dans certaines légendes irlandaises les nains possèdent la faculté de circuler sous les eaux de la mer.

La tradition de ces nains ou Pygmées placés par l'antiquité vers le Haut Nil s'est retrouvée dans les temps modernes représentée dans le sud de l'Afrique, chez les Zoulous par le peuple des Abatwas[2], à Monbaze par le peuple des Mberikimos et à Madagascar par celui des Kimos[3].

V

Comme toutes les puissances de lumière, les Aurores ont leur temps d'épreuve et d'obscurcissement.

1. Herodote, III, 38.
2. Henry Callaway, *Nursery tales, traditions and histories of the Zulus*. Natal, 1868.
3. Eugène de Froberville. *Notice historique et géogr. sur l'île de Madagascar.*

La pauvre Cendrillon, livrée aux humiliations et noircie par les cendres du foyer, n'est pas autre chose qu'une de ces personnifications de la lumière éclipsée qui recouvrera, du reste, son éclat primitif, épousera le soleil levant sous la figure d'un jeune prince, et rentrera en possession des splendeurs souveraines.

L'histoire de Cendrillon se trouve en germe dans les auteurs grecs, mais il n'est nullement vraisemblable que ce soit là qu'ait été la prendre la tradition populaire. Strabon [1] et Elien [2] ont parlé d'une pantoufle qui, enlevée à la courtisane Rhodope, avait été portée par un aigle jusqu'à l'endroit où le pharaon Psammétique siégeait sur son trône et jetée sur ses genoux. Celui-ci se figurant la beauté délicate de la maîtresse de la chaussure d'après la petitesse de son pied, la fait chercher partout, la découvre enfin et l'épouse.

Cette aventure n'est assurément pas plus arrivée à Psammétique selon le dire d'Elien, qu'à tout autre Pharaon, mais peut-être s'agit-il ici d'une transformation en anecdote historique de quelque symbolisme mythique. Les plantes de pieds et les chaussures ont joué, à ce qu'il me semble, en Egypte, un rôle emblématique dont on ne s'est pas encore rendu compte. Je soupçonne que, comme cela avait lieu pour la main [3], il était censé en émaner de la lumière. « Illumination des ténèbres sous tes pieds, » est-il dit dans un texte funéraire [4]. Selon Proclus, la plante des pieds était dédiée à Isis [5].

1. Strab. XVII.
2. Æl. *Var. Hist.* XIII, 33.
3. C'est pour cela que de petites mains, couvertes d'une feuille d'or, servaient comme amulettes.
4. Th. Deveria. *Catalogue des manuscrits conservés au Musée du Louvre.*
5. On doit à M. Auguste Mariette une très-curieuse observation : « Il

On voit en Égypte, sur des tablettes votives [1], non pas seulement des plantes de pieds, mais des chaussures. Je crois qu'il s'y attachait un sens favorable et que ce n'était pas, comme quelques savants l'ont pensé, un *ex-voto* en remerciement de la guérison d'une maladie aux pieds.

Saint Augustin avait un ami qui se nommait Nam-phamo [2]: ce sont deux mots puniques qui paraissent signifier les pieds de la bonne fortune ou les pieds qui apportent le bonheur.

L'image prétendue des pieds du Boudha Çakyamouni était un des *Yantras* ou signes de bon augure adoptés par ses disciples [3].

Au surplus il se pourrait que l'histoire de la chaussure racontée par Strabon et Elien fût d'origine aryenne et qu'une pure fantaisie des Grecs en eût transporté la scène en Egypte.

Une histoire très-voisine de celle de Cendrillon a été racontée à Madras à Miss Frere par une *aya*, bonne d'enfants indienne, et des variantes s'en retrouvent aussi bien en Italie et en Espagne que dans les pays septentrionaux.

» résulte, dit-il, de l'examen des momies qu'on leur enlevait la peau de
» la plante des pieds, et qu'on se servait pour cette opération d'un ins-
» trument de pierre. On remplaçait quelquefois la peau enlevée par des
» sandales dont les bords étaient dorés; la peau se roulait et se mettait
» dans l'abdomen des momies. » (*Bulletin de l'Institut Egyptien*, n° 11.)

1. Prisse d'Avesnes. — *Monuments Egypt.*

2. Ce nom a donné lieu dans la *Rev. Archéologique* à un article portant la double signature de M. Edmond Leblant et de M. Renan.

3. On trouve cette représentation de deux pieds sous la table d'un dolmen du Morbihan, sur des rochers sculptés en Irlande et en Ecosse, sur un angle en bronze de provenance étrusque, sur des marbres dédiés à Isis fructifère, à Vénus Victorieuse, Céleste, Uranie, et jusqu'aux temps chrétiens, sur des épitaphes, sur des bagues, dans les catacombes romaines.

Ne doit-on pas être tenté de croire, par analogie, que la signification est toujours la même?

La pantoufle, qui est de verre dans le récit de Perrault, est, dans d'autres versions, une pantoufle d'or. De verre ou d'or, cette pantoufle fait probablement allusion au pied de la lumière matinale. On s'explique le rapprochement en se rappelant cette gracieuse image de Shakspeare :

And jocund day
Stands tiptoe on the mysty mountàin tops.

Le matin joyeux pose le bout de son pied sur le sommet brumeux des montagnes.

La pantoufle perdue de Cendrillon peut ne pas être sans rapport avec la sandale perdue de Jason.

Ce personnage au nom de bon augure, car ce nom signifie *sauveur*, avait pris part à la chasse du sanglier de Calydon; il était le destructeur du dragon et le conquérant de la toison d'or; événements qui constatent sa qualité de héros de lumière.

Dans tous les contes où on la voit figurer, cette chaussure perdue et retrouvée amène en définitive un dénouement heureux. Il me paraît donc qu'elle correspond à l'idée de *bonne fortune*. Cette conjecture trouve une confirmation dans le nom même de la princesse indienne qui correspond à notre Cendrillon, elle s'appelle *Sodewa-Bai*, c'est-à-dire la dame de la bonne fortune [1].

Rappelons quelques autres exemples qui militent dans le même sens.

Dans certaines localités en Angleterre, c'était, paraît-il, et c'est peut-être encore une coutume populaire de jeter un soulier, comme signe d'heureux augure, derrière les couples de nouveaux mariés.

1. M. Frere. — *Old Decan days*.

Le soulier que nos enfants mettent sous le manteau de la cheminée la veille de Noël ou de la fête de Saint-Nicolas avec l'espérance d'y trouver le lendemain matin des présents, n'a-t-il pas quelque relation avec le soulier, signe d'abondance et de prospérité, jeté en Angleterre derrière les pas des nouveaux mariés?

Notons, pour ne rien omettre, que dans l'Inde antique, comme dans l'Allemagne du moyen-âge, c'est par la transmission du soulier que s'opérait l'investiture du pouvoir.

Dans le conte de Cendrillon tel que l'a raconté Perrault, on constate la réunion de deux éléments qui, dans des versions offertes en d'autres langues, sont quelquefois indépendants et séparés. Le premier élément se rapporte à ce qui concerne les effets produits par l'heureuse pantoufle; le second, à la situation contrastée d'une jeune fille, injustement rebutée dans sa famille, mais qu'une influence surnaturelle protége, et qui finalement triomphe.

Voici un conte, celui des *Trois Sœurs* [1], d'où la pantoufle est éliminée.

Deux méchantes personnes persécutent une jeune fille intéressante. L'une de ces méchantes sœurs n'a qu'un œil, l'autre en a trois. Ce sont là des caractères mythiques dont il serait facile, sinon d'expliquer le sens, du moins de citer plusieurs autres exemples. C'est précisément parce qu'elle a deux yeux comme tout le monde, que la plus jeune sœur est en butte à de mauvais traitements.

Une femme mystérieuse lui apparaît qui la console et lui dit que son petit chevreau fournira désormais à tous ses besoins. Les sœurs jalouses tuent le petit chevreau, mais

1. Grimm, *Haussmærken*. Un récit analogue a été recueilli en Russie.

de sa peau enterrée naît un arbre dont les feuilles sont d'argent et les fruits d'or. Les fruits d'or ne se détachaient de l'arbre que s'ils étaient cueillis par la main de la jeune sœur. Un chevalier survient. Les méchantes sœurs s'efforcent de lui plaire. Le chevalier préfère la plus jeune et l'emmène dans son château pour l'épouser. Le lendemain l'arbre aux fruits d'or avait changé de place et poussait sous les fenêtres de la nouvelle châtelaine.

Dans un autre conte allemand analogue à notre Cendrillon (Aschenputtel), la pantoufle intervient, mais ce n'est plus une fée qui prête assistance à l'enfant persécutée; c'est un arbre et un oiseau dont la double influence semblent se confondre.

« Trois fois par jour la jeune fille venait prier et pleurer » sous son ombre; un oiseau blanc se posait alors sur les » branches, et dès que la jeune fille manifestait un désir, » l'oiseau lui jetait immédiatement ce qu'elle avait souhaité. »

L'arbre et l'oiseau bienfaisants se retrouvent dans le conte allemand, le Genévrier, associés à des détails atroces comme il ne s'en rencontre que trop fréquemment dans les contes populaires. L'analogue de ce conte des *Haussmærchen* est connu en Écosse et dans le midi de la France, près de Castres.

Un enfant a été assassiné par sa belle-mère qui l'a coupé par morceaux et servi à manger à son père. La petite sœur recueille pieusement les ossements et les dépose au pied d'un genévrier.

« Il se forma un nuage autour de l'arbre, et dans le » nuage il semblait qu'il y eût une flamme, et de cette » flamme il sortit un bel oiseau qui chantait merveilleusement et s'envola haut dans l'air. »

Il s'en alla disant sa triste aventure, et pour récompense de ses chansons on lui donnait ce qu'il demandait.

Il obtint ainsi une chaîne d'or, une paire de petits souliers roses, et une meule de moulin qu'il se passa au cou. La chaîne d'or, l'oiseau la donna à son père, les petits souliers roses à sa sœur, et de la meule il écrasa la belle-mère.

La meule apparaît quelquefois dans les traditions germaniques comme emblème du disque solaire. L'ensemble de ce conte semble se référer à de bien anciennes conceptions qui n'appartiennent pas exclusivement à la race Aryenne et où l'arbre, le soleil et l'oiseau jouent des rôles combinés dans un drame cosmogonique.

Dans un des contes allemands que nous avons cités, c'est des entrailles d'un petit chevreau que naît l'arbre bienfaisant aux fruits d'or et aux feuilles d'argent; dans un autre c'est de la sépulture d'un enfant que semble émaner et se manifester dans le Genévrier l'oiseau porte-flamme. Sur une des faces de l'autel palmyrénien du Musée Capitolin est représenté un enfant, émergeant avec un bélier dans les bras des hautes branches d'un cyprès [1].

N'y a-t-il pas là quelque concordance ?

Cet arbre bienveillant d'où descendent des présents, où se pose et d'où s'envole un oiseau porte-flamme, suggère le souvenir de l'arbre de Noël, brillant de lumière et chargé aussi de présents, l'arbre de Noël qui, selon Fin Magnussen, n'est pas autre chose, à son tour, qu'un souvenir de l'arbre Iggdrasil des Scandinaves, arbre du monde, arbre de vie

1. Mém. de l'Acad. des Insc. T. XX. — Lajard, Mémoire sur le culte du cyprès pyramidal.

dont les rameaux portent les étoiles; il rappelle de plus les *Kalpavrikshas*, les arbres plantés, selon les Pourânas, aux quatre coins du paradis d'Indra, et qui produisent tout ce que l'on désire; il rappelle encore ces arbres d'où descendent le feu et la liqueur de vie, ces arbres du bonheur, ces arbres des jardins de délices dont nous entretiennent les plus vieilles conceptions mythiques, non pas seulement des Aryens, mais des Sémites, des Chamites, et il semble même des races Américaines.

VI

Cherchons l'explication d'une autre personnification originairement mythique, celle de la Belle au Bois dormant.

Cette belle dormeuse est, comme en Grèce Asteria, l'image d'une belle nuit calme et sereine, ou si l'on veut de la lumière céleste envahie par la Nuit ou par l'Hiver.

Les mêmes personnages peuvent effectivement symboliser ce double aspect. La forêt dont se trouve enveloppée la jeune femme est elle-même, dans les traditions mythiques des pays du Nord, l'image tantôt de la Nuit, tantôt de l'Hiver. L'imagination des races primitives établit volontiers une concordance entre les alternances de la lumière et de l'obscurité, entre celles de la chaleur et du froid, entre celles de la force végétative et de la léthargie de la nature.

A ce point de vue, et comme se prêtant aussi au symbolisme d'un printemps lumineux engourdi par le sommeil de l'hiver, on pourrait entrevoir une certaine affinité entre la Belle au Bois et la jeune Cora ou Persephone, la divinité

de la végétation printanière et de la lumière matinale enfermée dans l'obscurité de l'Hadès.

La cause du sommeil léthargique de la Belle au Bois est caractéristique. Elle résulte d'une blessure faite par la pointe d'un fuseau.

Or, c'est une circonstance à remarquer que, dans les mythes d'origine Aryenne, les personnages qui représentent les puissances de lumière périssent fréquemment de l'atteinte d'un trait, ou d'une épine, ou d'une branche aiguë.

C'est ainsi que Balder [1], cette personnification de la force solaire sous son aspect le plus attrayant, périt pour avoir été blessé au pied par la pointe d'une branche de gui, et Isfandiar [2] pour avoir eu l'œil atteint d'une épine ; c'est ainsi que Brunhild [3], comme notre Belle au Bois dormant, si elle ne meurt pas, pour avoir été blessée d'une épine par Odin, tombe du moins dans un sommeil léthargique dont la réveillera le héros solaire Sigurd.

Dans le château silencieux où repose la Belle au Bois, sommeille également à ses côtés une petite chienne qui mérite d'arrêter un moment notre attention. Elle s'appelle Poufle. Ne pourrait-on pas voir dans ce petit animal une parente du chien Sirius ou Seirios des mythes grecs, de ce chien gardien des étoiles dont les monnaies de Céos [4] et quelques gemmes antiques [5] donnent une représentation.

La petite chienne d'Erigone, Maera, pourrait aussi être

1. Dans l'*Edda*.
2. Dans le *Shahnameh*.
3. Dans l'*Edda*.
4. Broensted, Voy. I, p. 27.
5. Bracci, I, t. 45.

rapprochée de Poufle; mais le rapprochement le plus direct qu'il y ait lieu de faire est avec Saramâ la chienne en quête de l'Aurore dans le Rig-Veda.

Nous retrouvons la même intention symbolique dans le petit chien d'un conte norrain, où certains détails ne peuvent guère laisser d'hésitation sur le sens mythique qu'il convient d'adopter.

L'héroïne de la légende va s'asseoir comme Cendrillon près des charbons consumés dans la cuisine. Elle demande une brosse et à chaque fois qu'elle se la passe dans la chevelure il en pleut des paillettes d'or. Un petit chien reposait à ses pieds. Elle lui dit : « Cours dehors, mon petit chien Flo [1], et vois s'il fera bientôt jour. » — Ceci, elle le répéta trois fois, et juste au moment où pour la troisième fois elle fit sortir le chien, l'aube commença à poindre.

Est-il maintenant nécessaire de se demander quel est le jeune et beau prince qui, à travers l'épaisseur de la forêt sombre, pénètre dans le château silencieux et vient réveiller la belle endormie? Ce jeune prince n'est-il pas évidemment le soleil du matin, et le soleil du printemps? Et le soleil du printemps ne devient-il pas aisément une expression de l'amour et de l'hyménée?

S'il pouvait nous rester quelque doute, il n'y aurait qu'à demander les noms des enfants qui vont naître du mariage du beau prince avec la jeune femme qu'il vient d'arracher au sommeil. Perrault n'a pas négligé de nous donner ces noms. La petite fille s'appelle *l'Aurore*, et le garçon s'appelle *le Jour*.

Ainsi dans Hésiode, la Nuit enfante Aithra et Hemera,

1. Cf. l'ancien haut-allemand *Flus* et l'anglais *Flush* (rougir).

l'air pur et le jour. Ainsi Latone enfante le dieu du jour et sa sœur [1].

Dans un conte danois du recueil de Svend-Grundtvig figure une jeune femme prise comme la Belle au Bois d'un sommeil enchanté : toutefois la durée de ce sommeil se réduit au terme comparativement modéré de sept ans.

Le moment arrive où toute cette gracieuse et charmante poésie va faire place à des scènes dont le caractère appartient au domaine de l'horrible.

En effet la grand'mère de ces beaux enfants est une ogresse et ne songe à rien moins qu'à les dévorer.

Il se peut qu'il y ait ici, comme cela arrive souvent, suture de deux contes originairement différents.

Toutefois, on peut voir dans cette grand'mère féroce une Rackchasi, un de ces êtres malfaisants rôdant la nuit et se nourrissant de chair humaine, dont le type est déjà donné dans les Vedas et qui, de nos jours encore, défraient d'un élément d'effroi les contes populaires indiens.

Je serais cependant disposé à reconnaître ici une personnification du firmament obscur et des terreurs qu'il inspire, une Nirriti, puissance du mal et de la destruction, dont l'image se reproduit plus tard dans la secte çivaïte sous le masque hideux de la déesse Maha-Kali, déesse à la grande bouche armée de grandes dents.

Avant de dire un définitif adieu à la belle endormie du conte de Perrault, donnons un exemple de ce qu'est devenu le même mythe en passant de modification en modification jusque dans une chanson populaire du midi de la

1. Latone, la Nuit obscure, était elle-même la sœur d'Asteria, la Nuit étoilée.

France. J'emprunte mon exemple à un recueil publié par M. Jérôme Bujeaud [1]. Il s'agit bien encore d'une sœur de la Belle au Bois, d'une sœur de Brunhild et peut-être d'Eurydice, de la femme qu'une piqûre plonge dans un sommeil léthargique. Mais quoi! La princesse enchantée prend les allures de *Frétillon* [2], la robe aux reflets chatoyants n'est plus qu'une guenille et le prince Charmant qu'un bon drille.

Exemple assez triste mais curieux des mutations que subissent les choses de ce monde!

Je transcris.

Quand j'étais chez mon père,
Guenillon,
Petite jeune fille,
Il m'envoyait au bois
Guenillon
Pour cueillir la nouzille.
Ah! ah! ah! ah! ah!
Guenillon,
Saute en guenille.

Il m'envoyait au bois
Pour cueillir la nouzille;
Le bois était trop haut,
La belle trop petite.

Le bois était trop haut,
La belle trop petite.
Elle se mit en main
Une tant verte épine.

1. *Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest.* Niort, 1866.
2. Béranger.

Elle se mit en main
Une tant verte épine :
A la douleur du doigt
La bell' s'est endormie.

A la douleur du doigt
La bell' s'est endormie,
Et au chemin passa
Trois cavaliers bons drilles.

Le premier des trois
Dit : Je vois une fille.
Le second des trois
Dit : Elle est endormie.

Le second des trois
        Guenillon
Dit : Elle est endormie,
Et le dernier des trois
        Guenillon
Dit : Elle sera ma mie.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
        Guenillon,
Saute en la guenille.

La verve de la gueuserie fait entendre sa note égrillarde : l'idéal s'est enfui !

VII

L'histoire du Petit Poucet laisse également entrevoir les éléments d'un mythe relatif aux phénomènes de la lumière.

La proportion exiguë de Poucet s'explique par les faits suivants.

Le feu, créé par le frottement de deux morceaux de

bois d'essence différente, est comparé dans les hymnes védiques à un petit enfant.

Vischnou, dieu de la lumière solaire, franchit l'immensité en trois pas, et, dans une légende pouranique, il prend l'apparence d'un nain pour entamer une partie de jeu qu'il gagne, et à la suite de laquelle il se transforme et exécute en moins d'un instant ses trois gigantesques enjambées.

Telle est l'idée première des enjambées de Poucet plus modestement réduites à un espace de sept lieues.

Les bottes de Poucet ne sont peut-être pas sans rapport avec les sandales qui transportent si rapidement à travers l'espace Persée, génie de lumière; avec les chaussures d'or d'Athéné qui, dans l'Odyssée, la font voyager sur l'immensité de la terre et de la mer avec la promptitude du vent.

Dans le recueil de contes indiens de Somadeva-Bhatta de Cachemire, le roi Poutraka fait usage d'une paire de souliers enchantés qui lui donnent la faculté d'une fuite très-rapide. Ainsi se continue, s'étend et se diversifie la même tradition.

La conception d'un être faible et petit qui parvient à acquérir puissance et splendeur, ou qui, plongé dans les ténèbres, revient à la lumière, voilà ce qui prédomine dans le conte de Perrault, comme dans le conte de *Dæumling* conservé par les frères Grimm, comme dans la ballade anglaise de *Tom Thumb* qui fait partie du recueil de Thomas Evans [1].

Dans le récit germanique, le petit être se blottit dans un trou de souris, puis il est avalé par une vache, puis par un loup; ses parents enfin le rendent joyeusement à la

1. *Old Ballads*. London, 1810. Vol. IV.

lumière. Une autre fois, le petit coureur d'aventures, contraint par des voleurs, pénètre, par une mince fissure, dans le trésor du roi, et de là jette à pleines poignées des écus d'or.

Dans la ballade anglaise il prend une physionomie et des allures malicieuses qui le font ressembler à Puck. Sa mère le couche dans une coquille de noix; puis, entre autres aventures, une vache l'avale : y aurait-il lieu de penser ici à la vache qui symbolise dans le Rig-Veda l'aurore et les rayons de la lumière ? Je n'oserais le soutenir, mais quoi qu'il en soit, et en dépit de sa petite taille, le Tom Pouce anglais finit par devenir un personnage à la cour d'Arthur et par triompher des plus vaillants chevaliers de la Table Ronde.

Il y a une remarque à faire, c'est qu'Arthur, qui est reconnu comme un personnage originairement sidéral, Arthur lui-même, dans un dialogue attribué à un barde gallois du xe siècle, est représenté comme de petite taille :

« Gwennivar au charmant visage, ne me raille pas;
» quoique je sois petit, je vaincrais cent guerriers tout
» seul [1]. »

Nous arrivons donc à reconnaître un lien, une transition entre le Petit Poucet de Perrault et le Pérédur des contes gallois, d'où dérive, modifié au sens chrétien, le Perceval de Chrestien de Troyes et le Parcival de Wolfram d'Eschenbach. Pérédur n'est pas de petite taille, mais il est de petit esprit : sa simplicité est telle qu'il ne sait même pas distinguer une biche d'une chèvre; il est du reste,

1. Comte Hersart de la Villemarqué. *Romans de la Table Ronde et Contes des anciens Bretons.*

à son début, pauvre et dédaigné comme tant de héros solaires, et subit une série d'épreuves et des combats dont l'un lui livre une coupe d'or, peut-être cette même coupe d'or du soleil, chantée jadis en Grèce par Stésichore, et représentée sur des vases peints comme servant d'esquif à Héraclès.

Cette coupe d'or devient le Saint-Graal, la coupe dans laquelle Joseph d'Arimathie est censé avoir recueilli le sang divin.

Il est question aussi, dans les légendes irlandaises relatives au héros Fionn, d'une coupe merveilleuse qui a le don de guérir, et en quelque sorte de rénover. Dans un conte vannetais, recueilli par Emile Souvestre, et inséré dans le *Foyer Breton*, un humble personnage, du nom de Péronik, entreprend la conquête d'un bassin d'or, qui a le pouvoir de guérir et de rappeler à la vie.

Mais revenons à nos petits personnages, à Poucet et à Tom Pouce : ces représentants de la lumière du matin, du jour naissant, rappellent à ce titre l'enfant Horus des monuments égyptiens, le Phosphoros des monuments grecs.

La forêt où l'on égare Poucet et ses frères symbolise ici la nuit comme dans beaucoup d'autres récits traditionnels. Poucet mené bien loin et laissé pour à jamais perdu revient pourtant à son point de départ, à l'orient, à la maison de lumière.

Dans les conceptions grecques Ariane, une personnification de la lumière matinale, donne un fil à Thésée pour qu'il se reconnaisse à travers les obscurités du labyrinthe, de ce redoutable repaire qu'habite un monstre *dévorateur* des jeunes existences.

Il est fait aussi mention d'un peloton de fil conducteur

dans les contes slaves [1], et M. Luzel croit avoir retrouvé au foyer des paysans Bretons les germes de l'histoire d'Ariane [2].

Poucet, lui, imagine, pour se reconnaître à travers la forêt sombre, de semer des cailloux sur ses pas.

Ces cailloux font peut-être allusion aux étoiles, guides secourables dans l'obscurité.

Il y a ici matière à comparaison avec une histoire indienne dans laquelle une héroïne métamorphosée en colombe, voulant, comme Poucet, se ménager une trace de son passage qui puisse lui faciliter le retour, laisse tomber, de sept lieues en sept lieues, une de ses plumes et une goutte de son sang.

Dans un joli conte du Décan, une jeune princesse enlevée égrène le long de la route son collier de perles pour que sa sœur, guidée par cette indication, puisse la retrouver [3].

A la seconde épreuve, Poucet, n'ayant plus de cailloux disponibles, sème sur sa route des miettes de pain ; malheureusement les oiseaux surviennent qui les mangent, et Poucet n'a plus aucun moyen de se reconnaître.

Ces fâcheux oiseaux qui viennent faire obstacle au pauvre égaré ne sont-ils pas l'emblème des nuages qui font disparaître les étoiles ? Si cette interprétation paraît cherchée trop loin, je n'insisterai guère pour la maintenir ; je crois pouvoir dire cependant qu'elle est en conformité avec les tendances métaphoriques du génie Aryen et qu'en

1. Alex. Chodzko. *Contes des pâtres et des paysans Slaves.*
2. *Archives des missions scientifiques et littéraires*, 2e série, T. VII. 1871.
3. Frere. *Old Decan days : The Rakshas' Palace.*

effet, dans la poésie védique, les nuages sont parfois considérés comme des oiseaux.

Dans cet ordre de conjectures, très-incertaines, j'en conviens, on pourrait aussi, dans ces traînées qui indiquent une trace, un chemin, et qui, dans les contes européens ou indiens, sont tour à tour composées de cailloux, de miettes, de grains de blé ou de perles, voir une allusion à la voie lactée.

Certaines traditions germaniques font de la voie lactée la route qui conduit au moulin où tourne la roue solaire. De cette meule jaillissent, en guise de farine, des étincelles d'or et d'argent [1].

Quant à l'ogre, quelle est la puissance destructive et redoutable mentionnée dans les hymnes védiques qu'il rappelle ?

On serait tenté de la reconnaître dans Roudra dont un des surnoms, plus tard appliqué à Çiva, était *Ougra* « l'horrible. » Cependant Roudra, bien qu'il soit mis en rapport avec le feu, était avant tout la personnification de l'Ouragan. Il existe un conte slave où l'ouragan est le principal personnage [2].

Mais ici nous devons voir dans l'Ogre la réminiscence d'un dieu spécialement solaire, et c'est aussi un conte slave qui nous en fournit la démonstration.

La comparaison du conte du Petit Poucet avec le conte

1. Hunziker. *Etudes de Mythologie allemande.* Rev. Germanique, 1861.

2. J'ai peut-être tort d'employer ici le mot ouragan comme synonyme d'orage ou de tempête. En effet ce mot n'appartient pas à une origine indo-européenne. C'est aussi le nom d'un dieu, mais d'un dieu américain, personnification des terribles cyclones qui bouleversent la mer des Antilles. Il a été introduit en Europe par les navigateurs espagnols.

slave des *Trois cheveux d'or de Dède-Vsévède,* ne laisse aucun doute à cet égard.

Plusieurs variantes de ce conte existent chez les Slaves, mais celle qui paraît la plus ancienne et qui est certainement la plus caractéristique, est une variante tchèque recueillie par Elben[1].

Le nom de Dède-Vsévède signifie « le vieillard qui sait et qui voit tout ».

Plavacek vient dans son palais pour lui enlever trois de ses cheveux d'or. Dans ce palais resplendissant il trouve une vieille femme, blottie dans un coin et filant comme la Parque.

Elle est la mère du Soleil et une sorte de personnification de l'infini, comme dans le Rig-Veda Aditi, la mère des dieux solaires, comme en Égypte Nout, l'espace céleste, que l'on voit représentée dans les hypogées de Thèbes au moment où elle vient d'accoucher du Soleil.

Cette vieille femme a pitié de Plavacek, comme la femme de l'Ogre a pitié de Poucet ; elle le cache dans sa manche sous forme de fourmi en attendant l'arrivée de Dède-Vsévède, le vieillard à la tête et la chevelure d'or.

« Je suis sa mère, dit-elle, c'est le Soleil brillant en per-
» sonne. Tous les matins il est enfant ; à midi il devient
» homme, et le soir il vieillit comme un centenaire décré-
» pit. Mon fils le Soleil est doué d'une âme charitable,
» mais en rentrant chez lui il a faim et je ne m'étonnerais
» pas si, aussitôt arrivé, il ordonnait de te faire rôtir pour
» son souper. »

1. Voyez-en la traduction dans le volume d'Alex. Chodzko, que j'ai déjà cité.

La vieille filandière avait raison. Les premières paroles que prononce le personnage redouté, en pénétrant dans son palais, sont presque identiquement les mêmes que celles de l'Ogre dans le conte du Petit Poucet :

« Je sens ici de la chair humaine. »

Le même caractère de voracité féroce est attribué ailleurs encore au Soleil.

Dans un conte du recueil des frères Grimm, « les Sept » Corbeaux, » le Soleil est signalé, non-seulement comme un personnage redoutable, mais comme un mangeur d'enfants.

A qui même d'entre nous n'est-il pas arrivé, aux jours d'été, en voyant se dessécher les végétaux, d'employer cette expression métaphorique : Le soleil dévore.

N'oublions pas une particularité. L'Ogre du conte de Perrault a sept filles. Bien que leur visage n'ait rien de rassurant, elles portent des couronnes d'or.

Ne peuvent-elles pas faire penser aux sept sœurs dont il est parlé dans le Véda comme de personnifications des lueurs matinales, ou bien aux sept rayons, aux sept flammes d'Agni[1] ? Dans les développements postérieurs de la littérature sanscrite, ces sept flammes ou langues de feu prennent des noms menaçants. L'une s'appelle *Kali* la sombre ; une autre *Karali* la redoutable. Les sept filles de l'Ogre peuvent aussi nous rappeler que dans le Zend Avesta, les sept Amschaspands, qui sont des esprits du bien, ont pour adversaires un même nombre d'esprits du mal.

1. Agni = Ignis. — Agni c'est le feu, la lumière, la chaleur, l'éclair, la flamme du foyer. C'est le grand dieu qui fait toutes choses ; c'est en même temps un messager entre les hommes et les dieux, un médiateur qui met en communication le feu du foyer avec les astres.

Dans des contes recueillis en Russie et en Croatie, le plus jeune de trois frères, un personnage qui est l'équivalent de notre Petit Poucet, délivre ses frères en tuant soit le serpent, soit le loup, représentants de l'obscurité. Le Petit Poucet russe s'appelle *Malchik-s-Palchik,* ce qui signifie « enfant gros comme le doigt. » Il porte aussi un autre nom : *Pokatigoroshek* (le pois roulant). Sa mère l'a conçu pour avoir mangé un pois qui roulait vers elle[1]. Il faut remarquer, à propos des contes où figurent tantôt les pois, tantôt les haricots, que le mot sanscrit *harit* signifie à la fois haricot et rayon, lumière solaire. Les mots à double signification donnent souvent lieu à des conceptions mythiques.

Tous ces rapprochements confirment l'idée qu'il faut voir dans le Petit Poucet un génie de la lumière.

VIII

L'étude que nous venons de faire de l'Ogre nous est une transition naturelle pour aborder le conte de Barbe-bleue.

Dans le Rig-Véda il y a un dieu désigné comme portant une barbe azurée[2], c'est Indra, le dieu du firmament, le dieu radieux, pluvieux et tonnant.

Parmi les monuments figurés de l'antiquité égyptienne, je connais aussi un personnage à barbe bleue. C'est un Bès formant pilier dans un temple nubien et que M. Lepsius a fait reproduire avec ses couleurs dans le grand ouvrage de la

1. Ralston. — *The songs of the Russian people,* p. 177.
2. « Indra secoue les poils de sa barbe azurée. » Rig-Véda, trad. Langlois, IV, p. 170.

Commission prussienne [1]. Ce dieu, à face terrible et à langue pendante, a une signification complexe ; il est en rapport avec la puissance solaire et vitale : le mot *bes* signifie feu, ferment vital : mais il est aussi en sens inverse un dieu de la destruction et de la mort ; il frappe du glaive. A Hermant, il est représenté avec le disque à contour perlé derrière la tête ; il était connu en Assyrie d'où les Perses l'ont emprunté, car sur une de leurs pierres gravées on le voit levant les bras, avec des fleurs dans les mains, vers le disque ailé du dieu de la lumière Aoura-Mazda (Ormuzd) [2].

La relation de Bès avec le personnage terrible du conte que nous étudions ne serait peut-être pas impossible ; on a trouvé en effet en France de ses statuettes et des monnaies puniques à son image et il me paraît identique au dieu Gaulois décrit par Lucien sous le nom d'Ogmios et donné bien à tort, selon mon humble avis, pour un dieu de l'éloquence [3]; je l'écarte néanmoins et je préfère essayer un rapprochement entre Barbe-Bleue et l'Aditya Aryaman, le soleil sous son aspect redoutable, Aryaman qui devient dans le Mazdéisme l'esprit du mal sous le nom d'Arihmane; l'épithète de Barbe-Bleue donnée à Indra a pu aussi être attribuée à Aryaman : ces échanges de qualifications ne sont pas rares.

Comme beaucoup de personnages solaires, comme

1. *Denkmæler.*
2. Lajard, *Culte de Mithra*. George Rawlinson, *Ancient Monarchies.*
3. Ogmios est identique à Bès; Bès à Gorgo; Gorgo à Gargan, et de Gargan dérive Gargantua, une sorte d'Hercule vorace et bouffon. Voyez dans la *Revue générale de l'architecture*, t. XVIII, mon mémoire intitulé : *Mythes et monuments comparés*, et dans la *Revue archéologique* du mois de septembre 1868 l'intéressante et ingénieuse étude de M. Gaidoz sur Gargantua.

Ixion, Tantale, Sisyphe, comme Siegfried, comme le dieu Sourya lui-même [1], Barbe-bleue est possesseur de grandes richesses. Ce qui constitue ces trésors c'est la lumière du jour, c'est l'or des nuages du matin et du soir.

Barbe-Bleue, comme ses pareils, comme Héraclès, comme Samson [2], est changeant en amour. Il a épousé plusieurs femmes qu'il a fait successivement disparaître.

La dernière de ces jeunes femmes, c'est-à-dire de ces aurores, est possédée d'une grande curiosité. L'aurore qui, selon les expressions des poètes védiques, pénètre partout, visite toute demeure, voit tout et fait tout voir, l'aurore est essentiellement une curieuse. La femme de Barbe-Bleue ne peut résister au désir de visiter le cabinet dont l'accès lui a été défendu, elle pénètre le mystère, mais la clef dont elle a fait emploi reste tachée d'une goutte de sang qu'il est impossible d'effacer.

Cette circonstance rappelle une circonstance analogue dont il est question à propos du trésor d'Ixion, le personnage à la roue solaire [3] : nul ne pouvait pénétrer dans son trésor sans périr, comme il arriva à son beau-père Désionée, ou sans être trahi par des traces d'or ou de sang [4].

Dans un conte armoricain, « Bihanic et l'Ogre, » et dans des contes slaves, il est aussi question de chambres mystérieuses dont l'une est interdite et de leurs clefs.

1. Le dieu soleil Sourya est appelé dans le Véda « le maître de tous les trésors, » *the lord of all treasures*. R. H. Wilson, Rig-Veda I, 189.
2. Voyez dans la *Revue archéologique* de novembre 1869, mon mémoire intitulé : « *La légende de Samson et les Mythes solaires*. »
3. Sourya, le soleil, est comparé dans les hymnes védiques à une roue incandescente roulant dans l'espace. Shamas, le dieu soleil des Assyriens, est symbolisé sur les monuments par une roue.
En vieux norrain, le soleil s'appelle *fagrahvel*, « belle roue. »
4. G. Cox. *Mythology of the Aryan Nations*, V. II, p. 36.

Plusieurs exemples de ces chambres mystérieuses et interdites se trouvent dans les *Mille et une nuits*.

Quelque chose de semblable se manifeste jusque dans Eschyle.

« Par la confiance de Zeus (dit Athénéa aux Euménides), » seule je connais les clefs des chambres des Dieux et de » celle où est scellée la foudre. »

Κἀγὼ πέποιθα Ζηνὶ, καὶ τί δεῖλέγειν,
καὶ κλῇδας οἶδα δωματων μόνη θεῶν,
εν ῷ κεραυνός ἐστιν ἐσφραγισμένος.

La femme de Barbe-Bleue va périr pour expier sa curiosité et alors a lieu ce dramatique dialogue, gravé dans toutes les mémoires françaises :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

« — Je vois deux cavaliers. Dieu soit loué ! ce sont mes frères. »

Ces deux cavaliers, ces deux frères, ils étaient connus dans l'Asie centrale et dans la Grèce : ce sont les Açvins du Rig-Véda, ce sont les Dioscures des poètes Grecs.

Les Açvins étaient les représentants des deux crépuscules et étaient appelés *Dasras,* secourables ; les Dioscures, *lucida sidera* [1], étaient les génies de l'étoile du matin et de l'étoile du soir ; les navigateurs invoquaient ces frères secourables, et, dans les monuments de l'art, ils sont figurés portant une étoile au-dessus de leur bonnet conique.

Aux plus anciens âges de l'Attique, une légende s'y racontait déjà, dont le dénouement se rapproche du conte de Barbe-Bleue.

Thésée, un héros solaire, une seconde épreuve d'Héra-

1. Hor. Od.

clès, tient prisonnière la séduisante Hélène encore dans toute la première fleur de sa jeunesse et de sa beauté.

Que représente Hélène? Demandez-le à M. Max-Müller, demandez-le à M. George Cox, demandez-le à M. Alfred Maury. Ils vous répondront : c'est la lumière matinale. Qui vient délivrer la belle captive? Ce sont ses frères, les deux brillants cavaliers, Castor et Pollux.

Ainsi donc les chaumières et les châteaux du moyen-âge ont entendu raconter à leurs foyers des récits fort analogues pour le fond à ceux dont s'étaient préoccupées jadis bien des imaginations sur les collines ou près des promontoires de l'Attique.

Des témoignages historiques attestent que le souvenir de deux divinités fraternelles analogues aux Açvins et aux Dioscures s'était conservé en Gaule et en Germanie. Diodore (IV, 56) dit que les Celtes, voisins de l'Océan, rendaient un culte à deux divinités qu'il identifie aux Dioscures, et sur l'autel dédié par les nautonniers parisiens et retrouvé au commencement du dernier siècle dans des fouilles faites sous le chœur de Notre-Dame de Paris, Castor et Pollux sont figurés en compagnie de divinités purement celtiques.

Tacite signale chez les Naharvales un bois consacré au culte de deux jeunes frères appelés Alci et que les Romains identifiaient aussi à Castor et Pollux[1].

Les deux frères d'or, montés sur des chevaux d'or, dans les *Hausmærchen* correspondent également aux Açvins et aux Dioscures.

Un conte allemand (Fitchers Vogel) présente, avec celui

1. Germania XLIII.

de Perrault que nous venons d'étudier, à la fois les plus grandes analogies et de notables différences. Je crois qu'il doit donner lieu à la même interprétation; cependant M. Cox considère le magicien déguisé en mendiant qui remplace Barbe Bleue, et qui est voleur et tueur de jeunes filles, non comme une puissance solaire sous son aspect redoutable, mais au contraire comme une puissance d'obscurité, un Pani, un de ces personnages qui, dans le Rig-Veda, sont des voleurs de la lumière.

Dans le conte allemand, au lieu de deux sœurs il y en a trois, et l'époux soupçonneux leur remet successivement à chacune un œuf en même temps qu'une clef. Que signifie cet œuf? Est-ce un œuf solaire en rapport avec l'œuf d'or de la Poule Rouge? en rapport avec l'œuf de Léda, l'amante du cygne céleste? Les deux premières femmes périssent victimes; la troisième, aussi curieuse, mais plus avisée, échappe au danger; elle rassemble les membres coupés de ses sœurs et leur rend la vie, puis elle s'enduit de miel et se roule dans des plumes pour se donner une apparence d'oiseau; elle s'échappe et mystifie le tyran redoutable qui périt au milieu des flammes, dans son palais incendié par les deux frères. Cette mort au sein des flammes tend à confirmer le caractère solaire du personnage et rappelle la fin d'Héraclès sur le bûcher du mont Œta.

L'adroite jeune femme qui s'échappe en s'enveloppant de plumes est une parente de ces femmes au vêtement de plumes qui figurent dans de nombreux contes et dont la plus ancienne mention se reconnaît ou du moins se devine dans une légende du brahmana du Yadjour-Véda. Cette

légende dont M. Müller a donné une analyse[1] représente Urvaçî fuyant son époux solaire[2]. L'époux désespéré erre au bord d'un lac rempli de fleurs de lotus et reconnaît Urvaçî qui se baignait parmi ses compagnes dissimulées sous forme d'oiseaux.

Il est intéressant de mettre maintenant en parallèle, avec tous les faits qui précèdent, un des contes des frères Grimm où des données analogues se combinent avec d'autres éléments mythiques pour composer un ensemble tourné au sens chrétien. L'exemple nous fera comprendre comment une conception peut se transformer extérieurement en conservant son noyau originaire et comment, à travers la divergence des variations, se peut reconnaître un thème identique.

La petite fille d'un pauvre bûcheron a été confiée à la Vierge Marie qui l'emporte avec elle au ciel. « Quand elle » eut atteint quatorze ans, la Vierge Marie l'appelle et lui » dit : Ma chère enfant, j'ai un grand voyage à faire ; je te » confie ces clefs des treize portes du paradis. Tu peux » en ouvrir douze et voir les merveilles qu'elles renferment, » mais la treizième porte qu'ouvre cette petite clef que » voici, celle-là t'est défendue ; garde-toi de l'ouvrir, car » il t'arriverait malheur[3]. »

La jeune fille promet d'obéir. Elle commence par visiter

1. *Chips from a Germ. Shop.* — *Essais sur la mythol. comparée*, traduits de Max-Müller, par George Perrot.

2. Ourvaçî serait une Aurore d'après M. Max-Müller. Mais ne pourrait-on pas soupçonner plutôt qu'elle personnifie une brillante vapeur, un nuage blanc, une *apas?*

3. Voyez le conte intitulé : *L'enfant de la bonne Vierge*, dans la traduction de M. Fréderic Baudry : « *Contes choisis des frères Grimm.* »

les douze appartements et dans chacun d'eux elle voit un apôtre environné d'une lumière éblouissante. Arrivée à l'endroit défendu, elle recule d'abord, puis la tentation la prend, elle hésite, elle se demande si elle ne pourrait pas seulement écarter un peu le battant de la porte pour entrevoir à travers l'ouverture, puis finalement la curiosité surmonte le scrupule.

« La porte s'ouvrit, et elle vit au milieu du feu et de la
» lumière la Trinité assise; elle toucha légèrement la lumière
» du bout de son doigt et son doigt devint couleur d'or.
» Alors elle eut peur, elle ferma bien vite la porte et se
» sauva. Mais elle continua d'avoir peur quoi qu'elle fît, et
» son cœur battait toujours sans vouloir se calmer, et là
» couleur de l'or restait sur son doigt et ne s'effaçait pas,
» quelque soin qu'elle prît de le laver. »

Les clefs qui jouent un rôle important dans l'histoire de Barbe Bleue et dans les histoires analogues interviennent dans beaucoup d'autres contes de divers pays. Quelquefois elles sont jetées à l'eau : un poisson complaisant ou un jeune homme intrépide va les chercher. La mythologie et les contes slaves qui font un fréquent emploi de ce symbolisme en laissent deviner le sens. La clef d'or y sert d'attribut au dieu Pérun, dieu de l'orage, et représente l'éclair dont il dispose; la clef d'or y est aussi donnée aux jeunes personnifications de l'aurore; les clefs d'or ou d'ivoire des contes traditionnels font donc allusion à la lumière. En effet, la lumière ouvre tout, en ce sens qu'elle pénètre partout, qu'elle ne laisse rien de caché, de fermé.

IX

L'histoire que nous allons maintenant aborder, celle du Chat botté, s'il faut y voir, aussi bien que dans les précédentes, non une fantaisie toute spontanée, mais un résidu d'anciens éléments mythiques, semblerait réunir et combiner un double courant de traditions et d'influences, l'un purement aryen, l'autre égypto-syrien.

Dans de nombreuses légendes appartenant aux nations d'origine aryenne, la lumière éclipsée est symbolisée par un personnage faible, pauvre ou humilié, qui se relève cependant plus tard et qui acquiert une situation glorieuse.

Tel est le fils du meunier à qui un chat est échu pour toute sa part d'héritage. Grâce à l'influence de ce chat, le jeune homme sortira de son obscurité, de sa pauvreté, épousera une princesse et s'élèvera jusque sur les marches d'un trône.

Nous ne pouvons guère nous empêcher de sourire en prononçant le nom du marquis de Carabas; cependant nous avons lieu de nous dire, quand il nous est montré sortant de l'eau pour se revêtir d'habits resplendissants, que vraisemblablement le fameux marquis a dû être, à l'origine, une image du Soleil levant.

Le nom de Carabas est un nom oriental. L'histoire nous parle d'un pauvre fou d'Alexandrie qui se promenait nu par la ville. Les Alexandrins, pour se railler d'Agrippa, roi des Juifs, de passage dans leur ville, revêtirent ce malheureux fou d'une méchante natte en guise de cotte d'armes, lui mirent sur la tête une couronne de papier, à la main un sceptre de roseau, et par une répétition d'un

sacrilége commis ailleurs, lui rendirent, comme à un souverain, d'ironiques hommages.

On l'appelait Carabas. Était-ce son nom réel ou un nom choisi pour la circonstance? N'y aurait-il pas une affinité entre ce nom et l'hébreu *Keroub*, le syriaque *Kerouba*, deux mots qui recèlent le sens de force, de puissance?

Nous nous contentons d'indiquer la possibilité du rapprochement, en admettant toutefois comme plus probable que Perrault, au lieu de recueillir ce nom dans la tradition vivante, l'a emprunté de l'*Histoire des Empereurs*, par Lenain de Tillemont.

Quant à ce chat intrigant et roué, à ce faiseur qui ne ressemblerait pas trop mal à un Mercadet contemporain, n'était qu'il intrigue par dévouement et pour le bénéfice d'autrui, faut-il aussi voir en lui la réminiscence d'un animal mythique?

L'Inde ni la Grèce n'ont fait l'honneur au chat de l'admettre dans leur mythologie ni de le prendre pour sujet des productions de leur art. L'Inde cependant l'a connu et étudié depuis longtemps. Le nom sanscrit du chat *mârjâra* qui dérive de la racine *mṛj* « nettoyer » signifie l'animal toujours occupé à se nettoyer lui-même. Ce trait caractéristique est bien saisi sur nature. Dans le livre des lois de Manou (*Manava-dharma-çastra*) le chat est signalé comme l'image de l'hypocrite, du faux dévot. Lafontaine qui lui a ironiquement appliqué l'expression de « bon apôtre » est ainsi devancé [1]. En Égypte, le chat, inconnu aux premières

1. Le sujet de l'admirable fable de Lafontaine « le Chat, la Belette et le petit Lapin » se retrouve dans le *Pantchatantra* avec un changement de personnages : la Belette et le petit Lapin sont représentés par le Moineau et le Lièvre. Après avoir passé du sanscrit en pehlvi, du pehlvi

époques, fut ensuite adopté avec faveur. C'est là seulement qu'il a acquis une réelle importance dans le symbolisme religieux comme dans les représentations sculptées ou peintes. Des bronzes d'un beau caractère nous ont été conservés, qui représentent des chats sacrés ornés de colliers et de pendants d'oreilles.

Le chat était en Égypte le symbole du principe lumineux. Le grand chat d'Héliopolis était le dieu Ra, le dieu Soleil lui-même.

Voici ce que disent à ce sujet les textes :

« Je suis ce grand chat qui était à (l'allée ?) du Persea
» dans An (*Heliopolis*) dans la nuit du grand combat ; celui
» qui a gardé les impies dans le jour où les ennemis du
» Seigneur universel ont été écrasés[1]. »

Ce grand chat solaire est représenté (Papyrus Cadet) auprès d'un arbre, le Persea sans doute, l'arbre cosmique, l'arbre de vie, tenant sous sa patte la tête d'un serpent. Dans d'autres papyrus (papyrus de Dublin, très-ancien, et papyrus de Leyde), le chat tient un sabre et tranche la tête du reptile[2]. Il fonctionne ici comme l'archange saint Michel (Micha-el, celui qui est semblable à Dieu). Quant à la chatte elle était consacrée à la déesse Beset, forme gracieuse de Seket et fille de Ra. Elle figurait sur le sistre, instrument mystique.

Sur une stèle que l'on désigne, dans la science, en y

en arabe, de l'arabe en persan, cette fable a été en 1644, traduite du persan en français dans le *Livre des lumières, composé par le sage Pilpay indien.* C'est là que Lafontaine l'a prise.

1. Emman. de Rougé, *Etudes sur le Rituel funéraire des anciens Egyptiens.* Revue archéologique, 1860.

2. Idem. Un papyrus du Louvre, fait observer M. E. de Rougé, nomme un lion à la place du chat. L'imagination égyptienne acceptait une sorte d'identification entre le lion et le chat.

ajoutant le nom de son propriétaire, la stèle Metternich, on lit une allocution à la chatte, *fille du Soleil*[1].

Beset était représentée d'ordinaire avec la forme humaine surmontée d'une tête de chatte.

M. Auguste Mariette a fait cette remarque, à propos d'une statuette de Beset au musée de Boulaq, qu'elle semble par son style et par l'agencement des lignes de son vêtement, indiquer une origine étrangère. Le culte de Beset paraît en effet avoir été également connu en Syrie puisque l'on trouve dans la Bible le nom de Meri-Beset, c'est-à-dire d'après la langue égyptienne, « celui qui est aimé de Beset. »

Quelque chose de ce symbolisme qui rattache le chat au soleil et à la lumière a pu s'introduire dans nos régions occidentales par des marins de race pélagique habitant les îles de la Méditerranée, ou par les Phéniciens et les Carthaginois. Les Égyptiens paraissent d'après les textes hiéroglyphiques avoir connu la mer Noire[2]; Hérodote prétend même qu'ils avaient fondé une colonie en Tauride. Des étapes commerciales passant par la Crimée et le Danube ont d'ailleurs, à des époques reculées, mis l'Asie en communication avec le Nord et l'Ouest de l'Europe[3].

Ovide attribue un rôle mythique à la chatte, mais en s'autorisant seulement d'une prétendue tradition égyptienne rapportée par Hérodote; il raconte dans ses Métamorphoses que Diane se cacha sous la forme de cet animal. Diane équivaudrait ici à Beset.

1. Emm. de Rougé. *Chrestomathie égyptienne. Abrégé grammatical*, 2e fasc., p. 34.
2. François Lenormant : *Manuel d'hist. anc.*
3. Alfred Maury. *Cours professé au Collège de France.* Alexandre Bertrand. *Revue archéologique*. Mars 1873, p. 205.

connexes; les yeux du chat reluisent dans la nuit comme des tisons ou comme des astres; nature essentiellement électrique, le chat caressé dans l'obscurité à rebrousse-poil, fait jaillir des lueurs, des étincelles; enfin cet animal si propre (*Mârjarâ*) possède aussi, d'après une remarque de M. Emmanuel de Rougé, ce rapport avec le Soleil qu'il est un épurateur, un destructeur de reptiles ou d'animaux qui vivent dans des ténèbres.

Les imprimeurs vénitiens qui faisaient figurer le chat en tête de leurs éditions comme une image équivalant au mot de lumière, avaient choisi là un juste emblême [1].

La chatte figure aussi dans les contes merveilleux à l'état de princesse métamorphosée; elle y joue un rôle de protectrice et finit par reprendre, pour le plus grand bonheur d'un amoureux, sa forme et sa beauté première. Telle est « la chatte blanche » de madame d'Aulnoy. On connaît de cette histoire bien des formes différentes, italienne, allemande, suédoise, polonaise, albanaise. Il y a bien de la probabilité que cette chatte des contes de fées n'est pas sans relation avec la chatte, fille du Soleil, dont parlent les hiéroglyphes égyptiens [2].

Un monument du musée du Louvre nous la montre aussi peut-être. C'est un manche de miroir qui représente une jeune fille nue se coiffant de la main droite et soutenant sur son bras gauche un chat ou une chatte [3].

Cette jeune fille qui se peigne remet en mémoire non-

1. Champfleury. *Le livre des Chats.*
2. M. Angelo de Gubernatis (*Zoological Mythology*) voit dans le chat et la chatte des contes populaires, des représentants de la lune. Je cite son opinion sans la partager.
3. Emmanuel de Rougé. *Notice.*

seulement les peignes solaires (*pectines solis*) dont parle Tertullien, mais aussi les vierges aux cheveux d'or des contes populaires.

La chatte que tient la jeune fille du monument égyptien est le propre emblème de celle-ci, sa représentation redoublée si l'on peut ainsi dire. Elle est l'équivalent de la chatte blanche, princesse métamorphosée du conte de Madame d'Aulnoy et de tant d'autres contes. Le miroir auquel adhérait cette figure juvénile n'était probablement lui-même qu'un symbole solaire[1].

L'histoire du chat qui rend de si grands services au fils du meunier, se trouve déjà racontée plus d'un siècle avant Perrault dans la onzième des nuits facétieuses (*Notti piacevoli*) du vénitien Straparola. Une autre version, mais avec un dénouement différent, se trouve aussi dans le napolitain Basile. Il est question dans les contes italiens d'une chatte au lieu d'un chat et l'animal, d'ailleurs, ne porte point de bottes. Ces bottes sont pourtant caractéristiques. Elles donnent au héros une tournure fantasque et pittoresque qui a dû grandement contribuer à son immense popularité. Dans un conte russe qui se rapproche de celui de Perrault le chat a une queue d'or et des bottes rouges[2].

1. Je soupçonne en effet que les miroirs trouvés dans les tombeaux égyptiens, comme ceux qui étaient consacrés dans les temples, étaient avant tout des symboles solaires : le miroir symbolise le soleil parce qu'il présente comme lui *un disque brillant* et qu'il *fait voir*.

Je trouve la confirmation de cette conjecture dans un passage des *Mille et une Nuits*, que je prends comme une tradition de l'antique Egypte. Une belle personne du Caire, faisant de son étroite fenêtre des signes mystérieux à son amoureux, enferme un miroir dans un sac. Il s'agit d'un rendez-vous. Cela signifie, selon l'explication donnée par le texte arabe : « *Quand le soleil sera couché.* » Lane. *The Thousand and one nights* (*The story of Azeez and Azizeh*). 1859, I. p. 488.

2. Afanasief.

Il est fait mention dans un proverbe de la Basse-Bretagne d'un chat ganté : idée qui dérive de celle qui précède. Cette fois, du moins, il n'y a plus trace de mythe. Il s'agit seulement d'une vérité pratique, c'est que pour travailler utilement, il faut mettre de côté les recherches de la toilette : « Chat ganté (dit ce proverbe) ne vaut rien à chasser souris. » « Kaz maneget na dalv netra da logota[1]. »

Cambry, dans son *Voyage au Finistère*, affirme, mais sans apporter de preuves, que le conte du Chat botté, comme ceux de la Barbe bleue et du Petit Poucet, ont le privilége d'amuser depuis des siècles les enfants de la Basse-Bretagne.

X

Nous arrivons au conte de Peau d'âne qui, de tous ces récits, offre peut-être le sens le plus transparent.

Perrault a mis ce conte en vers, mais la version en prose que l'on ajoute d'habitude à son recueil ne lui appartient pas.

Bien avant qu'il l'eût versifié, ce récit traditionnel était très-répandu et connu même à la cour. Lafontaine l'avait vanté et le futur Roi-Soleil, Louis XIV enfant, lui trouvait aussi, dit-on, le plus grand attrait.

Le point de départ du conte de Peau d'âne se remarque déjà dans un des contes italiens de Straparola, c'est le désir extravagant et criminel qu'éprouve un roi d'épouser sa fille ; or, nous savons, de science certaine, qu'il y a dans ce fait une donnée mythique : en effet, un auteur sanscrit, Koumârila, pour sauver, autant que possible,

1. L. F. Sauvé. *Revue Celtique*, n° 2.

l'enseignement religieux du reproche d'immoralité, a pris soin de donner à ce sujet une explication :

« On raconte, dit cet auteur, que Prajâpati, le seigneur
» de la création, fit violence à sa fille. Qu'est-ce que cela
» signifie ? Prajâpati, seigneur de la création, est un nom
» du Soleil, et il est ainsi nommé parce qu'il protége
» toutes les créatures. Sa fille Ouschas est l'Aurore. Lors-
» que l'on dit qu'il est amoureux d'elle, cela signifie seule-
» ment que le Soleil, à son lever, court après l'Aurore ;
» celle-ci est en même temps appelée fille du Soleil parce
» qu'elle se lève lorsqu'il paraît. De la même manière, si
» l'on dit qu'Indra est le séducteur d'Ahalyâ, cela n'im-
» plique pas que le dieu Indra ait commis en réalité un tel
» crime ; mais Indra signifie le soleil et Ahalyâ la nuit ;
» comme la nuit est séduite et réduite à sa perte par le
» Soleil du matin, Indra est en conséquence appelé son
» amoureux[1]. »

Le roi du conte de Peau d'âne est donc une contre-épreuve de ces dieux antiques qui veulent épouser leur fille. Celle-ci, pour échapper à cet odieux projet, déclare, d'après les conseils d'une fée, qu'elle n'accordera son consentement, qu'après l'accomplissement de certaines conditions peu faciles à remplir.

Elle demanda une robe couleur du temps, une robe couleur du soleil, une robe couleur de la lune, toutes indications qui marquent bien évidemment le caractère mythique, céleste, lumineux, de la jeune princesse qui nous occupe. Malgré la difficulté de satisfaire à de pareilles exigences, le roi y réussit pourtant.

1. Max-Muller. *History of sanscrit litterature.* — Muir. *Sanscrit texts.*

Sa fille lui demande alors, avec la pensée qu'un refus lui sera cette fois opposé, la peau d'un certain âne entretenu avec le plus grand soin dans les écuries royales et qui possède l'inappréciable qualité, au lieu de salir sa litière, de n'y répandre que les plus magnifiques pièces d'or.

L'âne est sacrifié et sa peau donnée à la jeune fille; mais celle-ci loin de consentir à la folie paternelle, se hâte de s'enfuir, en s'enveloppant, pour se dérober à tous les regards, de la peau d'âne comme d'un manteau.

Cette circonstance concorde avec beaucoup d'autres indications mythiques du même genre.

Une image étrange, sur les monuments assyriens, montre un personnage, le dieu Oannes, croit-on, enveloppé d'une peau de poisson dont la tête lui compose comme une sorte de mitre d'évêque.

Hercule et Bès portent tous deux la peau de lion.

Arthémis et la Junon Lanuvienne s'enveloppent toutes deux d'une peau de chèvre, et parfois les Penates d'une peau de chien.

Le célèbre héros du Danemark Ragnar-Lodbrok se revêt d'une peau d'ours au moment de son combat contre le dragon, et un personnage vêtu d'une peau d'ours, joue un rôle principal dans un conte de Grimm.

Dans les récits scandinaves et teutoniques il est fréquemment question d'un vêtement de plumes; dans un conte arabe, dans un conte samoyède, dans un conte malais de l'île Célèbes, un personnage épiant au bord d'un lac, des jeunes filles, s'empare d'un vêtement de plumes ou d'une peau de cygne,laissée par une des baigneuses sur le rivage.

Il y a donc là une forme de symbolisme très-générale et à peu près universelle.

Ces vêtements empruntés aux dépouilles des animaux sont tous en rapport avec certains traits du caractère, et avec la signification intime ou la situation accidentelle du personnage qui s'en revêt.

Ici, la peau d'âne fait évidemment allusion à la vapeur, à la brume humide derrière laquelle l'Aurore se dérobe, échappant ainsi à la poursuite du Soleil.

Les vapeurs flottantes, le nuage qui recèle la pluie, recèle aussi le feu et la lumière. C'est du nuage que jaillit l'éclair; c'est du nuage que descend la foudre qui allume l'incendie.

Dans un conte germanique, il est aussi question d'un âne qui, pour peu que l'on prononce le mot *bricklebrit*, répand à profusion des pièces d'or.

Ce double rapport de l'âne avec le principe humide et avec la lumière figurée par l'or apparaît dans les variantes çà et là répandues de la légende de Midas et de Silène [1]. Midas, dont le nom même provient d'une racine qui signifie l'humidité [2], est en même temps le possesseur d'un magnifique jardin de roses; il a le don de tout transformer en or, et en se baignant dans le Pactole, il remplit aussitôt le fleuve de paillettes d'or.

De même que Midas, le roi aux oreilles d'âne, est mis en rapport avec les roses; il n'est pas inutile de rappeler que dans les *Métamorphoses* ou, suivant le titre convenu, l'*Ane d'or*, Lucius ne pourra quitter sa forme *asinienne*

1. On trouve les éléments de la légende de Midas en Allemagne, en Irlande, dans l'Inde, et dans un conte kalmouk emprunté lui-même, on a pu le constater, d'un conte indien.
2. *Mad*, *Mada*, humidité, liqueur enivrante et inspiratrice. Cf. *madidus*, *madere*, μαδάω.

pour reconquérir sa forme humaine que lorsqu'il aura mangé des roses.

La princesse fugitive, cachée sous sa peau d'âne, ou pour autrement dire la lumière cachée sous la brume, traverse cette phase d'épreuves, de pauvreté, de malheurs, si souvent imposée aux divinités solaires.

Comme Hercule chez Eurysthée, comme Apollon chez Laomedon, elle est réduite aux plus vils emplois; elle rappelle ainsi la charmante gardeuse d'oies du conte germanique dont la beauté se dérobe sous une vilaine peau noire[1]. Un jour, au fond de son bouge obscur, elle quitte un moment sa laide enveloppe et prend plaisir à s'admirer dans sa belle robe couleur du soleil. Voilà que le fils du roi (disons le soleil du matin) visitant par hasard cette ferme isolée, s'avise de regarder par un trou de serrure. La beauté de la jeune fille l'éblouit, « il la prit, nous dit le texte du conte, pour une divinité. »

Est-il difficile de reconnaître, dans cette beauté entrevue à travers un trou de serrure, le rayon de la lumière matinale jaillissant tout à coup du nuage?

Le prince reste frappé de cette vision. Il s'efforce de retrouver l'éblouissante inconnue, mais il n'y peut réussir. L'amour et le chagrin le font tomber en maladie. Il se rappelle toutefois que dans la métairie où il a entrevu l'incomparable jeune fille, il a vaguement entendu parler d'une certaine personne appelée Peau d'âne. Un pressentiment s'empare de son esprit; il demande que cette personne soit appelée pour lui préparer un gâteau. Les choses se passent selon qu'il le désire et Peau d'âne, en pétrissant

1. M. Baudry a traduit ce conte.

le gâteau, y laisse glisser son anneau. Le prince, en recueillant cet anneau, sent son amour s'augmenter encore : tant de recherches sont faites qu'il finit enfin par retrouver l'objet de sa passion, l'éblouissante princesse dont la main délicate peut seule faire passer l'anneau à l'un de ses doigts.

La mention d'un anneau se rencontre souvent dans les récits mythiques. L'anneau est, comme aussi la couronne, symbole de lumière, symbole de l'année, symbole des cycles du temps[1].

Lorsque, suivant une légende mentionnée par Pausanias et plusieurs fois reproduite sur les vases peints, Thésée sort du fond des flots où il a été visiter sa mère Thétis, il rapporte sur son front la couronne et à son doigt un anneau.

Lorsque Pérédur, tenant en main trois dards (rayons de soleil), quitte son obscure chaumière pour aller courir le monde, il rencontre tout d'abord une belle jeune femme, ayant une couronne d'or et un anneau d'or. Elle lui donne la nourriture comme il convient à une Aurore[2]. Pérédur l'embrasse et lui enlève son anneau. L'anneau comme la lumière a puissance d'inspirer l'amour[3]. L'anneau de

1. Lajard. *Journal asiatique*.
E. de Rougé. *Notice*.
Peut-être le collier a-t-il une signification voisine.
Les divinités planétaires représentées sur le rocher de Malteïa tiennent toutes à la main un collier. Ailleurs, sur le rocher de Bavian, des divinités assyriennes tiennent à la main un cercle. Les intailles des cylindres fournissent des exemples analogues. Le collier de la déesse égyptienne Hathor paraît être un symbole de lumière, de renaissance. Le collier égyptien *menat* signifie *constellation*.
2. *Ushas nourisching all*. R. V. trad. Wilson.
3. La lumière étant la beauté inspire l'amour. Trois caractères de la lumière : Beauté, — fécondité, — intelligence.

Gigès contribua à son succès auprès de la femme de Candaule et une légende qu'a mentionnée Pétrarque montre Charlemagne invinciblement retenu par l'amour auprès d'une morte par suite de la puissance attractive d'un anneau[1].

Ainsi donc la jeune fille réduite à se cacher sous une peau d'âne et à garder des moutons, reconquiert son éclat et par l'entremise de son anneau épouse le prince soleil-levant, et rentre glorieusement dans un palais : image des épreuves, des luttes et du triomphe de la lumière.

Au seizième siècle, Bonaventure Despériers, dans ses *Contes et joyeux devis,* relatait l'histoire d'une jeune fille que ses parents soumettaient à diverses épreuves, et entre autres à celle de se vêtir d'une peau d'âne.

Il est question de cette même enveloppe étrange dans un manuscrit latin de la seconde moitié de quinzième siècle signalé par Grimm[2]. C'est la légende d'un puissant personnage qui, tout en vivant avec son épouse dans une étroite union, ne doit point être vu par elle. Le point curieux et qui nous intéresse ici particulièrement, c'est que ce personnage se cache sous une peau d'âne.

Ergo gener mane surgit somno satiatus
  Pelle volens asini sicut et ante tegi;
Quam non inveniens, multo stimulante dolore,
  De sola cepit anxius esse fuga.

1. Gaston Paris. — *Histoire poétique de Charlemagne,* p. 384. — Quelquefois, en sens inverse, l'anneau rend invisible ; il en est de même du manteau magique, qui, selon qu'il est porté à l'endroit, ou à l'envers, donne une beauté resplendissante ou rend invisible.

2. Ce manuscrit est aujourd'hui détruit. Il faisait partie de la bibliothèque de Strasbourg incendiée par les Allemands.

« L'époux rassasié de sommeil s'éveilla le matin, et
» voulut comme d'habitude se couvrir de la peau d'âne;
» ne la trouvant pas, il se sentit pris d'une grande douleur
» et ne songea plus, dans son anxiété, qu'à prendre la
» fuite. »

Cette légende du moyen âge, abstraction faite de la Peau d'âne, rappelle la légende de Pourouravas et d'Ourvaçî telle qu'elle est racontée dans le brahmana du Yadjour-Véda, dans le Mahâbhârata, et mise en scène par Kâlidâsa.

Dans le premier de ces récits, c'est l'épouse, Ourvaçî, qui semble se cacher sous une enveloppe étrangère, sous une forme d'oiseau.

Straparola, dans un de ses contes, introduit cette même situation odieuse d'un père qui veut épouser sa fille : Theobaldo, prince de Salerne, poursuit Doralice de telles obsessions qu'il l'a force à s'enfuir en Angleterre. Cette donnée, dérivée du mythe védique de Pradjâpati, se transforme en une légende chrétienne qui a été recueillie en toute naïveté par le jésuite Ribadénéira, celle de sainte Dipne ou Dympne, fille d'un roi d'Irlande qui, fuyant des poursuites incestueuses, se réfugie en Flandre où son abominable père se venge de sa vertu en la faisant mettre à mort.

Dans le conte italien, ce n'est point sur sa fille que se venge directement Theobaldo ; ce sont ses petits-fils qu'il fait mourir.

XI

Un conte intéressant a été recueilli dans le midi de la

France et publié en gascon sous ce titre : *La Flauto,* par M. J.-F. Bladé[1]. Il mérite l'attention par lui-même comme par les rapprochements qu'il provoque : nous allons, à ce double titre, le résumer et l'étudier à côté des contes de Perrault.

Un vieux roi avait deux fils. Il les appelle et leur dit : Je suis vieux et n'ai plus souci de régner. J'ai caché dans un bois un rameau d'or et une pomme d'orange (*uo pomo d'irange*). Celui de vous qui les trouvera sera mon successeur.

Les deux frères partent, s'en vont bien loin et cherchent longtemps. Mais la nuit arrive sans qu'ils aient rien découvert. Ils se décident à rentrer au château paternel, mais voilà qu'en s'en retournant le plus jeune des frères découvre inopinément, dans un creux d'arbre, le rameau d'or et la pomme d'orange.

L'aîné se sent pris de jalousie. Il tue son frère d'un coup d'épée, le cache dans le creux de l'arbre et s'en revient trouver le roi avec le rameau d'or et la pomme d'or.

Aux questions qui lui sont adressées sur l'absence de son frère il répond comme font dans la Genèse les frères de Joseph : les bêtes sauvages l'ont mangé.

Le roi institue donc son fils aîné pour héritier et lui fait épouser une princesse belle comme le jour.

De ce mariage naît un enfant. Lorsqu'il eut atteint l'âge de sept ans cet enfant s'en va rôder à son tour dans le bois où son grand-père avait autrefois caché le rameau

1. *Contes et proverbes populaires recueillis en Armagnac.* Paris, librairie Franck, 1867. M. J.-F. Bladé est l'auteur d'importantes « études sur l'origine des Basques. »

d'or. Il y trouve un os blanc comme la neige. Il s'en fait une flûte et la flûte se met d'elle-même à chanter ces paroles :

« Je m'en étais allé chercher au bois le rameau d'or et
» la pomme d'orange; mon frère me les a pris, m'a tué et
» m'a jeté dans un creux d'arbre. »

L'enfant stupéfait se hâte de rentrer au château et de porter la flûte à son grand-père.

A peine le vieillard l'a-t-il touchée qu'elle se met à chanter les mêmes paroles.

Il la passe au nouveau roi, et la flûte, vibrant avec force, jette directement l'accusation au meurtrier et dit : « C'est toi qui m'as tué ! »

Ce conte peut s'expliquer comme une transformation d'un ancien mythe relatif aux phénomènes de la lumière. Ces deux frères correspondent aux Dioscures, et aux Açvins, c'est-à-dire aux Génies de la lumière à son lever et à son coucher. Les Dioscures qui sont représentés sur les monuments grecs avec un bonnet semi-ovalaire surmonté d'une étoile ne peuvent vivre ensemble : l'un descend aux enfers quand l'autre se montre au ciel : la même idée se traduit différemment, l'un des deux frères tue l'autre.

Il est enjoint aux personnages de notre conte d'aller en quête d'un rameau d'or et d'un fruit d'or qui ont été cachés par leur père, une manière d'Ouranos, l'immensité mystérieuse, le Temps indéfini.

Ce rameau d'or fait penser à l'arbre de cuivre, l'arbre solaire des antiques traditions égyptiennes[1]. Le fruit d'or,

1. *Todtenbuch*.

image sidérale aussi, fait penser à la pomme donnée par Pâris à Aphrodite, aux fruits du jardin des Hespérides, aux pommes des légendes celtiques. On en trouve l'équivalent dans le globe de cristal que, dans un conte germanique, un personnage grenouille, amoureux d'une jeune fille, lui rapporte du fond des eaux.

Le rameau d'or mentionné dans le récit traditionnel de l'Armagnac semble une réminiscence du VI[e] livre de l'Enéide, mais Virgile écrivait d'après d'anciens chants, d'anciennes traditions, et ne doit-on pas faire cette remarque qu'il a établi lui-même un rapprochement entre le rameau d'or de la forêt mystérieuse et le gui de chêne (*viscus*) ; or, chacun sait quel rôle important a été attribué au gui chez nos ancêtres Gaulois.

Le rameau d'or révélé au pieux Ênée est consacré, dit Virgile, à Proserpine, la Junon infernale :

Junoni infernæ dictus sacer.

Proserpine, en même temps qu'elle est une déesse des demeures sombres, n'est-elle pas aussi, à son moment, une déesse de lumière renaissante et de germination renouvelée ?

Le bois de Proserpine ou Persephone formait comme une avenue aux régions infernales, Homère en parle dans l'Odyssée; Polygnote l'avait peint dans la Lesché de Delphes.

L'idée morale que le crime ne saurait rester impuni, idée qui se manifeste si souvent dans les contes traditionnels, s'associe dans le conte gascon dont nous faisons l'analyse à une conception mythique relative aux phénomènes de la lumière. — Le frère mort ressuscite en quelque

sorte dans un débris de son être. Son os transformé en flûte chante, et révèle le crime.

En tant qu'instrument de musique, il est le symbole des murmures et des voix que fait entendre le retour de l'aube matinale.

En tant qu'il est un débris, une expression d'un génie de lumière, il révèle le crime, parce que la lumière fait voir et manifeste la vérité.

La flûte est ici l'emblême des voix matinales, comme en Égypte, à ce que je suppose, le sistre d'Hathor et d'Haroeris, comme en Grèce la lyre d'Apollon et la lyre d'Hermès, le dieu de l'heure crépusculaire.

« Ce conte (dit M. Bladé au sujet de la *Flauto*), fort répandu en France, l'est aussi au-delà du Rhin. » J'ai le regret de ne point connaître les autres variantes françaises, mais j'ai retrouvé en effet les mêmes éléments dans le *Hausmærken* sous ce titre : *L'os qui chante.*

Dans le conte allemand il ne s'agit plus pour les deux frères d'aller à la découverte d'un rameau d'or : la tâche qui leur est proposée est de tuer un ours qui ravage la contrée. Il y a lieu de rappeler ce que nous avons déjà eu l'occasion de signaler, c'est que dans les traditions aryennes, l'ours, dont le nom sanscrit *riksha* signifie *le brillant,* est à cause de l'éclat de sa fourrure, un emblème de lumière, lumière du soleil ou lumière des étoiles. La peau de l'ours remplace ici la toison d'or que, dans la légende grecque, Pélias impose à Jason la tâche d'aller conquérir.

Le plus jeune frère vient à bout de tuer l'ours. L'aîné, jaloux, le précipite, au passage d'un pont, dans la rivière, et s'empare de la fourrure qui doit lui valoir, pour récompense, d'épouser la fille du roi.

Un jeune berger, passant longtemps après sur le lieu du crime, retrouve un os de la victime. Il en fait une embouchure à son cor rustique. Le cor chante de lui-même et révèle le crime.

Le fond de cette double histoire, gasconne et allemande, se retrouve sous une forme plus poétique, plus séduisante dans des chants scandinaves. M. X. Marmier en a recueilli un dans les îles Feroe qu'il a traduit sous le titre de *La Harpe merveilleuse*[1].

Une leçon écossaise que nous trouvons supérieure au point de vue littéraire et qui a pour titre : *La sœur cruelle*, a été donnée par Walter Scott, dans sa « *Minstrelsy of the Scottish Border*. »

Dans ces ballades septentrionales, les frères sont remplacés par des sœurs. On ne leur impose point de tâche à remplir; la rivalité est suscitée entre elles par la présence d'un beau chevalier. C'est la plus jeune sœur qui est victime; elle est aussi précipitée dans l'eau. Un vieux joueur de harpe rencontre le corps flottant sur la plage : à sa blancheur on l'avait d'abord pris pour un cygne. Il recueille le pâle et gracieux cadavre; il courbe sa poitrine; il dispose les membres de manière à imiter la forme d'une harpe; de la chevelure de la jeune noyée il façonne des cordes; l'instrument résonne avec douceur et tristesse. Portée dans la maison paternelle la harpe se met à chanter et elle dénonce la sœur criminelle.

1. Chants populaires du nord, 1842. In-12, pag. 75.

XII

Beaucoup de contes semblent n'avoir pas d'origine mythique et n'offrir qu'un développement dramatisé d'anciens proverbes, d'anciens adages, d'anciennes maximes morales. On peut croire que celui de Riquet à la Houpe doit être rangé dans cette catégorie. Ce qu'il signifie c'est que l'amour fait attribuer à qui l'on aime de la beauté aussi bien que de l'esprit. Avant d'arriver à cette dernière forme et à cette signification raffinée on a dû passer par plus d'un remaniement. On trouve en effet beaucoup de versions dérivées d'une donnée analogue, par exemple l'histoire de la Belle et la Bête (*Beast and Beauty*).

Plusieurs histoires de métamorphoses semblent de prime-abord n'avoir ainsi qu'une signification morale et proverbiale; néanmoins, lorsqu'on y regarde de plus près, le mythe s'y laisse souvent entrevoir ou pénétrer.

Ainsi cette histoire qui se retrouve en plusieurs pays d'un Prince-Grenouille qui revient à sa forme première dès qu'il obtient d'être épousé par une jeune fille est une tradition du symbolisme des Aryens et fait allusion au Soleil, qui le matin sort des eaux et qui le soir y descend.

L'histoire indienne de la princesse Bheki (mot sanscrit qui est le féminin de Bhekâ, grenouille) se rattache au même symbolisme. Un roi l'épouse et il est convenu qu'il ne lui laissera jamais voir de l'eau, mais il oublie un jour cet engagement et aussitôt Bheki, la princesse-grenouille, disparaît [1].

1. Max-Muller. — *Chips.*, II, 248.

Je vois sur une intaille recueillie par M. Layard en Assyrie un batracien placé entre un lion, symbole fréquemment solaire, et une pomme de pin, symbole du feu[1].

La grenouille figure sur les monuments égyptiens, associée quelquefois à la forme humaine. Témoin la déesse Haké, mais on ignore encore la signification de cette déesse.

Un batracien (crapaud ou grenouille), est placé sur des lampes de terre de basse époque trouvées à Alexandrie. Des grenouilles se reconnaissent aussi sur des fragments de candélabres en bronze conservés au Louvre[2].

Parmi les monuments de Delphes décrits par Pausanias, est cité un palmier de bronze (symbole solaire rattaché au mythe d'Apollon) au pied duquel étaient représentées des grenouilles.

XIII

Perrault n'a introduit dans son recueil aucun de ces récits de métamorphoses qui abondent dans les récits gallois, armoricains, slaves et germaniques.

On regrette de n'y pas trouver non plus, en dehors du Chat botté, aucune de ces conceptions où se manifeste entre l'homme et les animaux un si touchant échange d'amitié et de bons offices. M. Renan a cru reconnaître dans les conceptions de ce genre un trait particulier du génie et du caractère propres à la race celtique[3]. Les

1. *The Monuments of Niniveh*, f°.
2. Adrien de Longpérier. — *Notice des bronzes antiques du Musée du Louvre.*
3. *Essais de critique et de morale : La poésie des races celtiques.*

Slaves élèvent à leur tour la même prétention en faveur de leur race; il faut être, je pense, moins exclusif et admettre que ce trait est commun à toutes les branches de la famille aryenne. Les Védas, le Zend Avesta, les légendes brahmaniques et bouddhistes nous offrent des exemples remarquables de sentiments et de situations analogues. Les animaux, dans la religion mazdéenne sont associés aux hommes dans la lutte du bien contre le mal. De même que, dans une organisation générale, les êtres divins ont pour chef Ormuzd et les hommes purs Zoroastre, de même les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons sont placés sous la direction d'un roi de leur espèce.

Il y aurait un long et curieux chapitre à consacrer à ce sujet : indiquons seulement la coïncidence d'un incident fréquent dans les contes populaires avec un incident qui appartient à de très-vieilles légendes indiennes.

Il est raconté dans le Çatapatha Brâhmana et répété postérieurement dans le Mahâbhâratha qu'un poisson, après avoir été secouru par Manou, lui vient à son tour en aide et le sauve de la catastrophe du délüge.

Ce poisson d'abord tout petit, transporté de bassin en bassin à mesure qu'il grossit, et finalement devenu énorme, traîne le vaisseau dans lequel s'était réfugié Manou, le fait échouer sur le sommet de l'Himalaya et au moment de l'y laisser en sûreté se révèle comme un dieu, comme le *Seigneur de toutes les créatures*.

Dans d'autres légendes postérieures, c'est Viçhnou qui se métamorphose en poisson pour recouvrer les Védas dérobés par un géant.

Eh bien! n'y a-t-il pas un lien vraisemblable entre l'histoire de ces poissons divins et sauveurs et tous les contes

populaires où des poissons, petits ou grands, jouent un rôle analogue.

« Après avoir marché longtemps, bien longtemps (dit un
» conte armoricain), le prince arriva au bord de la mer.
» En allant le long du rivage, sur la grève, il aperçoit un
» petit poisson hors de l'eau et près de mourir. Il s'em-
» pressa de le remettre à l'eau. Merci! lui dit le petit pois-
» son; je suis le roi des poissons. Si jamais vous avez
» besoin de moi, appelez et j'arriverai.

» Allons! c'est bien, dit le prince; j'ai toujours pour
» moi les chers animaux du bon Dieu[1]. »

Les chers animaux du bon Dieu!... Ne croirait-on pas entendre une parole de saint François d'Assise et reconnaître un accent de sa tendresse d'âme? — Mais saint François d'Assise ne rappelle-t-il pas étrangement lui-même un ascète bouddhiste?...

En citant cette légende curieuse du Çatapata Brahmana où le dieu caché sous la forme d'un poisson, après avoir été secouru par Manou, le sauve à son tour du déluge, nous devons ajouter cependant que quelques soupçons ont été exprimés sur son caractère purement aryen et que l'on s'est demandé s'il ne fallait pas y voir une infiltration des traditions et des mythes chaldéo-babyloniens relatifs au déluge et à l'intervention du dieu Oannes déguisé en poisson.

A le prendre d'ailleurs au point de vue le plus général, le fait de l'intimité de l'homme avec les animaux et de la préoccupation habituelle qu'ils exercent sur son imagination tient plutôt à l'influence d'une phase de l'état de déve-

1. Luzel. — *Loco cit.*

loppement qu'à un caractère spécial de race. L'homme primitif s'explique ses semblables par lui-même : il se rend moins compte des animaux et s'inquiète de ce qu'il trouve en eux d'énigmatique ; il leur reconnaît certaines puissances mystérieuses, certaines facultés étranges, certains instincts prophétiques qui le dépassent ; il leur attribue par instants un langage et même un caractère démoniaque ou divin.

C'est par suite de ces impressions et de cette préoccupation que se produit par exemple chez la race des Peaux-Rouges l'invention des *Totem ;* que l'artiste des âges préhistoriques a laissé, dans les grottes du Périgord ou sous les monticules de l'Ohio, des images d'animaux pleines d'un saisissant accent tandis que l'image de l'homme n'y est que très-rarement et vaguement ébauchée ; c'est pour cela que la fable, le récit mythique ou le conte dans lesquels interviennent les animaux ont dû être une des premières formes de la création intellectuelle, et sont encore (en y joignant les énigmes et les chansons) la seule littérature de beaucoup de peuplades africaines.

XIV

Dans quelques-uns des contes que nous venons d'analyser interviennent les fées. Les unes, belles et bienveillantes, les autres vieilles et vindicatives ; elles président aux naissances, prédisent les événements, portent bonheur ou malheur aux enfants, assistent ou conseillent les personnes qui ont obtenu leur amitié.

Les fées, sous des noms divers (celui de fée est généra-

lement considéré comme d'origine latine), se montrent avec les mêmes caractères chez tous les peuples de race aryenne.

Par certains aspects, elles rappellent les Moirai, les Parques, les Nornes, organes de la fatalité, et sont comme elles des filandières. Le fil que fait tourner leur fuseau est celui des destinées[1].

Les fées donnent la prospérité, l'abondance, comme la fée Abonde, la fée Aril; elles interviennent même comme les *brownies* de l'Écosse dans les soins du ménage; on les appelle les dames, les bonnes dames, la dame blanche, la dame verte. Jeanne d'Arc songeait aux malheurs de la France et aux moyens de les guérir sous *l'arbre des dames*. Ces bonnes gardiennes, ces protectrices qui donnent l'abondance, nous avons probablement leur représentation dans ces figures des monuments gallo-romains qui représentent trois jeunes femmes portant des fruits et des fleurs et qui s'appellent Mairæ[2], Suliviæ[3].

Par d'autres aspects, par leur relation avec l'élément humide, avec les fontaines, les lacs, par leur puissance de guérir, par leur faculté de séduction et de fascination, les fées sont les sœurs des Apsaras[4], des Nymphes, des Naïades, des Péris, des Vilas. Dans les poèmes indiens, l'Apsara Ménaka séduit et domine le savant mouni Viçvâmitra

1. A. Maury. *Les Fées du moyen-âge*, 1843. In-12.
2. On croit trouver l'étymologie de ce mot dans le celte *mar, meir, merc'h*, fille, vierge, identique au scandinave *moer* (A. Maury, *loco cit.*).
3. Kimmr. *Sulwi* observer; *sulwi* inspecter; *swylaw* sauver; irl. *suil* œil. (Roget de Belloguet. *Ethnogénie gauloise.*)
4. Les Apsaras ne sont encore dans les hymnes védiques que la personnification des liqueurs sacrées; elles siègent sur le bords du Samoudra, le réceptacle où aboutissent les libations.

comme dans la légende celtique la fée Viviane séduit l'enchanteur Merlin. D'autres Apsaras se sont emparées de l'esprit et du cœur du saint anachorète Mandakarni qui rôde sans cesse autour du lac qu'elles habitent, dont elles agitent la surface en nageant parmi les fleurs des nymphéas et des nélumbos et dont elles font résonner les profondeurs de chants et de musiques mystérieuses.

Ces génies féminins des poésies indiennes habitent aussi comme les fées de l'Occident des demeures et des jardins enchantés.

Une d'elles, savante dans l'art du chant et de la danse, la charmante Héma, possède au sein d'une forêt, un palais d'or, tout constellé de pierreries, construit par la puissance magique d'un prince des Danavas.

Les fées recueillent sur le champ de bataille de Camlan Arthur blessé et l'emportent pour le soigner dans l'île d'Avalon. Les Apsaras et les Valkiries scandinaves jouent le même rôle; elles emportent au ciel les héros morts sur les champs de bataille et deviennent leurs épouses; les nymphes ne sont pas non plus indifférentes à la destinée de certains héros; elles plantent des ormes autour du tombeau d'Eétion, le père d'Andromaque[1]; elles poussent des lamentations et forment des rondes funèbres autour du bûcher qui, sur l'Ida, consume le corps du beau Pâris[2].

Les Vilas des Serbes habitent quelquefois la nuée, le plus souvent les forêts, le voisinage des rivières et des lacs, prédisent l'avenir, se livrent à des danses et connaissent les plantes salutaires. Créatures charmantes aux vête-

1. Iliade.
2. Quintus Calaber.

ments légers, elles consolent et guérissent les héros. Le plus souvent bienveillantes, elles sont quelquefois vindicatives. Elles ont cela de particulier qu'elles montent des chevaux rapides.

Toutefois cette habitude d'équitation ne leur appartient pas exclusivement. Quand Merlin aperçut pour la première fois Viviane, quand Thomas d'Ercildoune rencontra la reine des fées, ces séduisantes créatures chevauchaient sur de beaux coursiers; dans la ballade du *Border's Minstrelsy,* toute la troupe féerique qui tient en captivité le jeune Tamlane galope à cheval, et la fée espagnole *Pied de biche* se livrait à de longues courses sur les montagnes, montée sur le cheval Pardolo.

Les Nymphes et les Fées ravissent également de beaux adolescents ainsi que des jeunes filles et les entraînent sous les flots[1].

Walter Scott faisait dériver le mot *fairy* de celui de *Péri*[2]. Il était dans l'erreur, malgré la ressemblance de son. Les Péris persanes qui ont passé dans les contes arabes n'ont influencé qu'à une époque déjà tardive quelques-unes des compositions chevaleresques de notre littérature; toutefois ce type doux, gracieux et exclusivement séduisant et bienveillant des Péris, se reconnaît, à des époques reculées, dans les traditions écrites de la race aryenne; elles portent dans le Zend Avesta le nom de Pairikas; celles-ci sont comme les fées et comme les Apsaras des démons

1. Pour retrouver, dans des poètes appartenant à des âges de haute culture, de séduisantes réminiscences de ces croyances, lisez l'idylle d'Hylas dans Théocrite, quelques épigrammes de l'Anthologie, de délicieux passages de Fletcher dans *The Faithful Shepherdess,* et le *Pêcheur* de Goethe.

2. *Minstrelsy of the Scottish border.*

féminins d'une forme agréable et d'une grande puissance de séduction ; elles ne s'appliquent néanmoins à plaire aux hommes purs que dans le but de les entraîner au mal[1].

Parmi les similitudes étranges qui rattachent entre elles les fées et les nymphes et qui signalent également leur puissance mystérieuse sur les fontaines et sur l'élément humide, je ne saurais m'empêcher de faire remarquer l'analogie des manifestations qui se produisent également à la fontaine de Baranton dans la forêt de Brécilien ou Brechéliant, au lac de Duelenn dans les montagnes du Snowdon, et à la source de la nymphe Hagno, sur le mont Lycée en Arcadie.

Dans les temps de sécheresse il suffisait, suivant certaines versions, de puiser quelques gouttes dans la fontaine de Baranton et de les répandre sur le *perron* ou rocher voisin, selon d'autres versions d'y plonger un bassin de métal (les uns disent de fer, les autres d'or), pour qu'aussitôt l'on vît, de la surface de la fontaine, s'élever des vapeurs, puis s'accumuler des nuages d'où sortaient finalement l'orage et une pluie abondante. Cette superstition s'est perpétuée jusqu'à notre siècle : on a vu en effet en 1835, nous dit M. de Lavillemarqué, une procession sortie de la paroisse de Kon-Kored (vallée des fées) se diriger, croix et bannière en tête, vers la fontaine de Baranton pour y implorer de la pluie.

Quant au lac de Duelenn, il suffisait également d'en agiter la surface et d'en faire rejaillir quelques gouttes sur un

1. Michel Nicolas. — *Le Parsisme.* Rev. Germanique, t. 8, p. 86.

bloc de granit voisin pour qu'un orage éclatât avant la fin du jour[1].

Dans les mêmes circonstances en Arcadie, c'est-à-dire quand la sécheresse désolait le pays, on se rendait sur le mont Lycée, à la fontaine consacrée à la Nymphe Hagno. Un prêtre, après certains sacrifices et certains rites accomplis, se tournait en prière vers la fontaine; puis prenant une branche de chêne il la promenait et la secouait à la surface de l'eau. Aussitôt des vapeurs montaient, des nuages se formaient, et une pluie abondante venait rendre au pays la fertilité[2].

XV

Nous avons à nous demander pourquoi les récits merveilleux dont on amusait surtout les enfants s'appelaient dans le langage populaire « les Contes de ma mère l'Oie. » Cette expression paraîtrait provenir du souvenir de Berthe la fileuse, appelée aussi Berthe au pied d'oie ou la reine Pédauque (*Regina pede aucæ*). Berthe au pied d'oie serait une forme différente, une variante de la femme au corps de cygne, ou au vêtement de plumes de cygne, dont il est si souvent question dans la mythologie et les contes septentrionaux, et que l'on aurait identifiée et confondue, à un certain moment, avec Berthe, la femme de Pépin et la mère de Charlemagne.

La légende de la reine Pédauque se retrouverait au midi comme au nord, car elle paraît avoir été particulièrement

1. *Welsch. Magazine*. T. I. 1805, cité par M. de La Villemarqué.
2. Pausanias, VIII, 38, 3.

populaire à Toulouse[1]. Peut-être n'aurait-elle pas été étrangère à l'Orient sémitique, si l'on en juge d'après un récit du Talmud de Jérusalem où la reine de Saba semblerait s'identifier avec elle.

Il y est dit en effet que la reine de Saba aimait beaucoup le bain. Quand elle vint faire sa visite à Salomon, le grand roi la reçut dans un appartement dont le sol était en cristal. La reine prenant ce cristal pour de l'eau releva sa robe. Salomon ne put s'empêcher alors de se récrier sur la beauté de son visage mais en même temps sur la laideur de ses pieds.

Le trait du caractère de la femme au pied d'oie qui nous intéresse le plus ici, c'est sa sollicitude attentive pour les enfants. Dans des récits du Nord, Berthe est souvent montrée veillant sur leurs berceaux. Sa protection les suit même par delà la mort. Elle est représentée guidant un groupe d'enfants qui ne sont plus que des ombres. Ces enfants franchissent une haie, mais le plus petit n'y peut réussir à cause d'un vase trop lourd qu'il porte, vase tout rempli des larmes de sa mère. Berthe vient à son aide. Berthe ou Berchta est assimilée à certains égards dans la mythologie allemande à Holda ou Holla qu'accompagnent souvent des groupes d'enfants.

Il est à remarquer que, dans le système hiéroglyphique égyptien, l'oie qui se prononce *se* ou *sa* a le sens de fils ou fille et Horapollon dit que l'oie a été choisie pour cette signification à cause de son très-vif amour pour sa progéniture.

1. « Elles étaient largement patées comme sont les oies et comme » jadis à Toulouse le portait la reine Pédauque. » Rabelais.

Il y aurait là une idée en concordance avec celle qui a fait donner à la protectrice des enfants le nom de *Ma mère l'oie*.

Chez les Romains, l'oie était consacrée à Junon, type idéal de la matrone et protectrice du foyer domestique.

Les histoires merveilleuses racontées aux enfants s'appelaient quelquefois « les Contes de la Cigogne[1] » et aussi, paraît-il, « les Contes au Vieux Loup. »

Que signifie ce Vieux Loup? Il fait allusion probablement à la présence fréquente du loup dans les contes traditionnels et à l'élément d'effroi qui (trop souvent pour l'impressionnable imagination des enfants) en fait partie.

Les contes se disant le soir, ce Vieux Loup indiquait peut-être le loup Fenris, le loup de l'obscurité.

Quant à la Cigogne, on sait que c'est une vertueuse personne, aimée et respectée dans l'antiquité comme dans les temps modernes, en Orient comme en Occident. Elle détruit les serpents; elle nourrit ses vieux parents. Elle figure sur des vases peints à côté de Pénélope pour rappeler l'idée de la fidélité conjugale. Comme toutes les vertus se tiennent, elle était également un type de maternité soigneuse et dévouée : j'ai vu son image peinte au fond d'un diminutif de berceau en terre cuite provenant d'un tombeau de l'Italie méridionale.

C'est à titre de bonne mère sans doute que, dans la tradition populaire, la Cigogne était censée dire des contes aux enfants.

Voici une relation de plus entre la Cigogne et les enfants.

1. « Cependant Panurge leur contait les fables de Turpin, les exemples » de Saint Nicolas, et le conte de la Cigouengne. » — Pantagruel, II, 19.

Lorsque de petits curieux s'informent de la façon dont ils sont arrivés au monde, on répond en Allemagne qu'ils ont été apportés par la Cigogne.

Les mythologues allemands voient dans la cigogne un de ces oiseaux porte-flamme comme paraissent avoir été chez les races celtiques le rouge-gorge et le roitelet : c'est peut-être parce qu'elle avait puissance de communiquer l'étincelle de vie que la Cigogne était censée porter ici-bas l'enfant nouveau-né.

XVI

Ainsi que certains dieux, que certains mythes, restés à l'état vague, ou tombés en désuétude et dont le sens s'était perdu, ont fini par se réfugier dans des contes frivoles employés à amuser les enfants, par un mouvement inverse, d'autres dieux, d'autres mythes ou d'autres formes des mêmes mythes ont, après une première oblitération, reconquis un sort glorieux, celui de devenir des héros célébrés d'abord dans des cantilènes, comme des personnages réels, puis consacrés définitivement par le génie poétique dans le cadre grandiose de l'épopée. Le germe en effet de toutes les grandes épopées, de l'Iliade comme du Ramayana, du Shahnameh comme des Nibelungen, et même des romans de la Table ronde, c'est la lutte des puissances de la lumière contre les puissances de l'obscurité. Il faut faire exception pour les chansons de geste. On a récemment, il est vrai, voulu voir dans la Chanson de Roland la glorification d'un personnage mythique, d'un dieu germanique nommé Hrodo : cette thèse ne paraît point en voie de faire fortune.

XVII

Non content de s'être introduit dans le conte et dans l'épopée, le mythe s'est aussi insinué dans l'histoire.

Grote, en abordant les annales de la Grèce, a montré la difficulté d'établir la ligne précise de démarcation entre les deux éléments, mythique et historique.

Niebuhr nous a montré la légende poétique installée au début de l'histoire romaine. — De même que les familles importantes de la Grèce nommaient des dieux pour leurs ancêtres, de même au moyen âge les Lusignan comptaient dans leur généalogie la fée Melusine [1] et les Brion de Compalé avaient pour cousine la fée Morgane [2]. Le seigneur d'Argouges avait épousé une fée et l'image de cette fée figurait dans les armoiries de la famille. La maison de Haro avait pour souche la *Fée pied de biche*. Godefroi de Bouillon avait pour chef de sa lignée le *Chevalier du Cygne*.

Un des exemples les plus récents et par cela même les plus curieux de cette ingérence du mythe dans le domaine de la réalité c'est celui de la légende de Guillaume Tell. La critique impitoyable a démontré d'une façon péremptoire que des documents historiques d'un caractère positif étaient en contradiction avec cette légende et de plus elle en a signalé une version dans des sagas de l'Islande, antérieurs de plusieurs siècles à l'époque où l'on faisait vivre le prétendu libérateur de la Suisse [3]. Guillaume Tell est

1. Jean d'Arras. — Brantôme.
2. Walckenaer. *Dissertation sur les contes de fées.*
3. Rilliet. — *Origine de la Confédération suisse.*

une autre forme du personnage de Guillaume de Cloudesly qui figure dans le cycle des ballades de Robin Hood. Il est emprunté à un ancien mythe de l'Edda, qui, lui-même, remonte à un mythe védique[1].

Bien des esprits poétiques ont été affligés de ce résultat, bien des patriotes helvétiens en ont gémi ou murmuré, mais qu'y faire?... La vérité ne saurait perdre ses droits!

Les faits qui viennent d'être relatés, constatent donc l'existence dans l'esprit humain et spécialement dans l'esprit des nations aryennes, de procédés dont on n'avait point su se rendre bien compte jusqu'à nos jours, et que la critique contemporaine, assistée des ressources mises à sa disposition par la philologie comparée, est enfin parvenue à pénétrer et à expliquer.

1. Max-Muller. — *Chips*.

HISTOIRE DES DEUX FRÈRES.

Nous avons précédemment dit quelques mots d'un récit égyptien fort curieux que l'on est convenu de désigner sous le titre qu'on vient de lire. Il est écrit en caractères hiératiques sur un papyrus connu dans la science sous l'appellation de Papyrus d'Orbiney, du nom de la dame qui en était propriétaire avant qu'il fût entré au British Museum. Les commissaires de ce riche dépôt scientifique ont publié en 1860 un fac-simile de ce beau manuscrit dans le recueil intitulé *Select Papyri;* mais déjà, quelques années auparavant, M. le comte Emmanuel de Rougé en avait donné, dans le tome IX de la *Revue archéologique,* une traduction presque complète, traduction qui produisit alors dans le monde savant une très-grande sensation et qui le méritait à tous les titres, d'abord comme un témoignage du savoir et du talent hors ligne de son auteur, ensuite comme une révélation d'un tour d'imagination fort imprévu chez les anciens Égyptiens.

Ce premier travail a été depuis commenté, complété, et, sur quelques points de détail, rectifié par MM. Goodwin, Chabas, Samuel Birch, de Horrack, Hinks, Lepage-Renouf. M. Henri Brugsh a aussi publié une version en allemand du papyrus d'Orbiney, mais cette œuvre ne passe point

pour un de ses meilleurs titres à la réputation. Nous devons à M. Maspero, aujourd'hui successeur de M. de Rougé à la chaire d'égyptologie du Collége de France, la plus récente et la plus complète traduction de ce précieux document [1]. Une légende écrite au revers d'un des feuillets révèle la date de sa rédaction : il semble avoir appartenu au prince fils de Meri-en-Phtha qui fut depuis Seti II, c'est-à-dire qu'il remonte au xve siècle avant notre ère.

En terminant son récit, l'auteur a fait connaître son nom, c'était un scribe appelé Enna, connu par d'autres ouvrages arrivés jusqu'à nous.

Nous allons résumer rapidement les éléments de cette histoire en nous aidant des différents travaux auxquels elle a donné lieu, surtout de ceux de M. Chabas, et nous y ajouterons quelques rapprochements et quelques commentaires.

Deux frères vivaient à la campagne dans des rapports d'affection et de dévouement réciproques. Anepou était le nom de l'aîné, Batou, le nom du plus jeune.

Celui-ci s'entendait à merveille à élever et à multiplier les bestiaux. Il était plein de soins pour ses bœufs et pour ses vaches : ces animaux en retour l'aimaient et lui donnaient des avis favorables : « Mène-nous, disaient-ils, en tel endroit, tu y trouveras les bonnes herbes qui nous conviennent. »

Batou comprenait leur langage.

Un jour que les deux frères étaient occupés aux travaux des champs, la semence vint à manquer et le frère

1. *Revue des cours littéraires*. Novembre 1870.

aîné envoya le plus jeune à la maison pour en chercher.

La femme d'Anepou nourrissait une passion coupable pour son beau-frère : en le voyant arriver ainsi dans la maison solitaire, elle lui déclara sa préférence, chercha à le séduire et à l'entraîner dans ses bras.

Le jeune homme n'entendit cette révélation qu'avec horreur. « Mon frère (dit-il), est pour moi comme un père, » et toi-même je te regarde comme une mère. Repousse » donc de telles idées et je te promets de ne rien dire à » personne de ce qui vient de se passer. »

Il s'éloigne laissant sa belle-sœur pleine de confusion, et en même temps en proie à la colère et au désir de la vengeance.

Le mari de retour s'étonne de ne pas voir sa femme venir au-devant de lui comme d'habitude. Il la trouve couchée, les cheveux et les vêtements en désordre, et sur les questions dont il la presse, elle lui répond : « Ton » frère m'a fait violence ; si tu le laisses vivre, moi je mour- » rai. »

Anepou, transporté à cette révélation de toute la rage de la jalousie, s'apprêta en effet à tuer son frère Batou, et s'étant armé d'un grand couteau, se cacha pour le frapper derrière la porte de l'étable où le jeune pasteur devait bientôt ramener son troupeau.

Heureusement les vaches qui marchaient en tête s'aperçurent du mauvais projet et s'empressèrent d'avertir Batou du danger.

Batou s'enfuit : son frère jaloux, et qui se croit indignement offensé, le poursuit avec acharnement.

Alors le malheureux calomnié adresse une invocation au dieu Phra (le dieu Soleil) : celui-ci exauce sa prière et

interpose entre les deux frères une étendue d'eau remplie de crocodiles.

« Arrête, s'écria le jeune frère protégé par cette bar-
» rière, et reste là jusqu'au lever du soleil; lorsque le
» soleil luira je m'expliquerai devant lui. »

A l'apparition de l'astre divin Batou prit en effet la parole pour protester de son innocence. Dans son désespoir et comme pour mieux attester sa répulsion pour le crime dont on l'accusait, le malheureux s'infligea une cruelle mutilation; il jeta à l'eau l'organe de sa virilité qu'un poisson dévora, puis il s'évanouit.

A cet accent d'indignation, à cette action désespérée, Anepou comprend son injustice et la perfidie de sa femme: il revient à de meilleurs sentiments, mais le jeune frère ne veut point se prêter à une réconciliation.

« Prends soin désormais toi-même de tes bœufs. Quand
» tu seras dans un endroit, moi, je serai dans un autre; je
» pars, je m'en vais à la vallée du Cèdre. »

Au moment de s'éloigner, Batou fait cependant à son frère aîné des révélations et des recommandations étranges, et le récit, demeuré jusqu'à présent d'un caractère presque exclusivement dramatique, entre en plein dans le domaine du fantastique et du merveilleux.

Batou annonce qu'en arrivant à la montagne du Cèdre il aura soin de déposer son cœur dans la fleur de ce cèdre, que sa vie restera désormais attachée à la vie de l'arbre, de telle façon que si l'on venait à le couper et à faire tomber son cœur, lui-même ne pourrait échapper à la mort.

Dans le cas où l'arbre viendrait à être coupé, le frère aîné en serait averti par le signe suivant: la liqueur qu'il avait coutume de boire chaque soir en se couchant entre-

rait en effervescence et l'écume déborderait du vase. Batou recommande à son frère de se mettre alors en route pour tâcher de retrouver le cœur tombé de l'arbre et de le chercher pendant sept ans. « Si tu le trouves, mets-le dans un » vase plein d'eau de libation[1]; je reviendrai alors et je » répondrai à ton évocation. »

Les deux frères se séparèrent, et Anepou, plein de repentir et de chagrin, reprit le chemin de sa maison en se couvrant de poussière et en posant sa main sur sa tête en signe de deuil. Son odieuse femme étant venue à sa rencontre, il se rua sur elle, la tua et jeta ses membres aux chiens.

Les frères, jusqu'alors si amicalement unis, vécurent donc séparés.

Batou occupait ses heures à chasser dans la vallée; le soir, il revenait se coucher sous le cèdre dans la fleur duquel il avait déposé son cœur; cependant, au bout de quelque temps, il se construisit une demeure en cet endroit.

La Société des Dieux s'apitoya sur le sort du pasteur solitaire et vint le visiter. A la demande de Phra (le dieu Soleil), Noum, l'artiste céleste, le céramiste divin qui est représenté à Philœ modelant avec de l'argile l'être humain sur un tour à potier, Noum façonna une jeune fille d'une beauté merveilleuse : elle fut offerte pour femme à Batou. Tous les Dieux se montrèrent favorables à cette jeune fille à l'exception des sept Hathors qui firent la prédiction qu'elle mourrait de mort violente.

Batou se mit à aimer sa femme de l'amour le plus violent. Aussi ne pouvait-il se défendre d'inquiétudes jalouses et

1. Ou simplement : d'eau fraîche.

l'entourait-il de précautions. « Lorsque tu sors pour te promener, lui dit-il un jour, prends garde que le fleuve ne te saisisse, car je ne pourrais te sauver de ses atteintes. »

A cette occasion Batou révéla à sa bien-aimée la relation qui existait entre son cœur et la fleur du cèdre.

Le fleuve était réellement devenu amoureux comme l'avait soupçonné l'époux inquiet et bientôt il poussa ses eaux vers la jeune femme avec l'intention de l'enlever. Elle se réfugia près du cèdre, et celui-ci, pour apaiser le fleuve par un sacrifice partiel, lui jeta une mèche des cheveux de la charmante jeune femme. Le fleuve s'en saisit et l'emporta vers l'Égypte.

La mèche de cheveux exhalait une odeur si exquise que, sur son passage, l'air était embaumé. Elle fut recueillie et portée au pharaon. Celui-ci consulta sur le phénomène des docteurs qui lui dirent : « Cette tresse appartient à la » chevelure d'une fille du Soleil. » Le pharaon fit partir des messagers avec ordre de lui ramener la merveilleuse femme qui habitait la montagne du Cèdre.

Batou ne se laissa pas ravir son trésor sans résistance. Il tua les messagers ; un seul échappa qui se hâta d'aller porter la nouvelle au roi.

Un corps de troupes assez considérable pour triompher de toute résistance fut envoyé de nouveau et le roi y adjoignit une femme chargée d'offrir de précieux bijoux à la belle inconnue dont il s'était épris rien que pour avoir respiré l'odeur d'une mèche de ses cheveux.

La résistance de Batou fut cette fois inutile : sa charmante femme lui fut enlevée et emmenée en Égypte. Elle mit tout en émoi sur son passage.

Si les Dieux avaient donné à cette femme toutes les séduc-

tions de la forme, ils l'avaient moins bien douée sous le rapport des sentiments; l'égoïsme et l'ambition prédominaient chez elle.

Heureuse et fière d'être souveraine, elle se préoccupa bientôt des réclamations que pourrait soulever l'infortuné Batou et elle obtint du roi qu'il envoyât couper le cèdre où elle savait que résidait le cœur et par conséquent la vie de son mari.

Le cèdre fut donc coupé et Batou mourut aussitôt que son cœur tomba hors de la fleur où il était caché.

Anepou, le frère aîné, fut averti de l'événement par le signe annoncé : la liqueur qu'il allait boire au moment de se coucher entra en effervescence et l'écume déborda du vase. Il demanda du vin et le vin à son tour se mit à faire de l'écume et à déborder. Il comprit l'avertissement : il prit son bâton et ses sandales et se hâta de partir pour la vallée du Cèdre. Il entra dans la maison de son frère et le trouva étendu mort.

Suivant les instructions qu'il avait reçues, il se mit à chercher le cœur tombé de la fleur du cèdre. La recherche fut longue : elle dura quatre ans. Anepou remarqua alors une gousse qu'il retourna; le cœur était caché dessous. Il le recueillit et le déposa dans un vase rempli d'eau de libation dont il avait eu soin de se munir. Pendant la journée tout resta dans le même état, mais lorsque la nuit fut venue, le cœur s'étant imbibé de la liqueur, Batou tressaillit de tous ses membres et regarda son frère.

Anepou approcha le vase et fit boire à son jeune frère la liqueur dans laquelle le cœur avait été plongé : le cœur retourna à sa place, et Batou ressuscité redevint tel qu'il avait été.

Les frères réconciliés s'embrassèrent alors tendrement.

Batou donna de nouvelles instructions à Anepou. Il l'avertit qu'il allait se changer en un taureau ayant tous les signes caractéristiques des taureaux divins.

« Tu t'assoiras sur mon dos et nous irons à l'endroit où » est ma femme. Il faut que je lui parle et qu'elle me » réponde. »

Anepou fut bien accueilli par le roi, récompensé et élevé en dignité; des fêtes furent ordonnées en l'honneur du taureau sacré et on le plaça dans un sanctuaire.

La nouvelle reine vint bientôt le visiter. Alors, prenant une voix humaine, le taureau l'interpella: « Vois! je suis » encore vivant. » — « Eh! quand donc t'ai-je connu? » s'écria la reine saisie de surprise et d'effroi. — Il répondit: « Je suis Batou. Tu as fait couper l'arbre auquel était atta- » chée ma vie; néanmoins je suis encore vivant. »

A partir de ce moment, la princesse alarmée ne pensa plus qu'aux moyens de faire disparaître ce taureau réprobateur.

Un jour que le roi lui témoignait son amour: « Jure- » moi, par la divinité (lui dit-elle), de m'accorder ce que » je vais te demander. » Le roi promit imprudemment. « Eh » bien! poursuivit-elle, je veux manger le foie du tau- » reau. »

Le roi se récria d'abord contre cette demande extravagante; il essaya de résister, puis, en dépit de la répugnance et du chagrin qu'il ressentait, il finit par céder.

Un des grands officiers du palais fut chargé d'aller faire d'abord une offrande solennelle au taureau sacré, puis de le sacrifier.

En se débattant sous le couteau du sacrificateur, le tau-

reau fit jaillir deux gouttes de sang jusqu'au pied du grand escalier du palais. Ces gouttes germèrent et produisirent dans la nuit deux grands arbres, deux perséas.

On vint raconter au roi le prodige en ajoutant que le peuple en parlait avec émotion et venait rendre des hommages aux arbres miraculeux.

Le roi et la princesse sortirent pour aller voir les deux perséas poussés pendant la nuit. L'un des arbres fit entendre à la princesse ces paroles : « Je suis Batou ; je » suis encore vivant. »

La princesse exaspérée n'eut plus de repos qu'elle n'eût obtenu du roi de faire couper les deux perséas.

Pendant que l'opération s'accomplissait, un copeau, jaillissant sous le coup de la hache, entra dans la bouche de la princesse. Un nouveau prodige se produisit. Elle s'aperçut bientôt qu'elle était devenue enceinte.

Au bout du terme ordinaire, elle accoucha d'un enfant mâle. On courut dire au roi : « Il t'est né un fils. »

Le roi se le fit apporter, lui donna une nourrice soigneusement choisie, se prit pour lui de la plus grande affection, et l'éleva ensuite au rang de prince d'Éthiopie, de prince d'Égypte.

Le temps arriva pourtant où « Sa Majesté s'envola vers » le ciel. »

Batou, revenu au monde sous la forme de son propre fils, monta sur le trône. Il assembla les principaux personnages de son royaume et leur expliqua ce qui s'était passé. Il fit venir aussi la princesse et dévoila sa conduite. Le récit ne dit point quel fut l'arrêt prononcé contre elle, mais on se rappelle que les Sept Hathors lui avaient prédit une mort violente.

Batou régna pendant trente ans et eut pour successeur son frère qu'il avait appelé auprès de lui et élevé à de hautes dignités.

II

Ce qui nous frappe le plus vivement dans l'étrange récit que nous venons de résumer, c'est le rapport des incidents qui le composent avec les incidents offerts par des légendes qui sembleraient propres à des races différentes, ou avec des contes qui, soit dans l'Inde, soit en Europe, se sont transmis jusqu'à nos jours par la tradition orale.

M. Emmanuel de Rougé n'a pas manqué de faire ressortir la frappante analogie qui existe entre l'histoire de Batou et celle de Joseph dans la Genèse. Tous deux résistent à des obsessions coupables; tous deux sont calomniés et mis à de cruelles épreuves par suite de ces odieux mensonges.

Remarquons à notre tour que la poésie des races indo-européennes offre une version du même sujet.

Il est raconté dans l'Iliade que le jeune et beau Bellérophon fut l'objet des tentatives de séduction de la femme de Proïtos, la divine Antéia.

Le sage Bellérophon n'ayant pas voulu se laisser persuader devint l'objet du ressentiment mortel de cette femme impudique et menteuse. Elle dit à son mari : « Bellérophon » a voulu s'unir à moi par violence : tue-le ou tue-moi. »

Proïtos n'osa braver les lois sacrées de l'hospitalité en tuant Bellérophon de ses propres mains et dans sa propre maison, mais il l'envoya vers son beau-père en Lycie en lui remettant des tablettes où des signes de mort étaient tracés.

Entre ces trois récits, égyptien, hébraïque et grec, la similitude n'existe pas seulement dans les faits : on la retrouve jusque dans les expressions.

Faut-il n'admettre là qu'une rencontre fortuite ? Faut-il conclure à un emprunt, à une transmission ?

Nous voyons ensuite le héros du conte égyptien dédoubler en quelque sorte son existence et déposer son cœur dans la fleur d'un arbre. Cet arbre que le texte appelle *Ash* a été identifié d'abord par M. Emmanuel de Rougé avec l'acacia, mais d'après les recherches de MM. Chabas, de Horrack et Hinks, ce nom paraît plutôt devoir s'appliquer au cèdre.

C'est une idée bien bizarre assurément que celle d'un cœur mis en dépôt dans une fleur.

Un fait analogue se retrouve pourtant dans un apologue du *Pantatchantra*, recueil sanscrit qui se compose vraisemblablement d'éléments d'époques diverses, mais dont on sait, grâce aux travaux de l'illustre Sylvestre de Sacy, qu'une traduction fut faite au VIe siècle du sanscrit en pehlevi. Deux siècles plus tard une autre traduction fut faite du pehlevi en arabe, et celle-ci fut à son tour répétée en d'autres langues.

On se rappelle que dans l'histoire égyptienne la femme infidèle de Batou demande à manger le foie du taureau qu'elle sait être son premier mari.

Dans l'apologue indien du Pantatchantra où des rôles exprimant des passions humaines sont remplis par des animaux, la femme d'un crocodile veut manger le cœur d'un singe ami de son mari. Aussi soumis que le pharaon du conte égyptien aux volontés de sa méchante femme qui menace aussi de se laisser mourir si l'on ne fait point sa

volonté, le mari crocodile, après avoir résisté quelque temps, se décide à sacrifier son ami et il l'attire dans une embûche. Il décide le singe à venir faire visite à madame Crocodile qui habite dans une île. Le singe prend passage, pour traverser l'eau, sur le dos de l'amphibie. Quand ils furent à moitié route, le crocodile se croyant absolument maître de la destinée de son ami, lui fait l'aveu de son méchant projet. Le singe, stimulé par le danger, se sauve au moyen d'une ruse. « Vraiment, dit-il, pour te faire » plaisir ainsi qu'à ta femme, j'aurais volontiers consenti à » lui donner mon cœur à manger ; mais pour aujourd'hui, » la chose ne se pourra faire ; jamais je ne quitte l'arbre » *Djambout* qui me sert de demeure sans laisser mon cœur » caché dans un creux de cet arbre. »

Le *Djambout* (*Eugenia Jambos,* le Jamrose de l'île Maurice et de l'île Bourbon, la Pomme rose des Antilles) a chez les Brahmanes et les Bouddhistes le caractère d'un arbre mystique, d'un arbre de vie.

Entre le fait de Batou qui dépose son cœur dans la fleur du cèdre et le singe de l'apologue indien qui dépose son cœur dans un creux du *Djambout,* il est bien difficile de ne pas reconnaître un rapport de transmission.

Il est également question dans un conte armoricain recueilli par M. Luzel, d'un géant qui pour se mettre en sûreté cachait son cœur dans la racine d'un buis planté dans la cour de son château.

Dans d'autres contes populaires, soit de l'Inde méridionale, soit de différents pays de l'Europe, il est question de la faculté attribuée à un magicien ou à un géant, de dédoubler ainsi son existence et de déposer son cœur ou son

principe de vie dans une cachette enfermée elle-même dans une série d'autres cachettes[1].

L'arbre que nous avons désigné par le nom de cèdre et qui en égyptien s'appelle *Ash*, est souvent mentionné comme ayant un caractère mystique. Osiris mis à mort par Typhon était ressuscité sous la forme d'un arbre qui quelquefois porte ce nom[2].

Si l'arbre *Ash* est réellement un cèdre, il faut se rappeler que le cèdre appartient à la Syrie et se dire que les Égyptiens ne le connaissaient que par ouï-dire ou seulement à l'état de bois de construction ou de menuiserie. On s'explique ainsi comment un scribe a pu attribuer à ce conifère une fleur et une gousse; caractères qui conviendraient plutôt au bel arbre appelé aujourd'hui en Égypte *loubha* (l'acacia *lebbeck* des botanistes).

Nous noterons encore une ressemblance qui n'est probablement que fortuite. On connaît dans les pays du Nord de l'Europe un arbre appelé tour à tour *Ask*, *Esch* ou *Ash*:

1. Voyez dans le rapport précédemment indiqué de M. Luzel : *le Corps sans âme*, dans les contes slaves traduits par M. Alexand. Chodzko: l'*Impérissable*, dans les contes du Décan recueillis par Miss Frère: *Punchkin*. Une donnée analogue se produit dans un des contes écossais publiés par Campbell : *le jeune roi d'Easaidh Ruad*.

2. Voir le *Traité d'Isis et d'Osiris*. — Un fragment de papyrus funéraire dit à propos d'un défunt : « Il approche de l'arbre *Ash*, sorti » d'Osiris, sorti du Nord de la mer qui le reçoit en paix. » Th. Déveria. *Catalogue des papyrus du Louvre*, p. 147. Une vignette d'un papyrus funéraire du Louvre représente l'Osiris végétant (Pierret : *Du dogme de la résurrection chez les Égyptiens*). On trouve aussi sur les monuments plusieurs représentations de l'arbre Osiridien. L'un d'eux porte sur une de ses branches l'Oiseau Vennou (le Phénix) et au-dessus de l'arbre sont écrits ces mots : *Ba-en-Asar* « l'âme d'Osiris. » Un autre arbre osiridien distille des gouttes de ses rameaux, se rapprochant en cela de l'arbre Iggdrasil qui, selon l'Edda, laissait tomber de ses branches des gouttes de miel.

c'est le frêne, l'arbre Iggdrasil de la mythologie scandinave, l'arbre du monde.

Arrivons à un autre incident.

L'intervention des Dieux qui, par l'organe de Phra (le soleil) demandent à Noum, l'artiste divin, de modeler une femme à Batou, offre une ressemblance saisissante avec l'histoire de Pandore que Zeus fait fabriquer par Hephaistos, l'artiste divin[1]. Ces deux femmes sont gratifiées de tous les dons de la beauté, toutes deux sont pourtant funestes, l'une à son époux, l'autre à la race humaine tout entière[2].

Remarquez de plus que, dans la fable hellénique comme dans le conte égyptien, deux frères sont mis également en scène, bien qu'ils n'agissent pas de même façon.

Quant au rôle prophétique des Sept Hathors, ne rappelle-t-il pas celui de certaines fées dans des contes populaires de notre Occident?

On ne sait guère ce qu'il faut entendre par les Sept Hathors. Si, selon une opinion qui m'est personnelle, Hathor a dû être à l'origine et avant quelques altérations inévitables apportées par le temps, un type analogue à celui de l'Ouschas védique et de l'Eos homérique, une

1. Hésiode. *Les travaux et les jours*.

2. Il existe dans les traditions de la race Touranienne une légende qui offre avec les deux précédentes une analogie éloignée. Son caractère vraisemblablement mythique à l'origine, a fini par prendre, au moins en apparence, celui d'un apologue moral dirigé contre les mariages intéressés. L'épopée finnoise le *Kalevala* raconte que l'habile artiste Ilmarinen, devenu veuf, résolut de se fabriquer une autre épouse en or et en argent. Il la porta dans son lit et se coucha à côté d'elle, mais il ne put supporter le froid que lui causa son contact. Il la proposa au *runoia* Wæinæmœinen, mais le vieux poète la refusa et exhorta tous ceux de sa race à ne jamais rechercher pour épouse une fille d'or, à ne jamais courtiser une fiancée d'argent. — (*le Kalevala trad. par Leouzun Leduc.*)

personnification de la double lueur du matin et du soir[1], il y aurait lieu de se rappeler que l'Aurore védique apparaît aussi sous une forme multiple et s'appelle les Sept Sœurs.

M. Auguste Mariette, en étudiant les inscriptions du temple de Dendérah, croit reconnaître dans la déesse Hathor une expression du Vrai, du Beau, du Bien[2]. Ces trois caractères, la poésie védique les attribue précisément à l'Aurore. Ouschas ou l'Aurore fait voir et par là correspond au Vrai; Ouschas charme les regards, elle est la Beauté même; Ouschas produit la végétation, la vie, la richesse, et par cet aspect elle représente le Bien. Hathor, équivalant à Ouschas, est une déesse de vie, et c'est en cette qualité qu'elle assiste, comme une Ilithie, à la naissance de la femme destinée à Batou. L'Aurore qui fait voir, à plus forte raison voit elle-même et prévoit... On comprend alors pourquoi Hathor pénètre les secrets de l'avenir et les prophétise.

Le fleuve qui s'éprend d'amour pour la charmante fille des Dieux ne peut être, à ce qu'il semble, que le Nil[3].

Rien ne prépare cependant à se figurer le Nil amoureux. A en juger par les textes qui le concernent et par les figures qui le représentent et qui lui attribuent des formes molles et de gras pectoraux, le Nil a plutôt le caractère

1. Le nom d'Hathor signifie la demeure d'Horus, en d'autres termes la station du soleil levant. Hathor est la mère de l'étoile du matin. Elle tient le soleil levant comme un enfant sur son sein; elle reçoit le soleil couchant dans ses bras.

2. *Itinéraire de la Haute-Égypte.* 1872, pp. 163 et suiv. — *Bulletin de l'Institut égyptien.* 1872, n° 11, p. 102.

3. M. Chabas cependant le conteste. Le mot *Iuma,* employé dans le texte, ne peut, suivant lui, signifier que la mer. Le sens de fleuve est accepté par d'autres égyptologues.

d'un nourricier que d'un générateur[1]. Dans les légendes helléniques, au contraire, les fleuves amoureux sont fréquents, ainsi l'Achélous, l'Alphée, l'Axius, le Sperchius, l'Enipée. Dans l'Iliade, le Xanthe est représenté sortant de son lit, non point, il est vrai, dans un transport d'amour, mais dans un transport de colère, et poursuivant Achille dans la plaine.

Cette conception de fleuves amoureux ou s'élançant hors de leur lit pour poursuivre des humains paraît donc appartenir plus particulièrement au génie aryen. Il ne s'en offre pas d'exemple dans la poésie védique, mais déjà les eaux y sont personnifiées de manière à faire pressentir des développements mythologiques postérieurs.

Le détail de la boucle de cheveux embaumée jetée au fleuve et qui rend le pharaon amoureux avant même de connaître la belle personne à laquelle elle a appartenu rappelle la boucle de cheveux lumineuse qui exerce une influence analogue dans un conte armoricain, *la Princesse de Tréménézaour*[2], et qui rend amoureux le roi de France.

Il se trouve une donnée du même genre dans l'histoire des amours de Tristan et d'Yseult.

La faculté possédée par l'eau de libation de rendre la vitalité au cœur de Batou, puis à sa personne tout entière rappelle les fioles d'eau de la vie et les sources qui ressuscitent dans beaucoup de contes populaires[3]. L'idée de l'eau qui régénère est une idée assez naturelle : aussi

1. Un hymne au Nil, composé par Enna, l'auteur même de l'histoire des Deux Frères, a été traduit par M. Maspero.
2. Luzel. *Loco cit.*
3. Madame d'Aulnoy. *La belle aux cheveux d'or.* Marmier, *Chants populaires du Nord : la Source de Maribo.*

la trouve-t-on partout, même chez les races américaines comme chez les Égyptiens et chez les Indiens, sans qu'on doive nécessairement l'attribuer à une transmission.

Il y a lieu cependant de faire ressortir une coïncidence d'un caractère plus étroit. C'est à l'autre bout du continent africain, chez les Hottentots, qu'elle se présente.

Une mère désespérée dont un lion avait tué la fille recueillit le cœur de la jeune victime et le plaça dans une calebasse. Elle remplit le vase du premier lait de toutes les vaches qui venaient de vêler : au bout d'un certain temps le cœur se mit à tressaillir et à se développer : il prit la forme d'un enfant, et l'enfant grandit successivement pendant que la calebasse s'agrandissait dans la même proportion; enfin la jeune fille fut rendue à sa mère telle qu'elle avait été auparavant[1].

Au résultat produit par le contact du copeau jaillissant du perséa abattu par la hache, on peut comparer des faits analogues.

Il est dit dans le poème finnois le *Kalevala*, qu'une petite baie invita Marjata, la chaste vierge, à la cueillir. Glissant des doigts de la jeune fille, la petite baie descendit dans son sein et la rendit féconde.

Dans une légende galloise, Céridwen poursuit Gwion; l'un et l'autre recourent à des transformations successives; finalement Gwion se change en un grain de bled; Céridwen se change alors en poule et avale le grain de bled : elle est aussitôt fécondée[2].

Une légende pieuse du moyen âge raconte aussi qu'une

1. Bleek. *Hottentot Fables*.
2. Mabinogion.

vierge, fille d'Abraham, devint mère en respirant une fleur. Cette fleur provenait de l'arbre de vie transporté de l'Éden dans le jardin d'Abraham et qui devait plus tard fournir le bois de la Croix du Salut[1].

Batou a le privilége d'entendre le langage des animaux; il a le pouvoir de se transformer en taureau, puis en arbre; ce sont là des traits qui se rencontrent dans une foule de contes de bien des pays.

Quel est le point de départ de l'idée de ces changements de formes, de ces métempsycoses?

M. Emmanuel de Rougé croit en trouver l'origine, pour le conte des Deux Frères, dans la faculté attribuée par le Rituel funéraire à l'âme des défunts justifiés de revêtir toutes les formes qu'elle aime.

Ne faudrait-il voir dans l'histoire des Deux Frères qu'une fantaisie poétique renfermant une allusion aux destinées de l'âme associées aux destinées d'Osiris, type et symbole de tout défunt?

Quelques-uns l'ont pensé. Cette conjecture pourrait s'appuyer sur plusieurs motifs. En bien des points, les aventures de Batou rappellent en effet les aventures et les transformations d'Osiris, et aussi les aventures analogues du Syrien Adonis (Thammouz), du Phrygien Atys.

En admettant cette conjecture, elle n'en aiderait que mieux à faire comprendre par quelles transitions faciles un mythe religieux peut se confondre avec un conte populaire ou passer à l'état de fantaisie poétique.

La croyance aux métamorphoses se retrouve chez toutes les races et la moindre observation des faits naturels doit

1. Leroux de Lincy. *Le livre des légendes.*

la suggérer. Ovide en a donné la théorie qu'il place dans la bouche de Pythagore :

> Omnia mutantur : nihil interit...
> Morte carent animæ, semper que, priore relicta
> Sede, novis habitant domibus vivunt que receptæ.

« Tout change : rien ne meurt..... Les âmes ne connais-
» sent point la mort : en quittant leurs anciennes demeures
» elles en occupent de nouvelles et recommencent à vivre.»
Les métamorphoses dont le poète romain a tissé ingénieusement l'immense réseau ne sont guère opérées que par des Dieux ou des magiciens agissant soit sur eux-mêmes soit sur autrui. Quant à l'idée morale de la transmigration des âmes et de l'échelle ascendante ou descendante parcourue à titre de rémunération ou de châtiment, elle ne se montre pas également partout.

On a cru la reconnaître en Égypte comme dans l'Inde.

Une certaine hésitation se manifeste chez les égyptologues sur cette question.

M. Théodule Deveria, par exemple [1], croit que les anciennes doctrines admettaient le renouvellement, sous différentes formes, des parties constitutives de l'enveloppe corporelle; il estime que la foi dans la résurrection pure et simple du corps et de l'âme faisait partie des croyances populaires.

Les transmigrations de l'âme, telles qu'elles sont comprises par la doctrine égyptienne, s'opèrent plutôt d'une façon idéale que réelle. Nous adoptons du moins sur ce point l'opinion de M. Maspero.

L'âme humaine justifiée pouvait, d'après le Rituel funé-

1. *Catalogue des manuscrits égyptiens conservés au musée du Louvre.*

raire, prendre la forme de l'Épervier d'or, du Lotus, du Phénix (Bennou), de la Grue, de l'Hirondelle, de la Vipère et d'autres formes encore. Mais, dit M. Maspero, « l'assomp-
» tion de ces formes ne marque nullement le passage de
» l'âme humaine dans un corps de bête. Chacune des
» figures que revêtait l'*Esprit* était une des figures symbo-
» liques de la Divinité, l'entrée de l'âme dans ces figures
» ne marquait donc en fait que l'assimilation de l'âme
» humaine au type divin qu'elle représentait. Les étrangers
» et même les rédacteurs des livres hermétiques s'y lais-
» sèrent tromper[1]. »

Toutefois, s'il fallait accepter comme exacte l'interprétation donnée par M. Pierret d'un texte obscur gravé sur le sarcophage de Seti Ier[2], les Égyptiens, tout en n'admettant pas que l'âme humaine pût subir l'humiliation d'habiter un corps de bête, croyaient que, pour expier des fautes qui ne méritaient pas le châtiment suprême de l'anéantissement, l'âme d'un homme de race supérieure pouvait passer dans le corps d'un homme de race moins élevée, que par exemple l'âme des hommes rouges de l'Égypte pouvait descendre dans le corps d'un homme jaune de l'Asie; que par une dégradation ultérieure l'âme des hommes jaunes pouvait descendre dans le corps des nègres, et finalement l'âme des nègres dans le corps des blancs placés au plus bas degré de l'échelle.

Cette appréciation méprisante pour la race blanche mise en regard de l'orgueil actuel de cette race, ne laisserait pas que d'offrir un contraste assez piquant.

1. *Revue critique.* — 30 nov. 1872, p. 340.
2. *Revue archéol.* — Mai 1870.

Dans l'Inde brahmanique, l'idée de la transmigration, de la métempsycose, se prend au pied de la lettre, et elle est associée à l'idée morale de rétribution ou de châtiment. Cette doctrine est consignée dans le livre des Lois de Manou; elle se manifeste dans les Pourânas et dans les Épopées; mais elle n'appartient pas aux Aryas primitifs; il n'y en a pas trace, affirme M. Max Müller, dans les Védas. On peut donc la supposer de provenance anaryenne, la rattacher soit à une origine tourarienne, soit beaucoup plus vraisemblablement à une origine chamitique et l'attribuer spécialement à ce rameau couschite qui, après s'être étendu sur les deux bords du golfe Persique, s'est projeté jadis sur l'Inde où ses représentants se reconnaissent encore à côté des nègres ou *negritos*, les premiers occupants, et à côté des Touraniens et des Aryens.

La littérature des contes et des apologues paraît dans l'Inde provenir en partie des Soudras ou Kaucikas, lesquels devraient être identifiés, selon M. le baron d'Eckstein, aux Couschites[1] : « Peut-être (dit M. Ernest Renan), ce mode » de fiction caractérisé par le rôle qu'y joue l'animal, nous » représente-t-il un genre de littérature propre aux Cous- » chites.

» Lokman, le représentant mythique de la sagesse adite, » rappelle Ésope dont le nom a semblé à M. Welcker » déceler une origine éthiopienne (Αἴσωπος, Αἰθιοψ)[2]. »

M. Théodore Benfey a constaté que les contes indiens étaient fortement marqués d'une empreinte bouddhiste, mais n'est-il pas vrai aussi que le bouddhisme recrutait surtout

1. *Questions relatives aux antiquités des peuples sémitiques.*
2. *Hist. générale et système comparé des langues sémitiques*, 4e édit., pp. 320-321.

ses adhérents parmi les races non aryennes, parmi les Soudras?

Il faut à présent revenir à notre héros Batou que nous avons peut-être un peu trop longtemps oublié et à ses aventures.

Rappelons-nous qu'après s'être transformé en bœuf Apis et en perséa, il renaît à l'état de son propre fils.

Nous rentrons ici en plein dans le domaine spécial des idées mythiques et des doctrines religieuses de l'Égypte. Le bœuf Apis était le représentant d'Osiris sur la terre. Nous connaissons des images de l'Osiris végétant, de l'Osiris transformé en arbre : la doctrine religieuse enseignait de plus que la Divinité s'engendrait éternellement elle-même.

III

Après avoir fait de l'histoire des Deux Frères l'objet de si nombreux rapprochements, nous ne pouvons l'abandonner sans en signaler un dernier. Il s'agit encore une fois de deux frères divisés par l'inimitié. Ce nouveau récit appartient au Sud de l'Afrique comme le précédent au Nord de ce continent. Il a été recueilli chez les Béchuanas[1].

Deux frères étaient inégalement partagés par les dons de la fortune.

L'un était devenu riche; l'autre était resté pauvre.

L'un était devenu possesseur d'un nombreux troupeau parmi lequel se faisait surtout admirer une magnifique vache blanche.

1. Les Béchuanas, qui font partie de la famille cafre, passent pour avoir jadis émigré du Nord au Sud : ils ont mêlé leur sang à celui des Hottentots.

L'autre ne traînait à sa suite qu'un maigre troupeau de chiens.

La jalousie s'empare du frère pauvre. Il attend le frère riche près d'une source où il allait désaltérer ses bestiaux, le tue et son premier soin est de s'emparer de la belle vache blanche.

Il la pousse devant lui, mais voilà qu'un petit oiseau vient se poser sur les cornes de la vache et reproche au fratricide son crime.

Celui-ci, plein de colère, saisit un caillou et le lance à l'oiseau qu'il fait tomber et qu'il croit mort.

Cependant, un instant après, l'oiseau reparaît, revient de nouveau se poser sur les cornes de la vache et fait entendre les mêmes reproches.

Le frère criminel, exaspéré de fureur, lance une seconde pierre, abat encore une fois l'oiseau, s'en empare, et pour être bien sûr d'en être délivré, il allume des tisons et le brûle.

Vaine précaution! L'oiseau renaît de sa cendre, reprend la même place et profère les mêmes récriminations vengeresses.

Cet oiseau, dit le conte, c'était le cœur du frère assassiné.

Ici, comme dans la donnée égyptienne, le cœur est le signe persistant du principe vital et peut faire renaître, sous forme étrangère, l'être auquel il appartenait primitivement. Ici, comme dans le conte égyptien, l'idée du remords vengeur est dramatiquement symbolisée.

Nous n'affirmons nullement que ces deux contes aient la même parenté originelle. Ils peuvent être des créations indépendantes nées spontanément du même fonds identique

de la nature humaine. Le conte égyptien est d'ailleurs bien plus remarquable, plus varié, plus développé. Néanmoins, on aperçoit, de part et d'autre, dans la situation donnée, dans la physionomie générale, dans le sentiment moral exprimé, et jusque dans certaines particularités, des analogies telles que si l'on n'est point autorisé à proclamer l'identité originelle, on peut hésiter à trancher la question en sens contraire.

Si l'on admet avec M. le baron d'Eckstein[1] et M. François Lenormant[2], que les anciens Couschites ont dû étendre leurs pérégrinations jusqu'aux rivages de Sofala, il n'y aurait rien d'impossible à ce que l'on retrouvât quelques-uns de leurs vestiges, ou ceux de races en contact ou en affinité avec eux, jusque parmi les sauvages peuplades du Sud de l'Afrique.

Un fait récent peut être invoqué à l'appui de ces conjectures. Des ruines d'une certaine importance découvertes à Zembabye (Zembaoe des Portugais) par 20° 14' de latitude et 29° 28' de longitude, en septembre 1871, par un chercheur d'or allemand du nom de Carl Mauch, autorisent à admettre dans ces régions la présence d'une antique colonie. Ces ruines ne paraissent pas en effet pouvoir être attribuées aux Portugais et encore moins aux peuplades nègres. On s'est hâté de les identifier avec l'Ophir[3] que visitaient les

1. *Athenæum français*. — 22 avril 1854.
2. François Lenormant. — *Manuel d'histoire ancienne*. — *Essai de commentaire sur les fragments cosmogoniques de Bérose*, p. 22 et suiv.
3. Danville et Quatremère placent Ophir sur la côte orientale d'Afrique. Lassen, d'après des raisons empruntées à la philologie, le place dans l'Inde. Les deux premiers géographes de l'Allemagne, Kiepert et Peterman, se sont partagés sur la question. M. Joseph Halévy a agité le même sujet. Bien qu'il accepte en partie les rapprochements philologiques proposés par Lassen, il pense qu'Ophir était sur la côte d'Afrique; seule-

flottes de Salomon et des Phéniciens. Les dessins pris d'après quelques fragments d'ornementation indiquent un style primitif, mais qui n'a rien de spécialement phénicien; peut-être faut-il considérer ces ruines comme appartenant à un passé encore plus reculé que l'époque de Salomon.

Même en demeurant au sujet de l'appréciation du conte emprunté aux Béchuànas dans des limites comparativement modernes, on peut admettre que des idées et des conceptions appartenant originairement aux Couschites aient pu se transmettre, par l'intermédiaire des Arabes, aux peuplades africaines.

Il résulte de l'ensemble des recherches qui précèdent que l'origine des contes populaires traditionnels doit être attribuée en partie aux anciennes émigrations aryennes, qui ont peuplé l'Europe, en partie à des importations ou des infiltrations indiennes d'époque postérieure, mais qu'elle doit être aussi cherchée dans une certaine mesure parmi les races chamitiques : peut-être une certaine attribution devra-t-elle être faite aux races touraniennes.

Nous en tirerons une autre conclusion : c'est que, dans le domaine de l'imagination et des conceptions poétiques (et en laissant de côté, bien entendu, ce qui concerne la science et l'industrie dont le trésor s'accroît sans cesse), l'homme est beaucoup moins inventeur qu'on ne serait tenté de le croire : il se contente le plus souvent de modifier, de remodeler, de combiner ensemble, suivant l'esprit du moment, des éléments toujours les mêmes.

ment il cherche à concilier les données du problème en admettant qu'Ophir entretenait des relations avec l'Inde et en tirait les paons et le bois d'ébène dont les noms de forme sanscrite se retrouvent dans le texte biblique.

SOURYA-BAI.

Un très-intéressant recueil de contes indiens a été publié en 1868 à la librairie Murray, par Miss Frère qui les a transcrits d'après la tradition orale : j'ai eu l'occasion déjà de les citer et de leur emprunter quelques faits.

L'un de ces contes qui porte le titre inscrit en tête de ces lignes me paraît offrir un intérêt particulier au point de vue de l'origine de ces sortes de compositions, de leurs migrations, ou de la combinaison d'éléments divers qu'ils peuvent offrir.

Je vais en indiquer les principaux événements et j'y ajouterai quelques réflexions et quelques commentaires.

Une pauvre laitière s'en allait à la ville, chargée de ses cruches de lait et portant en même temps sa petite fille. Elle s'arrêta et s'assit pour prendre un moment de repos sur le bord de la route, déposant à ses côtés son enfant et ses cruches.

Tout à coup deux grands aigles se précipitèrent sur l'enfant, l'enlevèrent et disparurent dans les profondeurs de l'horizon.

1. *Old Deccan Days; or Hindoo Fairy legends current in South India.* Collected from oral tradition by M. Frere. With an introduction and notes by sir Bartle-Frere. London Murray. 1868.

Ils la portèrent bien loin, bien loin, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à un grand arbre où ils lui avaient, parmi les hautes branches, préparé une demeure. Ce n'était pas un nid ordinaire, mais une sorte de petite maison faite de bois et de fer. Pour y pénétrer il fallait passer par sept portes.

Les deux vieux aigles déposèrent l'enfant dans cette habitation et lui donnèrent le nom de Sourya-Bai (*la Dame solaire*). Ils aimaient l'enfant et l'entouraient de soins. Chaque jour ils s'en allaient dans de lointaines contrées pour en rapporter tout ce qu'il y avait de plus précieux et de plus rare en fait de jouets, d'étoffes et de joyaux.

La petite fille grandit. Quand elle eut atteint douze ans, les deux aigles eurent la pensée d'aller lui chercher, pour en orner son petit doigt, un diamant comme en portent les princesses. Mais pour trouver un diamant tel qu'ils le voulaient, il fallait aller jusque sur les rivages de la mer Rouge et ce voyage devait durer longtemps. Ils ne se mirent donc en route qu'après avoir pourvu la solide maison de l'enfant de provisions pour une année et après lui avoir donné, pour lui tenir compagnie et la distraire, un petit chien et un petit chat.

Un certain temps après leur départ, il arriva que le petit chat s'avisa de dérober quelques provisions. Réprimandé et puni par sa jeune maîtresse, le fripon de chat résolut de se venger, et, s'emparant à la cuisine d'un tison, mit le feu au logis. L'incendie fut éteint, si bien éteint même qu'il ne resta plus une étincelle pour rallumer le foyer et pour faire cuire les aliments. Sourya n'avait jamais quitté son logis et son embarras fut extrême. Elle se hasarda cependant et ayant vu s'élever à quelque distance une petite fumée, elle

descendit de l'arbre et se dirigea de ce côté pour aller chercher du feu.

Le malheur voulut que la hutte dans laquelle elle entra était habitée par une vieille Rakshas et par son fils. Le fils était absent, mais la vieille ogresse bien étonnée en voyant entrer cette jeune fille qui, dans ses vêtements semés de pierreries, était brillante comme le soleil, se dit que ce serait bien dommage de laisser échapper un pareil morceau et que si son fils pouvait être bientôt de retour, ils s'en régaleraient ensemble. Elle résolut donc de la retenir le plus longtemps possible.

L'enfant ayant expliqué le but de sa visite, la vieille répondit qu'elle lui donnerait du feu, mais elle y mit pour condition que Sourya lui pilerait son riz. Celle-ci se prêta gracieusement à lui rendre ce service. Après qu'elle eut achevé, la vieille demanda qu'elle se chargeât de lui moudre aussi son bled. Le bled moulu, la vieille demanda à la jeune fille de lui balayer sa maison. Cette tâche finie : « Maintenant, dit la vieille, il faudrait m'aller chercher de » l'eau. » Sourya s'y prêta encore avec complaisance, mais elle dit à la Rakshas : « J'ai fait tout ce que vous » m'avez jusqu'à présent demandé; maintenant donnez-moi » du feu ou je vais en aller chercher ailleurs. »

La Rakshas se sentit fort contrariée, mais elle comprit qu'il n'y avait pas moyen de retenir davantage la jeune fille. « Prenez du feu et allez en paix lui, dit-elle. Emportez » aussi cette poignée de grain et vous le répandrez légère- » ment derrière vous de manière à ce que je puisse » retrouver au besoin la route que vous aurez suivie. »

L'enfant naïve fit comme il lui était demandé.

Elle rejoignit son arbre, grimpa vers son nid, alluma le

feu et fit cuire son repas dont elle donna une part au petit chien et au petit chat, enfin elle s'endormit.

Quand le jeune Rakshas rentra au logis de sa mère, celle-ci lui raconta tout ce qui s'était passé, et combien elle avait regretté son absence; elle ajouta qu'il pourrait ressaisir sa proie en suivant le grain que la jeune fille avait dû répandre sur son passage.

Le monstre féroce se mit aussitôt à la poursuite et grâce aux indications maternelles il arriva bientôt à l'arbre où demeurait Sourya et y grimpa. Heureusement la maisonnette bardée de fer était soigneusement fermée. Il chercha par de trompeuses paroles à se la faire ouvrir. Sourya endormie n'entendit rien. Alors il la secoua de toutes ses forces et chercha à briser la porte. Tous ses efforts furent vains et il fut obligé d'y renoncer. Une de ses griffes cependant se brisa dans cette tentative infructueuse et resta à demi engagée dans le bois de la porte. Or, il faut savoir qu'il n'est rien de plus dangereusement venimeux que l'ongle d'un Rakshas.

Le lendemain donc, lorsque l'enfant ouvrit sa demeure pour se montrer au dehors brillante et souriante, elle s'enfonça dans la main la griffe qui était restée accrochée au bois de la porte, et immédiatement elle tomba évanouie et comme morte.

Vers ce même temps, les deux vieux aigles revenaient de leur long et lointain voyage rapportant à leur petite bien-aimée le diamant splendide qu'ils avaient été chercher sur le rivage de la mer Rouge.

En voyant leur chère enfant couchée à l'entrée de sa maison, belle encore mais froide et inanimée, ils posèrent à son doigt le diamant; puis, ne pouvant supporter

davantage ce douloureux tableau, ils s'enfuirent à tire-d'aile et en poussant de grands cris pour ne revenir jamais plus.

Il arriva cependant qu'un puissant rajah qui se livrait au plaisir de la chasse vint à passer par là. Arrêté au pied de l'arbre il remarqua l'étrange petite maison qui se trouvait parmi les branches et il fit monter un de ses serviteurs pour s'assurer de ce que ce pouvait être. Le serviteur lui apprit bientôt qu'à l'entrée de cette petite maison aérienne était couchée une jeune fille charmante et revêtue des plus beaux vêtements, mais qu'elle paraissait morte.

L'enfant évanouie fut descendue de sa haute demeure et le rajah ne put la voir sans éprouver une admiration passionnée. Il comprit qu'elle ne devait pas être morte puisque ses membres n'étaient pas refroidis. Il l'examina attentivement et en prenant sa main il s'aperçut qu'un objet aigu comme une longue épine avait pénétré dans la paume. Il se hâta de l'en retirer, et aussitôt Sourya-Bai ouvrit les yeux et s'écria en se levant à demi : « Où suis-je et qui êtes-vous ? »

Des explications furent réciproquement échangées, à la suite desquelles le rajah obtint de la jeune fille le consentement de le suivre dans son palais et de devenir son épouse.

Mais il était déjà marié et la première femme ne put s'empêcher de devenir jalouse de la nouvelle et de la prendre en haine. Un jour la vindicative personne réussit à attirer Sourya-Bai sur le bord d'une pièce d'eau placée à l'extrémité des jardins du palais, et, la poussant à l'improviste, la précipita dans l'eau. Sourya plongea et se noya. Mais de l'endroit où son corps avait disparu jaillit la tige et la fleur d'un héliotrope.

Le rajah s'enquit bientôt de Sourya-Bai, mais il ne put réussir à découvrir ce qu'elle était devenue. Il tomba dans un profond chagrin, ne s'intéressa plus à rien et se mit à errer çà et là dans un morne abattement. Un jour s'étant arrêté sur le bord de l'étang, il remarqua avec surprise et intérêt l'héliotrope qui en sortait et se prit à établir dans sa pensée je ne sais quelle relation entre cette fleur brillante et sa jeune épouse disparue. Chaque jour il revenait au même endroit et s'oubliait longtemps à regarder la fleur.

La première épouse en ressentit une grande colère et donna l'ordre à une de ses servantes d'arracher l'héliotrope, de l'emporter dans le *jungle* et de l'y brûler.

La première fois que le rajah revint au bord de l'étang et qu'il n'y trouva plus sa fleur, il en fut vivement contrarié et attristé, mais il ne put réussir à savoir qui l'avait enlevée.

Il arriva que des cendres de cet héliotrope brûlé dans le *jungle* se mit à pousser un manguier qui, en peu de temps, atteignit un si grand développement et une si grande beauté qu'il devint l'objet de l'admiration générale.

Une belle fleur poussa à l'extrémité d'une des branches; la fleur tomba et un fruit lui succéda qui grossit successivement et se teignit des plus riches teintes de pourpre et d'or. C'était une merveille, mais nul n'osait y toucher : au rajah seul appartenait le droit de goûter à un pareil fruit.

Un jour cependant la pauvre laitière que nous connaissons, la mère de Sourya-Bai s'en revenait du bazar, son lait vendu et ses cruches vides, lorsque la fatigue lui conseilla de se reposer au pied du beau manguier. Elle s'étendit sur l'herbe; le sommeil la prit et voilà que la

mangue aux couleurs éclatantes se détacha de la branche et tomba justement dans une des cruches.

Quand la pauvre femme s'éveilla et s'aperçut de ce qui était arrivé, elle se sentit prise de frayeur dans la pensée qu'on la soupçonnerait peut-être d'avoir dérobé la mangue merveilleuse réservée au rajah; cependant elle cacha le fruit avec soin et l'emporta.

On devine ce qui survint. La laitière, rentrée chez elle, découvrit dans la cruche, au lieu d'une mangue, une jeune femme aux formes délicates et au visage éblouissant de beauté. La mère et la fille se reconnurent. Bientôt le rajah lui-même arriva et fut transporté de joie en retrouvant sa charmante épouse qu'il croyait perdue et qu'il ramena triomphalement dans son palais.

Nous avons dans ce récit un nouvel exemple du mythe de la femme piquée par une épine ou par une pointe aiguë et tombant dans un sommeil léthargique d'où elle est tirée par un prince amoureux. Un autre mythe s'y surajoute, celui de la rivale ou de la sœur jalouse qui personnifie l'hostilité de l'obscurité contre la lumière, du printemps contre l'hiver : et dans cette phase de développement de nouvelles péripéties se manifestent entre une mort apparente et un retour persistant à la vie.

Quant à l'enlèvement par les aigles il correspond à beaucoup de faits du même genre, enlèvement de jeunes filles ou de jeunes garçons. Les contes populaires grecs plus ou moins conservés par les poètes ou reproduits sur les vases peints nous font connaître plusieurs nymphes charmantes, Thalia, Egine, Ganymeda, Astérie, ainsi enlevées par l'aigle divin. Dans une gracieuse peinture repro-

duite dans le grand ouvrage de MM. Charles Lenormant et de Witte[1], l'aigle qui enlève la nymphe sicilienne Thalia est entouré d'un cercle radié, d'un nimbe qui traduit l'idée d'un rayonnement lumineux.

L'enlèvement de Sourya fait aussi penser à un épisode du *Shah-Nameh* qui nous montre un enfant promis à de hautes destinées, ravi, sur le mont Alborg, par un oiseau gigantesque le Simurg et déposé dans le branchage d'un grand arbre.

Nous remontons ainsi à cet arbre cosmique dont M. Adalbert Kuhn et ses disciples croient retrouver la conception dans l'Inde antique.

Le plus récent recueil des traditions Mazdéennes, le Boundehesch, parle de deux arbres placés au bord du lac Vôurukasha. L'un est le haoma blanc dont le suc procure l'immortalité; l'autre est l'arbre exempt de mal appelé aussi l'arbre à toutes semences. C'est la demeure de l'oiseau çînamrû (qui est devenu dans la mythologie persane l'oiseau simurgh) et de l'oiseau tshamros[2].

Nous avons ici deux arbres mythiques et deux oiseaux, mais nous n'y voyons pas de jeune fille.

Dans les mythes du pays de Pount (l'Yémen) et de l'Égypte nous voyons tantôt la déesse Hathor, tantôt la déesse Nou-t (l'espace céleste) dans les branches d'un arbre d'où elles épanchent un breuvage et une nourriture d'immortalité.

Il est question dans les papyrus funéraires d'un « arbre du Soleil » (*Am en ra*), et pour mieux mettre cet arbre en rapport

1. *Élite des monuments céramographiques*, tom. III, pl. XVI.
2. Frederick Baudry. — *Les mythes du feu et du breuvage céleste.*

avec la couleur de la lumière un texte ajoute qu'il est de cuivre (*mafekh*).

L'arbre d'Hathor, l'arbre aux teintes jaunes et brillantes du cuivre, et d'où s'épanchent la nourriture et le breuvage de l'immortalité, n'est sans doute pas sans relation avec l'*Anti*, cet arbre aux aromes exquis et croissant dans un district privilégié du Ta-Neter (*la terre divine*) dont il est dit dans une inscription de Thèbes : « c'est le séjour du bonheur[1]. »

L'*ashera* des populations chananéennes était aussi, comme l'indique l'étymologie, l'arbre ou le bocage du bonheur. Le mot *asher* signifie en effet bonheur[2].

L'arbre exempt de mal du Boundehesh a sans doute le même sens.

L'arbre de Sourya-Bai paraît donc un souvenir et une des formes de cet arbre céleste qui peut être considéré comme une des plus anciennes conceptions de l'humanité et dont parlent également les traditions chamitiques, sémitiques, aryennes et même américaines.

Si de l'Inde, de l'Arabie, de l'Egypte nous passons en Espagne, nous y reconnaîtrons une sœur de Sourya-Bai, une jeune fille vivant au sommet d'un grand arbre où elle a été transportée non plus par des aigles, mais par des fées.

Les analogies sont telles qu'elles autorisent à rapporter le conte indien et la romance espagnole à un point de départ commun, à un même type originaire.

« Le chevalier va à la chasse, à la chasse, comme il en » a coutume. Ses chiens sont fatigués; son faucon s'est

1. Jacques de Rougé. — *Monuments du massif de Karnac.*
2. Jules Oppert. — Cours professé au Collége de France.

» égaré. Il s'appuie sur un chêne d'une hauteur merveil-
» leuse, et sur une des plus hautes branches il voit une
» petite infante : les cheveux épars de la jeune fille cou-
» vrent le chêne tout entier.

» Ne soyez pas étonné, chevalier, ne montrez pas un
» tel effroi. Je suis fille du bon roi et de la reine de Cas-
» tille. J'étais aux bras de ma nourrice quand sept fées
» déclarèrent qu'il me fallait demeurer sept années seule
» dans cette forêt. C'est aujourd'hui ou c'est le jour de
» demain que les sept années s'accomplissent.

» Pour Dieu, je vous prie, chevalier, emmenez-moi en
» votre compagnie, pour femme, si vous voulez, sinon
» pour amie[1]. »

1. Damas Hinard. *Romancero espagnol* (*la Petite Infante*), 1844. T. II, p. 292. La pièce originale se trouve dans le *Cancionero de Romances* :

A cazar va el caballero,
A cazar come solia, etc.
. . . .
Cabellos de su cabeza
Todo aquel roble cobrian.

CONTES ZOULOUS.

La jeune fille poursuivie et l'Arbre sauveur. — Le petit personnage qui réussit à tout. — La substitution de la fiancée. — L'ombre capturée. — Le serpent qui se change en un beau jeune homme.

I

On a recueilli des contes et des manières de fables dans différentes parties de l'Afrique, mais surtout de ce côté qui est tourné vers l'Océan indien. Les populations cafres qui habitent ce bord oriental du grand continent n'appartiennent pas toutes à la pure race nègre telle qu'elle se manifeste au centre et sur le bord occidental. Les Cafres paraissent avoir émigré jadis du Nord au Sud et se rattacher par quelques points aux races éthiopiennes. Les Zoulous qui se font remarquer parmi eux comme les plus intelligents ont aussi la peau moins foncée et le prognathisme moins prononcé. Les Cafres ont poussé devant eux vers le Sud les Hottentots ou Quaiquas, race qui semble de formation secondaire, produit mélangé de la race noire et d'un groupe séparé de la race jaune ou Touranienne

qui peut-être, dans un passé lointain, aurait été plus ou moins en relation avec les races jaunes de l'Égypte[1].

D'après la communauté de certains caractères physiques, de certaines affinités du langage, de certains usages et traits de mœurs, on est autorisé à soupçonner que ces populations hybrides du Sud de l'Afrique se sont trouvées aussi en contact ou ont eu quelque lien de parenté avec les Malgaches et avec la grande famille malayo-polynésienne.

Voici quelques exemples :

Chez les Zoulous comme chez les Polynésiens, on proscrit du langage les mots qui faisaient partie du nom des grands chefs, quand ceux-ci viennent à mourir; chez les Zoulous comme chez les Polynésiens, si une personne disparue et que l'on croyait morte vient à reparaître inopinément, c'est par des lamentations funèbres qu'on l'accueille. On remarque chez les Makondés une forme de tatouage qui est aussi en usage chez plusieurs groupes océaniens et qui consiste à faire saillir depuis le sommet du front jusqu'à l'extrémité du nez une série de protubérances ou de points. Les Hottentots distinguent dans leur langue deux formes pour la première personne du pluriel; l'une exclut l'idée de la personne à qui l'on parle, l'autre l'y renferme. Cette particularité qui existe dans une autre langue africaine, le veï, s'observe également dans le malgache et dans plusieurs langues de la Polynésie et de l'Amérique[2].

1. J'ai rencontré, avec surprise, en Égypte quelques types de vrais Malais, et la statue du Scribe accroupi, placé au centre d'une des salles du Louvre, n'est pas sans ressemblance avec un Hova ou Amboualam de Madagascar. — Des individus au teint jaune figurent dans quelques peintures égyptiennes à côté des individus au teint ordinaire rouge-brun.
2. Alfred Maury. — *La Terre et l'Homme*, p. 446.

Le lien que révèle l'observation des caractères physiques, des coutumes traditionnelles, des affinités de langage, se manifeste aussi par l'étude comparative des récits traditionnels. Si l'on peut soupçonner dans quelques-uns de ces récits des influences européennes, il est certain que d'autres appartiennent à des époques éloignées parce qu'il y est fait mention d'usages depuis longtemps disparus, par exemple celui de faire cuire des animaux entre des pierres préalablement chauffées, usage pratiqué également par les Polynésiens.

Un missionnaire distingué, le Révérent Henry Callaway a publié en 1868, dans la colonie de Natal, un recueil de contes zoulous, texte et traduction réunis. On trouve dans ces récits africains de curieuses ressemblances avec certains thèmes appartenant d'une part à l'Asie et à l'Europe, de l'autre à la Polynésie et à l'Amérique. La conception de l'arbre mythique habité par une jeune fille y reparaît et y affecte même plusieurs variantes. Nous allons en reproduire les principales.

II

Une jeune fille est poursuivie et atteinte par des cannibales. Dans les légendes des Zoulous les cannibales ne sont pas simplement des sauvages, mangeurs de chair humaine, ils ont de plus un certain air mythique ; ils ressemblent aux ogres et aux ogresses des contes européens, aux Racshasas et aux Asouras qui, dans les poèmes indiens, dévorent les Brahmanes[1]. On leur attribue une longue

1. Voyez dans Foucaux : *Onze épisodes du Mahâbhârata*, l'épisode d'Ilvala et Vâtapi.

chevelure, caractère ethnique qui les sépare du type africain.

La jeune fille, captive des cannibales, est enfermée par eux dans une caverne des montagnes. Cette caverne a une double issue, mais on n'en peut sortir ni entrer qu'en prononçant certaines paroles sacramentelles. Elle réussit à surprendre ces paroles et s'enfuit. Les cannibales se mettent à sa poursuite : elle les retarde en semant derrière elle, comme une poussière d'or, une traînée de grains de sésame que les voraces cannibales s'arrêtent pour recueillir : malgré cette diversion, les féroces personnages gagnent du terrain et vont atteindre la fugitive lorsqu'un grand arbre se rencontre. La jeune fille s'élance et y monte. Les cannibales surviennent sans l'avoir vue, mais ils sont fatigués et se groupent au pied de l'arbre pour se reposer un moment. La jeune fille portait un vase rempli d'eau. Elle le laisse se renverser comme une pluie ou comme une rosée sur ses odieux persécuteurs[1]. Ceux-ci lèvent alors la tête et découvrent la jeune fille imparfaitement cachée par les branches. Trop peu agiles, paraît-il, pour grimper, ils prennent leurs haches et travaillent à couper l'arbre. Ils frappent, ils frappent ; la section est faite, et il semble que l'arbre va choir avec fracas… Nullement : il se meut en avant, il se meut en arrière. Après un moment d'hésitation, il enfonce de nouveau son pied dans le sol et reprend racine[2].

1. La déesse Hathor, au haut de son arbre, tient aussi une fiole d'où l'eau s'épanche : cette scène est habituellement reproduite sur les vases de libation.

2. Sir George Grey, dans sa *Polynesian mythology*, fait un récit qui présente avec le nôtre un point d'analogie. Rata va dans la forêt et

Sur les entrefaites arrive le frère de la jeune fille. Il avait vu en rêve le danger de sa sœur réfugiée au sommet de cet arbre. Il appela ses chiens et accourut à l'aide. « Que faites-vous donc là, mes amis ? » dit-il en abordant les cannibales acharnés autour de l'arbre. — « Ah! venez » nous aider (répondirent-ils), nous avons notre gibier là-» haut. »

Le frère leva les yeux et son cœur tressaillit fortement lorsqu'il reconnut sa sœur dans la situation où son rêve la lui avait montrée. Il feignit de faire alliance avec les cannibales, mais tout d'un coup il lâcha sur eux ses vaillants chiens qui, excités par sa voix, les tuèrent et les dévorèrent.

« Descends, fille de mon père, » dit-il à l'enfant réfugiée sur l'arbre. Elle s'empressa de faire ce qui lui était demandé. Tous deux s'en retournèrent à leur *Kraal :* leur mère leur fit une grande fête et tua des bœufs pour le festin de réjouissance.

Dans une autre version l'aventure ne se termine pas si vite. Le frère, après avoir détruit les cannibales, monte rejoindre sa sœur sur l'arbre. Tous deux trouvent là-haut une belle demeure et se promènent avec admiration à travers un pays magnifique. Quand ils regardent au-dessous d'eux la terre leur paraît bien loin ; cependant, ils peuvent encore voir là-bas rôder un cannibale. Dans leur région de béatitude, le frère et la sœur n'ont pas perdu l'appétit.

coupe un grand arbre pour s'en faire un canot. Les insectes et les esprits de la forêt s'irritent contre lui ; vers le soir ils relèvent l'arbre à l'aide d'incantations et le remettent en place. — Le même fait se renouvelle plusieurs fois. Alors Rata se met aux aguets : il saisit un des esprits qui contrarie son œuvre, mais celui-ci le gourmande et lui déclare qu'il n'a pas le droit de détruire le dieu de la forêt.

Ils rencontrent un bœuf dont ils décident de se régaler et qu'ils font rôtir. Un cannibale flaire d'en bas la bonne odeur et lève la tête. Le frère et la sœur veulent saisir l'occasion de prendre leur revanche et de tourmenter à leur tour leur ennemi. Ils imaginent de tailler en lanières la peau du bœuf qu'ils sont en train de faire rôtir. Ils en tressent une corde qu'ils jettent au cannibale en l'invitant à se laisser hisser pour venir prendre sa part du succulent festin. Celui-ci accepte. Les jeunes gens tirent à eux la corde, mais voilà qu'à moitié route, par malice, ils le laissent choir. Le cannibale se relève meurtri, brisé : « Fâcheux » accident (lui dit-on), mais la corde va être réparée, for- » tifiée et cette fois vous pourrez monter sans danger. »

La gloutonnerie du cannibale le pousse à tenter encore une fois l'ascension. Il arrive en effet au sommet de l'arbre, mais on ignore chez les Zoulous le pardon des injures et le pauvre monstre est soumis, par représailles, à tant d'épreuves, à tant de privations et d'avanies qu'il finit par en mourir. Sa vile dépouille est rejetée sur la terre.

La sœur propose alors à son frère de redescendre. Tous deux viennent à se rappeler qu'ils ont, de par le monde, une sœur qu'ils n'ont jamais vue parce qu'elle est mariée au loin ; seulement ils en ont entendu parler par leur mère.

Ils vont donc à la recherche, retrouvent cette sœur, et vivent tous trois en paix et heureux en s'entretenant de ce beau pays qu'ils ont connu là-haut par delà les branches du grand arbre.

Il existe une troisième version que je ne fais qu'indiquer rapidement. Un beau jeune chasseur appelé Ousikouloumi est aimé des deux charmantes filles d'une cannibale que

nous pouvons appeler une ogresse. Les deux sœurs, redoutant le retour de leur mère, creusent dans leur maison un trou profond où elles cachent le jeune homme. L'ogresse, qui est caractérisée par un très-gros orteil, arrive, sent la chair fraîche et se roule de joie; elle cherche de tous côtés où peut être cette proie que son odorat lui révèle; elle veut se mettre à fouiller le sol. Ses filles réussissent pourtant à l'en empêcher et à l'éloigner. Alors, l'une d'elles s'enfuit avec le jeune homme. L'ogresse les poursuit : le couple fugitif monte sur un grand arbre et les incidents merveilleux que nous connaissons se reproduisent.

Une variante de ce conte qu'il est difficile de ne pas considérer comme mythique a passé à l'île Maurice. Un ami, M. A. Autard de Bragard, m'apprend qu'il a entendu dans son enfance raconter à un vieux noir l'histoire d'une jeune fille placée dans une sorte de cage au sommet d'un certain arbre dont le pied changeait de place et reculait : ce n'était plus, il est vrai, par des cannibales que la jeune fille était menacée, mais par un *loulou*, expression du patois créole qui désigne moins un loup qu'un animal fantastique quelconque.

On le voit, ces contes africains qui parlent d'une jeune fille réfugiée au sommet d'un arbre magique en rapport avec le ciel rappellent le mythe couschito-égyptien d'Hathor et le culte d'Allât ou El-Samora associé à celui de l'arbre chez les Arabes préislamites[1]. Ils nous rappellent également l'histoire indienne de Sourya-Bai, l'histoire

1. La déesse Allât du Koran et des anciens auteurs arabes est sans doute la même que l'Allilat mentionnée par Hérodote. Cette déesse devait particulièrement correspondre à Nou-t, la déesse Ciel des Égyptiens que l'on voit habituellement placée dans un sycomore comme Hathor dans un persea.

espagnole de la Petite Infante. D'autre part ils ont des analogies avec des légendes américaines et polynésiennes sur lesquelles nous arrêterons bientôt notre attention.

Les variantes nombreuses du mythe de la femme poursuivie dans les contes européens sont quelquefois accompagnées de circonstances qui les rapprochent des contes zoulous.

Dans le *Pentamerone* de Basile, Petrosinella, la belle à la chevelure d'or, et son jeune amant fuient devant une ogresse : Petrosinella jette derrière elle successivement trois noix qui subissent diverses transformations. Notre héroïne zoulou jette derrière elle du sésame, mais ce sésame n'a pas d'autre effet que de retarder les cannibales.

Dans un conte russe, une espèce d'ogresse, la Baba Yaga, poursuit une jeune fille qui jette derrière elle divers objets et finalement son peigne qui se transforme immédiatement en une forêt : celle-ci cache la fugitive et la sauve.

Ajoutons à ces exemples le *Miracle des avoines* opéré par sainte Radegonde poursuivie par son époux Clotaire[1], le miracle de sainte Macrine poursuivie par Gargantua[2] et le miracle qu'une légende russe attribue à la vierge Marie elle-même poursuivie par de méchants juifs[3]. Dans les trois cas, la femme poursuivie dit à des paysans qui sèment de l'avoine : « Si l'on s'informe de moi répondez que vous » m'avez vue passer au moment où vous semiez ce champ. » Le grain à peine semé, la plante se met à grandir de toute

1. Th. de Bussière. *Hist. de Sainte Radegonde.*
2. Desaivre. — *Gargantua en Poitou.*
3. Ralston. — *The songs of the Russian people.* — *Russian Folktales.*

sa hauteur derrière la fugitive. — Ainsi, le salut provient toujours d'une intervention végétale.

III

Il existe dans les contes zoulous un personnage très-glorifié. Il se nomme Outhlakanyana, un tout petit homme, une sorte de nain de la taille d'une belette, mais par compensation plein de ruse et de malice. Malgré sa petite taille et sa chétive apparence, il réussit à tout ce qu'il entreprend, triomphe des ennemis les plus redoutables et se régale à leurs dépens.

Un des bons tours d'Outhlakanyana est de lier par sa longue chevelure un cannibale sur le faîtage d'une maison. Celui-ci ne peut se dégager et il meurt là-haut, moitié de faim, moitié des effets de la grêle. Un autre trait d'esprit du Poucet africain est d'échauder une sorcière qui voulait l'échauder lui-même, péripétie dramatique dont on connaît des équivalents dans des contes allemands et russes.

Outhlakanyana a parlé dès le ventre de sa mère. Ce fait anormal est aussi attribué dans le poème finnois le *Kalevala* à un héros mythique appelé Wäinämöinen.

Un personnage identique à Outhlakanyana, un tout petit être plein de malice et de savoir-faire, reparaît dans les contes zoulous sous un autre nom, celui d'Umbadhlanyana. Il se trouve aux prises avec un cannibale comme Poucet avec un ogre et la victoire lui reste. Un jour qu'il était allé à la chasse, il venait de tuer un oiseau quand des cannibales l'entourèrent inopinément. L'un d'eux s'empara de l'oiseau et le mangea. Le petit homme indigné se fourre

aussitôt dans le nez de son gigantesque adversaire et le fait éternuer indéfiniment. Les autres cannibales s'étonnent, s'effrayent et s'enfuient. Le voleur, n'en pouvant plus de son éternuement prolongé, dit à Umbadhlanyana : « Je vais te rendre l'oiseau ; » mais le petit nain rancunier continue à chatouiller le nez du cannibale et il le fait éternuer jusqu'à ce que mort s'en suive.

Faisons remarquer, au point de vue des coïncidences curieuses, que dans un conte norrain[1], Thumbekin (l'analogue de Poucet) entre aussi, mais seulement pour s'y cacher, dans la narine d'un cheval.

Ces deux types africains correspondent, par les principaux traits de leur caractère, à Poucet, à Pérédur, à Péronick et à leurs nombreux analogues Jack le tueur de géants, Tom-Thumb, Daumling, Thumbekin, Malchik-z-Palchik. Les Algonquins et les Iroquois (on le verra plus loin) ont un personnage analogue, très-petit et très-puissant. Une idole vénérée par les Hovas semble répondre à la même idée de contraste. Cette idole s'appelle *Rakelimalaza*, ce qui signifie, dit le missionnaire Ellis[2], *Renowned although diminutive*, « Renommé quoique tout petit. » Rakelimalaza rend le roi victorieux, commande à l'incendie et protége contre les caïmans ceux qui traversent les rivières à la nage.

Il y a sans doute, au sujet de ces personnages à la fois tout petits et très-puissants, une part à faire à la spontanéité psychologique, une part à la tradition. Les faibles formant partout la majorité et recourant volontiers à la ruse, il est

1. Dasent. *Norse tales.*
2. *History of Madagascar.*

naturel qu'on se soit partout ingénié à produire un type réunissant ce double caractère.

On m'apprend que M. Gaston Paris fait, en ce moment, imprimer un livre sur le Petit Poucet. Personne n'a une connaissance plus étendue de la littérature des contes que ce savant auteur : nous lui devrons sans doute au sujet de notre petit héros et de ceux de sa race de précieux éclaircissements.

IV

Il est une situation que l'on retrouve fréquemment dans les contes européens et qui a donné lieu au poème d'Adenès : *Berte aus grans piés*. Il s'agit de la substitution frauduleuse d'une fiancée à une autre : un des contes recueillis par le Révérent Henry Callaway reproduit le même thème.

Une jeune fille dont la naissance a été entourée de circonstances merveilleuses part avec celui qui doit devenir son époux. Tous deux sont montés sur des bœufs et un groupe nombreux leur fait cortége. Si vous désirez connaître le nom de cette beauté noire, je vais me hasarder à l'écrire, sans trop espérer toutefois qu'il vous paraisse mélodieux, ni même oser prétendre qu'il soit prononçable : Ukcombekcantsini !!!

La mère de la jeune fille recommande à tout le monde, au moment du départ, de ne point tourmenter ni poursuivre un certain animal vert qu'on a chance de rencontrer en chemin. « Laissez-le tranquille, dit-elle, si vous voulez » que le mariage soit heureux. » On promet, mais, chemin faisant, les jeunes gens de l'escorte et le fiancé lui-même, apercevant cet animal vert, se mettent à lui donner la chasse.

Pendant qu'ils se laissent emporter au loin, la fiancée s'arrête pour prendre un moment de repos. Survient Imboulou. Qui se nomme ainsi ? C'est une personne sournoise de la famille des grands lézards. Imboulou salue la fiancée, la complimente et la cajole. « Oh ! que je vous trouve belle ainsi et que vous me feriez plaisir de me laisser un moment essayer votre vêtement pour voir s'il m'irait bien. » La fiancée s'en soucie médiocrement, mais les instances se multiplient, elle cède. — « Oh ! maintenant, dit Imboulou, permettez-moi d'essayer aussi le voile. » — Elle l'obtient également. — « Maintenant laissez-moi monter sur votre bœuf pour voir si tout cet ensemble fera bon effet. »

Imboulou trouve la toilette et la monture si fort de son goût qu'elle ne veut plus rien rendre et qu'elle a recours à ses secrets magiques pour transformer en oiseaux la fiancée et ses compagnes.

Les jeunes hommes qui s'étaient mis en chasse et le fiancé reviennent. Grand étonnement de celui-ci. « Ah ! » voyez, dit-il, comme ma future femme est devenue petite » et comme elle a enlaidi. Se peut-il que ce soit vraiment » elle ? Et ses compagnes que sont-elles devenues ? »

Malgré son hésitation et son trouble, il se remet en route. Les jeunes filles transformées en oiseaux suivent le cortége en lui jetant des propos railleurs. « Fi, disent les oiseaux, fi de ce marié qui conduit à son logis une Imboulou[1] ! »

Quand notre jeune homme arrive au *Kraal* du roi son père : « Qu'est-ce donc que cette fiancée que vous avez été

1. Cette scène coïncide singulièrement avec une scène de la version allemande de Cendrillon (Aschenputtel).

choisir là? s'écria le roi. Je n'ai jamais vu plus laid visage.»

Le pauvre marié, comme on pense, s'en alla fort penaud et, de ce moment, tomba dans une grande tristesse.

A quelque temps de là, les jeunes filles métamorphosées en oiseaux reprirent leur forme naturelle, et pendant que toute la population du *Kraal* l'avait abandonné pour les travaux des champs, elles se glissèrent dans les maisons et les mirent en bon ordre, surtout la maison du fils du roi si malheureux de sa déception matrimoniale. Elles y apportèrent du bois, préparèrent des boissons fermentées dont elles remplirent des vases, rendirent le sol et les poutres reluisants. Sur le soir elles disparurent. Une vieille femme invalide les avait vues, mais elle promit de garder le secret et tint sa promesse. Elle répondit même plaisamment aux nombreuses questions qui lui furent faites que c'était elle qui avait mis dans le *Kraal* tout ce bel ordre. Deux autres fois les jeunes filles reparurent et recommencèrent leur même gracieux manége. Le fils du roi, intrigué de savoir quelles pouvaient être ces mystérieuses et bienfaisantes visiteuses, finit, à force d'instances, par tout apprendre de la vieille femme infirme. Il se mit alors à l'affût, surprit la fiancée et ses jeunes compagnes. Elles voulurent s'enfuir, mais il leur barra le passage et dit à celle qu'il aimait : « Que vous ai-je donc fait pour me tourmenter ainsi? —
» Quoi! dit-elle en riant, vous sied-il de vous plaindre,
» vous qui m'avez prise dans le *Kraal* de mon père et
» m'avez ensuite abandonnée sur la route pour vous en
» aller avec une Imboulou? — J'avais bien compris que
» ce ne pouvait être vous et quand je ne vous ai plus vue
» je me suis dit : Je vais bientôt mourir. »

Sur le soir, quand le peuple fut de retour du travail, le

jeune homme présenta sa fiancée à son père et la lui fit admirer.

Quant à Imboulou on lui fit un mauvais parti. Comme on la savait, à la façon de ses pareilles, très-friande de laitage, on la conduisit dans la vacherie où se trouvait une sorte de bassin rempli de lait. Imboulou ne put s'empêcher de se précipiter dans ce bassin pour mieux se régaler; alors toutes les femmes du *Kraal* accoururent portant de l'eau bouillante qu'elles jetèrent par-dessus le laitage; on fit mourir, impitoyablement échaudée, la malheureuse Imboulou. Après quoi, une grande fête eut lieu pour célébrer le mariage et pour faire honneur à la vraie fiancée.

V

L'attraction vertigineuse, le charme mêlé d'effroi que l'eau inspire à celui qui s'oublie à la contempler longtemps, s'est traduit dans le monde européen par de nombreuses légendes de dragons habitant au fond des fontaines, de nixes, de nymphes ou d'ondines enlevant des adolescents ou des enfants, de Rousalkas aux vertes chevelures, qui prennent les yeux de ceux qui regardent indiscrètement les eaux où elles sont cachées. Parmi les contes zoulous il en est qui répondent au même sentiment [1]. Ces récits nous apprennent qu'il est dangereux de se pencher sur un bassin, sur un étang. Un animal redoutable est souvent caché au fond de l'eau. Malheur à vous s'il peut s'emparer de votre ombre projetée sur la surface de l'étang! Une invincible

1. Ralston. — *The songs of the Russian people.*

puissance vous empêchera de vous éloigner ou, si vous y réussissez d'abord, le charme vous ramènera et vous fera descendre, comme pour aller chercher une félicité inconnue, sous cette eau où la mort vous attend.

Un jour la fille d'un grand chef eut l'imprudence de se pencher sur un étang pour se regarder. L'animal qui habitait au fond s'empara de son ombre et la malheureuse jeune fille, fatalement entraînée, descendit bientôt elle-même pour aller rejoindre l'ombre.

Cependant l'alarme fut donnée. Le grand chef accourut au bord de l'étang. Il amenait à sa suite des troupeaux pour racheter sa fille. Il fit jeter à l'eau des bœufs tachetés, des bœufs roux et des bœufs blancs, en suppliant la bête cachée au fond de l'eau de lui rendre son enfant. La bête ne se laissa pas fléchir jusqu'au moment où on lui jeta deux bœufs tout noirs et sans cornes. Alors la jeune fille fut rendue, mais sa raison troublée ne jeta plus désormais que de vagues lueurs.

L'attrait funeste exercé par l'élément liquide se complique ici du rapt de l'ombre. Un auteur allemand, Chamisso, a écrit, il y a un certain nombre d'années, un roman qui a obtenu un grand succès et qui repose sur cette idée d'une ombre enlevée à son propriétaire. L'auteur de Pierre Schlemihl, tel est le titre du roman, avait-il emprunté la donnée de son œuvre à quelque tradition populaire, c'est ce que je ne saurais dire. Il y a du reste ici un de ces cas où la coïncidence peut s'expliquer par l'unité de constitution de l'esprit humain. Notre ombre semble faire partie de nous-mêmes : elle semblait aux anciens la partie qui devait nous survivre.

VI

Beaucoup de contes et de fables, ainsi que j'en ai déjà dit quelque chose, étaient passés, au temps de l'esclavage, de la côte orientale d'Afrique à l'île Maurice et à l'île Bourbon[1].

En voici un que je crois pouvoir introduire dans la présente série et qui est résumé d'après le souvenir d'un récit entendu à l'île Maurice de la bouche d'une *Nénène*[2].

Une jeune femme avait pour mari un vieillard laid, décrépit, misérablement vêtu : néanmoins, comme il était bon et dévoué, elle lui portait de l'attachement. Non-seulement le vieux mari ne gênait pas la liberté de sa jeune femme, il semblait même qu'il voulait la mettre à l'épreuve; il l'excitait en effet à se rendre dans les lieux où la foule s'assemblait pour se livrer aux divertissements et aux danses. Dans ces fêtes s'approchait souvent d'elle pour lui parler un jeune homme d'une éclatante beauté. Elle ne put s'empêcher de l'admirer et d'éprouver de l'amour pour lui : elle resta néanmoins fidèle à son vieux mari. Cependant la tristesse s'était emparée de son esprit et de son cœur. Un jour qu'elle n'avait point voulu quitter la maison et qu'elle se livrait à ses pensées chagrines, voici que le beau jeune homme apparut subitement, faisant tout rayonner

1. Dans ces fables, le lièvre joue un grand rôle. C'est un personnage rusé, alerte et qui vient à bout, par ses finesses, même du lion. Il est quelquefois cependant mystifié par la tortue.

2. Le mot de *Nénène* équivaut aux colonies à celui si fort employé en France de Nounou. Coïncidence fortuite mais curieuse : dans la langue malgache *Nounou* est le mot qui signifie la mamelle de la femme et *ronounou* le lait.

autour de lui comme s'il eût été le soleil lui-même. Il exhorta la jeune femme affligée à reprendre sa gaieté, lui avoua qu'il avait voulu l'éprouver; enfin il lui apprit que le vieux mari c'était lui-même, mais qu'il avait définitivement quitté sa vieille et laide apparence pour la forme brillante qu'elle avait sous les yeux. Grand fut le bonheur, on peut le croire.

De même que, dans un conte précédent, la jeune fille qui du haut d'un arbre laisse choir de l'eau d'un vase m'a rappelé une scène similaire relative à la déesse Hathor sur les monuments égyptiens, de même il m'est difficile de ne pas évoquer ici le souvenir d'un personnage dont j'ai mainte fois étudié l'image sur les bords du Nil, à Herment, au Mamisi de Dendérah, à Karnac et qui paraît aussi avoir été en grande faveur en Nubie. Il s'agit du dieu Bes. Il n'était pas de pure origine égyptienne; il venait, comme Hathor, du pays de Pount, c'est-à-dire de l'Arabie méridionale. Personnage très-complexe, il se rattachait, comme l'indique son nom, à l'idée du feu, de la flamme, du ferment vital et par suite aux mythes solaires. Puissance de destruction et de rénovation, de vie et de mort, il se montrait sous deux aspects opposés, vieux et horrible d'un côté, jeune et beau de l'autre; sous cette seconde forme de jeune homme il n'était rien moins qu'Horus lui-même, le Soleil levant. Aussi est-il désigné par cette formule : « Le vieillard qui redevient jeune » [1].

Serait-il trop hardi de conjecturer qu'une influence nubienne ou couschite aurait pu, à une époque reculée, transmettre jusqu'au pays des Cafres, comme une graine au

1. Emmanuel de Rougé. *Notice sommaire*. 1865, page 123.

loin transportée par le vent, cette conception d'un personnage à double aspect, d'un vieillard qui redevient jeune, germe d'où serait sorti, dépouillé de sa valeur mythique originaire, le conte qui précède et qu'une esclave aurait porté jusqu'à l'île Maurice.

VII

Il ne se présente à ma mémoire aucun conte européen avec lequel puisse être positivement assimilé celui qui vient d'être analysé ; cependant il faut avouer qu'il y a une certaine analogie entre l'idée qui en fait le fond et l'idée de beaucoup d'autres histoires traditionnelles où il est question de transformations plus ou moins rattachées à l'influence de l'amour. Je citerai, par exemple, l'histoire de Riquet à la Houppe, celle de la Belle et la Bête [1], celle du Batracien qui, jeté violemment contre un mur, se change aussitôt en un beau jeune homme [2]. Ce sont toujours des changements dans le sens du remplacement de la laideur par la beauté et peut-être symboliquement dans le sens du remplacement de l'obscurité par la lumière. — Une de ces scènes de transformation qui se répète en des pays très-divers est celle d'un serpent qui est remplacé par un beau jeune homme.

Théodore Benfey a signalé beaucoup de contes indiens fondés sur cette donnée. Afanasief a reproduit un conte russe où, sous le baiser d'une jeune femme, s'opère le même changement ; ce n'est pas sans surprise que nous rencon-

1. Madame Leprince de Beaumont.
2. *Hausmærchen*. — Comparez avec ce qui a été dit antérieurement, p. 63.

trons le même fait merveilleux dans une histoire africaine, dont le héros se nomme Oumamba. Cette fois la femme qui opère la délivrance ne donne point un baiser : elle enlève par une friction prolongée la peau du serpent qui laisse aussitôt se produire aux regards, avec un éclat incomparable, le beau jeune homme qu'elle enveloppait.

N'oublions point de remarquer que la même donnée ou tout au moins une donnée très-voisine se retrouve aussi dans la délicieuse histoire de Psyché.

Un écho s'en prolonge encore, plus ou moins modifié, dans un des contes de Mme d'Aulnoy, « Serpentin vert. »

Comment cette histoire d'un mariage avec le serpent et du serpent transformé en beau jeune homme sera-t-elle arrivée chez les Zoulous ? Est-ce par une influence européenne ou arabe, ou indienne, ou par celle de quelque groupe erratique de la race touranienne comme on peut supposer les Hottentots d'en être un reste altéré ? Il est difficile d'avoir une opinion arrêtée à cet égard. — La seule chose que je me hasarderai à dire, c'est que bien des indices portent à penser que la plupart de ces récits originairement mythiques où le serpent joue un rôle important [1], paraissent devoir remonter jusqu'aux Touraniens des âges primitifs; à ces Touraniens qui, sous le nom d'Accads, ont occupé les régions du bas Euphrate et si puissamment influencé les Babyloniens, les Assyriens et par eux les Phéniciens, et jusqu'aux Grecs; à ces Touraniens qui parais-

1. Se rappeler le Tyrien Cadmus qui d'abord tue le serpent, mais qui plus tard est lui-même, ainsi que son épouse, métamorphosé en serpent. — Se rappeler aussi Astyage, le roi des Mèdes, dont le nom est en zend *Azhi-Dahâka*, c'est-à-dire le serpent destructeur. — Hérodote cite une légende qui fait dériver la nation des Scythes de l'union d'Hercule avec une femme-serpent, Echidna.

sent avoir formé la seconde couche des populations superposées sur le sol de l'Inde et que les traditions, la poésie, la sculpture des Indiens nous représentent sous le nom de Nâgas comme des êtres moitié serpents, moitié humains [1].

1. Voyez au sujet des Accads un article de M. François Lenormant publié dans le *Correspondant* du 25 août 1873 sous ce titre: *Un Véda chaldéen,* et au sujet des Nâgas l'ouvrage de M. James Fergusson intitulé : *The tree and Serpent Worship.*

Il y aurait long à dire sur le rôle mythique du serpent considéré dans son ensemble. Le serpent a des significations très-variées et parfois opposées. Il représente le mal et les ténèbres, mais il est aussi le bon génie, *agathodæmon, genius loci :* il symbolise l'autochtonie. D'une part il est associé à l'idée solaire, à celle de la foudre et de l'éclair; d'autre part, et en raison de ses sinuosités, il fait allusion au cours des eaux. Dans les plus vieilles traditions de la Grèce comme dans les contes populaires de l'Europe et de l'Inde, le serpent est gardien de trésors, il a puissance de guérir, de rappeler à la vie ; il communique la faculté de divination et le don de comprendre le langage des oiseaux. — Le serpent à sept têtes figure dans les mythes de l'Inde antique et de la Babylonie, dans les superstitions des castes inférieures de l'Inde moderne, sur les édifices en ruines du Camboge et dans les contes populaires de la Russie.

LA CHAMBRE INTERDITE ET LE CHEVAL AILÉ.

Une défense jalouse faite à l'espèce humaine de chercher à pénétrer certains mystères, et toute indiscrète curiosité sévèrement punie, c'est là une donnée qui prédomine dans les traditions des anciens âges.

Une des formes de cette conception antique est l'interdiction d'entrer dans une certaine chambre, dans un certain cabinet mystérieux. Un passage des Euménides d'Eschyle nous parle d'une chambre où réside la foudre : elle est interdite à tous sauf à la seule Athénéa. Cette idée de chambre défendue s'est perpétuée dans les contes occidentaux : elle fait le fond de l'histoire de Barbe-Bleue ; elle se christianise dans le conte allemand *l'Enfant de la Vierge Marie;* on la rencontre aussi dans les contes arabes. Là, elle se combine d'une façon qui me semble mériter une attention spéciale avec un incident emprunté au mythe de Bellérophon. Il n'y a pas seulement juxtaposition arbitraire : les deux éléments réunis sont en relation logique et se complètent : ils offrent l'évolution d'un même thème fondamental.

Consultons dans la traduction de Galland « *l'Histoire du troisième Calender* » ou dans la traduction de Lane *The story of the third royal mendicant,* voici ce qui nous est raconté :

Un roi, fils de roi, arrive, à la suite d'une série d'aventures malheureuses, dans un palais où il est accueilli par un groupe de jeunes femmes charmantes qui se prennent d'affection pour lui et s'ingénient à lui rendre l'existence délicieuse. Ces jeunes femmes sont obligées cependant de s'absenter pour quelque temps. Avant de s'éloigner, elles font d'instantes recommandations à leur hôte qu'elles ne quittent qu'avec regret.

« Nous te livrons, disent-elles, les clefs du palais. Elles
» sont au nombre de cent et ouvrent pareil nombre de
» cabinets. Tu peux les ouvrir et y prendre à ton gré ton
» amusement à l'exception du seul cabinet qui a une porte
» d'or rouge; car si tu ouvres cette porte, il en résultera
» entre toi et nous une irrémédiable séparation. »

Le prince n'hésite pas à promettre; il n'en cède pas moins à l'entraînement de la curiosité : il ouvre la porte interdite.

D'abord une odeur d'une puissance pénétrante l'enivre et le fait s'évanouir, mais il revient bientôt à lui et examine ce qui l'entoure. Des cassolettes répandent des exhalaisons exquises; des lampes d'or font resplendir une lumière éblouissante. A cette clarté, un cheval noir, portant un harnachement d'or, lui apparaît. Il s'élance sur la selle. Le cheval ne bouge point. Il le presse du talon. Le cheval garde la même immobilité. Il frappe enfin ses flancs : alors le cheval déploie deux vastes ailes, prend l'essor, traverse l'espace et précipite son cavalier auquel il fait perdre un œil en le frappant d'un coup de sa queue.

Les incidents racontés dans cette histoire se retrouvent, dit Lane, dans un livre qui passe pour plus ancien que le recueil des *Mille et une Nuits* : ils font partie du roman,

plein de faits merveilleux, de *Seyf-zu-l-Yerem* dont les conteurs en plein vent avaient l'habitude, au Caire, il y a un certain nombre d'années, de réciter des fragments à leur public.

Le voyage aérien de ce personnage enlevé par un cheval ailé rappelle à la fois les héros classiques Persée et Bellérophon.

Nous avons déjà parlé de Bellérophon en commentant l'histoire égyptienne des Deux Frères. Pour embrasser d'un coup d'œil d'ensemble la biographie idéale de ce personnage héroïque, il faut rapprocher des indications éparses. Un sens moral élevé s'est de bonne heure ajouté au naturalisme primitif de la légende. Bellérophon est en effet le type de l'homme plein d'aspirations qui, pénétré du sentiment de la justice et du bien, possédé du désir de connaître, mais ne rencontrant partout que mécomptes, tourne à la misanthropie et à la désespérance. C'est comme une ébauche anticipée d'Alceste et de Faust réunis.

Exilé de sa patrie, injustement accusé par une femme impudique qui n'a pas réussi à le séduire, il lui a fallu lutter contre des dangers et des ennemis auxquels on espérait qu'il ne résisterait pas. Il triomphe à force de courage, mais son cœur ardent le pousse à une nouvelle tentative : il veut monter aux sphères lumineuses ; il veut aller demander au ciel ses secrets.

Il s'élance sur Pégase et chevauche à travers l'éther.

Le dieu jaloux qu'offense son audace envoie un taon harceler les flancs du coursier ailé qui, se livrant à des bonds désordonnés, précipite son cavalier. Celui-ci roule humilié dans la poudre et reste aveuglé.

Alors il se traîne au désert, et fuyant les hommes qui

l'ont méconnu et trahi, en haine aux immortels qui le repoussent, il erre dans les champs d'Aleias en se dévorant le cœur.

On le voit : il y a une analogie très-étroite entre la mésaventure du personnage des *Mille et une Nuits* puni de sa curiosité, renversé et éborgné par le cheval ailé, et la légende grecque dont il vient d'être fait mention.

Faut-il en induire que le conte arabe est emprunté à la littérature grecque ? il me paraît permis d'en douter.

La conception du cheval ailé n'appartient pas à la Grèce. On trouve cette image hybride sur les monuments assyriens.

Une scène reproduite dans la grande publication de M. Layard[1] nous montre deux chevaux ailés dressés aux deux côtés de l'arbre sacré, de l'arbre céleste : dans le champ autour d'eux des disques globuleux semblent avoir une signification sidérale. Nous n'avons ici sans doute qu'une analogie indirecte avec le sujet qui nous occupe ; mais dans une autre scène nous voyons un dieu à quatre ailes et portant un glaive à sa ceinture en lutte contre deux chevaux ailés qu'il force, en leur saisissant la crinière, à retourner la tête.

Le mythe grec n'est-il pas là en germe ?

Les inscriptions cunéiformes mentionnent un dieu appelé Bel-Aura [2], ce qui signifie le seigneur du feu ou le seigneur de la lumière. Or, s'il faut en croire Eustate, Belleros et Bellerophontes ne sont au fond qu'un seul et même personnage. Le dieu assyrien en lutte contre deux Pégases n'est-

1. *Monuments of Niniveh.*
2. François Lenormant. — *Commentaires sur Bérose.*

il pas le Bel-Aura des inscriptions et en même temps le prototype de Belleros? Le glaive qu'il porte à la ceinture ne rappelle-t-il pas le glaive d'or que portait Chrysaor, c'est-à-dire l'éclair, le jet de la lumière? Chrysaor est mis par Hésiode en rapport étroit avec Pégase [1].

M. de Hammer a été le premier, si je ne me trompe, à faire ressortir certaines ressemblances entre des passages des *Mille et une Nuits* et des passages des récits homériques. Sindabad le marin, ce type du hardi navigateur assailli par tant d'épreuves, appelle une comparaison forcée avec le héros de l'Odyssée; son séjour dans une île où la plupart de ses compagnons sont dévorés par un monstrueux personnage dont on ne s'affranchit qu'en lui crevant les yeux avec des fers rougis au feu offre une contre-partie du séjour d'Ulysse dans l'île de Polyphème; la reine Lab, la séduisante et perfide magicienne qui a le pouvoir de faire prendre aux humains des formes animales, est une seconde Circé.

Faut-il, de ces analogies (comme de celle que présente le voyage d'un des Calenders sur un cheval ailé avec les courses aériennes exécutées par Bellérophon ou par Persée sur le cheval Pégase), absolument conclure que les

1. Je n'ignore pas que M. Max Müller a expliqué le nom de Bellerophon par le sanscrit, mais je n'ai pas cru devoir adopter l'étymologie proposée : elle me paraît forcée. Suivant le savant et ingénieux philologue, *Belleros* serait la transcription exacte du sanscrit *Varvara*. Ce mot *Varvara*, qui signifie chevelu ou laineux, devint par extension synonyme de grossier ou barbare, et fut appliqué par les envahisseurs Aryens aux négritos aborigènes. Par une autre extension, Belleros, le laineux ou le chevelu, aura désigné chez les Grecs quelque monstre, représentant de l'obscurité. Il fut tué par Hipponoos, et celui-ci prit alors le nom de Bellerophontes, le tueur de Belleros, comme dans le Véda Indra est appelé Vritra-Han, le tueur de Vritra.

conteurs arabes ont fait des emprunts à la littérature grecque? le fait est certainement possible, mais ne serait-il point tout aussi permis de supposer que ces récits à la fois grecs et arabes, sans dériver les uns des autres, sont des ruisseaux qui ont coulé en diverses directions, mais qui sont partis de la même source, celle des anciens Couschites? C'est en passant à travers les pays habités par les Assyriens, les Phéniciens, et à travers l'Asie-Mineure, qu'ils ont pu parvenir jusqu'aux Grecs.

Selon toute probabilité, il se sera produit, dans le domaine de la poésie, ce qui se sera produit dans la céramique, l'ornementation, l'architecture.

Les recherches relatives à l'histoire de l'art ont fait constater que tels éléments qui semblaient purement grecs ont dû être considérés comme des emprunts faits aux Assyriens, aux Babyloniens, aux Égyptiens. Les frises d'animaux qui décorent les vases peints du plus ancien style sont des réminiscences de l'Asie; la palmette, ce motif si important dans l'ornementation grecque, est assyrienne; la colonne dorique non-seulement avec ses cannelures saillantes, mais avec son chapiteau, a été retrouvée sur les bords du Nil et la colonne ionique sur les bords du Tigre. Les animaux hybrides, griffons, sphinx ailés à la poitrine de femme, étaient figurés sur les monuments de la Mésopotamie bien des siècles avant d'être connus des Grecs.

Sur de nombreux vases peints est représenté un oiseau, une chouette à tête humaine : les Grecs représentaient ainsi les Syrènes, et les Syrènes étaient un emblème de l'âme : or, cette chouette à tête humaine, nous la voyons à chaque instant sur les monuments égyptiens où elle représente le

ba, l'âme, et il est probable que ce symbolisme n'était pas inconnu aux Couschites; je lis en effet dans les pages écrites par M. Caussin de Perceval sur les anciens Arabes qu'ils s'imaginaient que l'âme du défunt prenait la forme d'une chouette et venait ainsi pousser des cris plaintifs sur la sépulture.

Il est donc possible, nous le répétons, que les conteurs arabes n'aient rien emprunté aux récits homériques, mais que de part et d'autre on ait recueilli des traditions, des légendes venues de ces anciens Couschites avec lesquels les auteurs des contes indiens, les Soudras, étaient eux-mêmes en très-étroite affinité.

LÉGENDES AMÉRICAINES ET POLYNÉSIENNES.

LES PLANTES QUI SERVENT A MONTER AU CIEL ET LE SOLEIL CAPTIF.

Dans un livre intéressant consacré à des recherches sur l'histoire de l'humanité primitive[1], M. Edward Tylor a réuni un groupe curieux de contes mythiques appartenant à l'Amérique et à la Polynésie. Il a montré la ressemblance de ces contes avec certaines traditions de l'antique Asie.

Plusieurs sont relatifs à un arbre ou à une plante grimpante qui communique de la terre au ciel et qui est mis en rapport avec le soleil; le soleil lui-même est représenté comme pris dans un lacs et arrêté dans sa course.

Nous avons vu que dans beaucoup de traditions primitives il était question d'un arbre céleste. Les documents égyptiens et de nombreux monuments de l'Asie occidentale réunis par Lajard signalent un arbre solaire. Quant à la captivité du soleil, retenu dans des liens, on se rappelle que Samson, transformation vraisemblable d'un mythe solaire[2], nous est montré lié par des cordes. Plutarque

1. *Researches into the early history of mankind.*
2. Le nom de Samson (*Shameshon*) vient de *Shamesh* qui signifie soleil : c'est un diminutif d'affection. M. François Lenormant, un pur

raconte qu'un dieu solaire de la Paphlagonie était enchaîné pendant l'hiver et rompait ses liens quand venait l'été [1].

Dans le Rig-Véda lui-même, tel que le traduit Wilson, je trouve ce passage étrange : « Quelle est cette trame » composée de sept fils dont les sages ont enveloppé le » Soleil ? »

Une des légendes citées par M. Edward Tylor a été recueillie au Canada en 1637 par le père jésuite Paul Lejeune [2]. J'ai recouru au texte original et c'est d'après lui que je résume ce récit.

Un homme et une femme cheminaient dans un bois. Un ours se présenta qui dévora l'homme, et un lièvre « d'espouvantable grandeur » qui dévora la femme. Celle-ci était enceinte : son enfant fut épargné. Une autre femme venant à passer en cet endroit, peu après l'événement, fut fort surprise de trouver, parmi les traces du carnage, cet enfant vivant. Elle le recueillit, le soigna tendrement, l'adopta pour « son petit frère » et lui donna le nom de Tchakabech.

« Cet enfant ne crût point en grandeur, demeurant tou- » jours comme un enfant au maillot, mais il parvint à une » force si épouvantable que les arbres servaient de flèche » à son arc. »

L'enfant, ou plutôt le nain, tua l'ours qui avait mangé son père et le lièvre qui avait mangé sa mère.

Ce grand lièvre, observe incidemment le père Paul

orthodoxe, n'admet point le caractère réellement historique des aventures de Samson. Voyez son *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*.

1. *De Iside et Osiride*.

2. Relations des jésuites dans la Nouvelle-France. Québec, 1858. T. I.

Lejeune, était « quelque génie du jour. » En effet, les archéologues qui se sont occupés avec le plus d'autorité des mythes américains reconnaissent que ce grand lièvre révéré par toute la race algonquine était une personnification de la lumière.

Notre héros lilliputien, notre Petit Poucet américain, Tchakabech entreprit de monter au ciel. Pour y parvenir il grimpe sur un arbre. « Étant quasi à la cime, il souffle » contre cet arbre, lequel s'esleva et grandit au souffle de » ce petit nain. Plus il montait, plus il soufflait, et plus » l'arbre s'élevait et grandissait, en sorte qu'il parvint » jusques au ciel où il trouva le plus beau pays du monde; » tout y était ravissant, la terre excellente et les arbres » très-beaux. »

Après avoir tout admiré, Tchakabech vint rapporter la nouvelle à sa sœur en l'exhortant de monter avec lui au ciel pour y demeurer à jamais. — Celle-ci hésite quelque temps, mais finit par se laisser persuader. Elle tente l'ascension en traînant à sa suite « un sien petit-neveu » dont le récit ne s'occupe pas autrement.

Tchakabech grimpait sur l'arbre à leur suite dans le dessein de les retenir s'ils venaient à lâcher prise, et d'espace en espace, il les faisait reposer dans des cabanes qu'il avait eu préalablement soin d'établir parmi les branches.

Quand ils furent enfin parvenus au ciel, Tchakabech rompit l'arbre de façon qu'il ne pût plus servir au même usage à personne. Ainsi établi dans le pays céleste et après y avoir tout admiré, « Tchakabech s'en va pour tendre » des lacets ou, comme les autres les nomment, des collets, » espérant peut-être de prendre quelque animal. » La nuit, il se lève pour aller voir ses lacets; il trouve qu'à la

place qu'ils occupent tout est en feu. Il retourne auprès de sa sœur et lui dit : Ma sœur, je ne sais ce qui arrive à mes lacets. Je ne vois à leur place qu'un grand feu duquel je n'ai osé approcher. « Sa sœur, se doutant de ce que c'était, » lui dit : Ah! mon frère, quel malheur! Assurément vous » aurez pris le soleil au lacet : allez vite le dégager. » Peut-être qu'en marchant la nuit, il s'est jeté là-dedans » sans y penser. Tchakabech bien estonné s'en retourna, » et ayant bien considéré trouva qu'en vérité il avait pris » le soleil au collet. » Il eût bien voulu le délivrer, mais il ne savait quel moyen employer. Il rencontra heureusement une petite souris. Il la prit, la souffla et la fit devenir si grande qu'il s'en servit pour détendre ses collets et dégager le soleil. Celui-ci, se trouvant libre, continua de poursuivre sa route habituelle, mais, pendant tout le temps qu'il avait été retenu captif, le jour avait manqué d'éclairer la terre.

Faisons remarquer, en terminant cet étrange récit, que ce n'est pas la première fois que le rat ou la souris appelle l'attention sur son rôle mythique. M. de Witte a écrit à son sujet un très-savant article[1]. Il nous montre des représentations d'Apollon Smynthien, c'est-à-dire le ratier, ayant sur le doigt un rat ou une souris, et il nous rappelle que les Philistins, pour oblation du péché qu'ils avaient commis en tenant l'arche enfermée dans le temple de Dagon, offrirent des souris d'or, qui probablement étaient un emblème de leur culte[2].

Hérodote prétend qu'en souvenir de l'intervention d'une

1. *Revue de numismatique*, 2e série, t. III.
2. Samuel. Ch. VI.

légion de rats qui avaient fait remporter une victoire au roi d'Égypte, une statue du dieu Phtah le représentait avec un rat sur la main.

Dans l'Inde brahmanique le rat est consacré à Roudra.

Les rats qui, dans la légende des bords du Rhin et des bords du lac de Constance, assiégent l'évêque dans sa tour, me paraissent, pour des raisons qu'il serait trop long de déduire ici, des rats mythiques en rapport avec des souvenirs d'un culte solaire[1].

L'auteur anglais qui nous a mis sur la voie de ces recherches américaines, M. Edward Tylor, donne une autre version empruntée à la peuplade des Ojibwas et recueillie primitivement par Schoolcraft[2].

Il y a entre les deux leçons des différences essentielles. Il n'est plus question dans celle-ci de l'arbre qui sert à monter au ciel, mais il s'agit encore d'un frère et d'une sœur, d'un enfant resté de toute petite taille qui, cependant, devient un fort chasseur, tend un piége au soleil qu'il retient captif dans un filet : la délivrance de l'astre est due à l'intervention d'un loir.

Une autre variante du même mythe est donnée par M. Edward Tylor d'après la « Narration du second voyage de Franklin » par Richardson[3]. Elle est peut-être plus curieuse encore parce qu'elle est plus complète et qu'elle

1. M. Leconte Delille a, dans un de ses beaux volumes de poésie, fait usage de cette légende. — L'évêque incendiaire Hatto, que les rats châtient de son crime horrible et invraisemblable en le dévorant, est une réminiscence de Çoushna, personnification des énergies redoutables du Soleil, appelé aussi Kouyava, la mauvaise récolte.

2. *Onéota.* New-York and London, 1845, p. 75.

3. Richardson, *Narr. of Franklin's second. exp.* London, 1828, p. 291.

parle aussi de la tradition d'un grand déluge dont on sait que la croyance s'est retrouvée chez plusieurs tribus sauvages, de même que parmi les populations plus avancées du Mexique, du Pérou et de Condinamarca.

Le récit d'un grand déluge n'est pas donné seulement par la Genèse. Un fragment de Bérose constate que cette tradition existait chez les Babyloniens; et récemment un savant conservateur du Musée britannique, M. Smith, en a traduit une version tracée en caractères cunéiformes sur une tablette d'argile. Des documents sanscrits d'une haute antiquité en font aussi mention.

Le conte mythique que nous allons reproduire a été recueilli dans une tribu du Nord-Ouest, voisine des Esquimaux, les *Cote de chien*.

Lorsqu'après le déluge Chepewie eut formé la terre et y eut fait descendre les animaux réfugiés dans son canot, il frappa une pièce de bois qui devint aussitôt un sapin; l'arbre crût avec une prodigieuse rapidité jusqu'à ce que son sommet atteignit les cieux.

Un écureuil grimpa sur l'arbre. Il fut poursuivi par Chepewie qui s'efforça de l'abattre, mais n'y put réussir. Chepewie continua pourtant sa poursuite, si bien qu'il atteignit les astres, et là, il trouva une belle plaine et un chemin tracé. Sur ce chemin il tendit un piége qui avait été fait avec les cheveux de sa sœur; ensuite il redescendit sur la terre. Le soleil parut le matin comme d'habitude, mais à midi il fut pris dans le piége que Chepewie avait dressé dans l'intention de prendre l'écureuil, et aussitôt le ciel fut obscurci.

Là-dessus la famille de Chepewie lui dit : « Qu'avez-» vous donc fait quand vous êtes monté là-haut? Quelque

» chose de mal sans doute, car voici que nous ne jouissons » plus de la lumière du jour. »

« Je suis en faute, il est vrai, répondit Chepewie, mais » j'ai agi sans mauvaise intention. »

Chepewie chercha alors à réparer le mal dont il était cause et envoya sur l'arbre un certain nombre d'animaux pour couper le piége et dégager le soleil; mais, dès que les animaux voulaient s'approcher, la chaleur intense de l'astre les réduisait en cendres. Un être faible et rampant, une taupe fut envoyée à son tour. Elle creusa le sol au-dessous de la route du ciel où le piége avait été dressé, se traîna, s'avança par degrés à l'abri de son souterrain jusqu'à ce qu'elle eut atteint et coupé le nœud qui retenait captif le soleil.

Néanmoins, par suite de la violence de la lumière, la taupe devint aveugle, et depuis ce temps-là son museau et ses dents restèrent noirs comme s'ils eussent été brûlés par le feu.

Nous avons vu que la souris avait été, dans l'Ancien-Monde, en rapport avec les mythes solaires ou les mythes de lumière : elle est ici remplacée par la taupe.

Les animaux qui se terrent sont en rapport contrasté avec la lumière et par conséquent avec le soleil qui en est le principe.

II

Ces légendes mythiques où il est question d'un arbre qui communique avec le ciel, et que visite le soleil, font penser aux croix américaines associées à des motifs végétaux, croix dont les bras font allusion aux quatre points

cardinaux, aux quatre vents du ciel, et par suite symbolisent l'espace céleste tout entier d'où descendent le feu et l'eau, la végétation et la vie. Le nom de ces croix, conservé dans la langue nahuatl, est *Tonacaquahuilt*, c'est-à-dire l'*arbre de vie*, ou l'*arbre de notre subsistance* [1]! Saisissante expression! Elle rappelle étrangement celle de l'Apocalypse Ξύλον τῆς ζωῆς, *le bois de la vie;* elle a sa correspondance identique dans l'égyptien *am en ankh, l'arbre de vie* [2].

La plus ancienne et la plus célèbre de ces sortes de croix qui sont en même temps des arbres de vie est celle de Palenqué. Etudiez-la dans le beau et si intéressant recueil de photographies publié par M. Désiré Charnay, sous ce titre : *Cités et ruines américaines.*

A ses bras s'ajoutent des appendices qui ont été considérés comme une indication conventionnelle de végétation, mais dont le caractère réel reste, il faut l'avouer, fort difficile à déterminer.

A son sommet est posé un oiseau aux ailes à demi ouvertes, à la riche queue flottante. Il ressemble à une sorte de faisan. Un objet qui peut être interprété comme une chaîne ou un collier pend à son cou; il supporte à l'extrémité ce qui me semble être un silex, un *tecpatl*, symbole de la foudre et attribut du dieu atmosphérique Quetzalcoatl [3]. Un caillou peint en rouge était aussi chez les Dakotas un emblème de l'étincelle électrique.

1. Brinton. *Myths of the New-World.*
2. M. H. Brugsch ne donne dans son dictionnaire hiéroglyphique à cette expression *Arbre de vie* que la valeur d'*arbre fruitier.*
3. Brinton, *Loc. cit.* En Amérique comme dans tant d'autres contrées du monde, et notamment au Japon, les silex taillés sont appelés *pierres*

A la queue de l'oiseau est suspendu un disque avec des traits humains terminé par une torche ou chalumeau à deux flammes, idéogramme analogue à celui employé dans la pictographie des Peaux-Rouges pour signifier *Esprit* [1].

Ces deux idéogrammes suspendus, l'un au cou, l'autre à la queue de l'oiseau posé au sommet de l'arbre de la croix, ne signifieraient-ils point, par leur rapprochement, l'Esprit du feu et ne donneraient-ils point ainsi l'explication de ce que symbolise l'oiseau lui-même?

Je ne prétends pas, bien entendu, proposer cette interprétation pour autre chose qu'une conjecture hasardée.

Des deux côtés de la croix de Palenqué sont des personnages dont l'un tend les bras pour présenter un enfant au profil crochu et hideux.

Nous n'essayerons point d'expliquer ce que peut signifier cet enfant ; seulement il est bien évident que les personnages qui se tiennent aux côtés de la croix sont dans l'attitude de l'offrande et de l'hommage [2].

Quant à l'oiseau on a pensé qu'il était l'emblème de l'espace céleste ou des vents. Il est peut-être plus spécialement un oiseau porte-flamme. On sait, en effet, que chez

de foudre. Tohil, dieu qui avait donné aux Quichés le feu en secouant ses sandales, était représenté par un silex.

1. On en trouve un exemple à la page 88 des *Researches* de M. Edward Tylor.

2. John Stephens (*Incidents of travels in Central America*) donne un dessin de Catherwood où la scène est reproduite plus complètement que dans la photographie de Charnay et y ajoute la copie d'un autre bas-relief où deux personnages présentent des enfants au profil crochu à une sorte de masque gorgonéen, à langue pendante, analogue au masque solaire du calendrier de Mexico. Alexandre de Humboldt a comparé le masque du calendrier de Mexico à un type çivaïte. Moi-même j'ai essayé une série de rapprochements : *Mythes et monuments comparés* (*Revue de l'architecture*, t. XVIII).

différentes peuplades américaines, l'éclair et la foudre, produits en même temps que la pluie par l'influence des vents, représentaient à leur imagination un oiseau qui bat des ailes, et à cet oiseau ils prêtaient l'apparence d'un faisan ou d'un dindon [1]. Ce précieux habitant des basses-cours est devenu fort prosaïque, mais, à l'état sauvage, avant qu'il n'eût perdu la faculté du vol, c'était un noble oiseau dont le plumage bleuâtre avait des reflets lumineux.

Quoi qu'il en soit, faisan, dindon ou autre, cet oiseau qui semble en effet battre des ailes, sur le bas-relief de Palenqué, au sommet de la croix qui est en même temps un arbre de vie, cet oiseau qu'on implore, me rappelle malgré moi, et malgré l'énorme invraisemblance d'un pareil rapprochement, l'oiseau porte-flamme et dispensateur de bienfaits des contes allemands, tels que le *Genévrier* et *Achenputtel.* Il y a là un symbolisme dont on retrouve également des traits dans l'antique Asie, dans l'Asie des Semites et des Chamites. Consultez, en effet, les planches qui accompagnent les mémoires écrits par Raoul Rochette et Lajard, au sujet de la croix préchrétienne [2], et vous y trouverez dans des représentations empruntées à des intailles assyriennes ou babyloniennes, à des monnaies reproduisant d'anciens simulacres du culte syrien, cette relation fréquente de la croix et de l'arbre, et de l'un ou l'autre avec l'oiseau.

Les monuments assyriens semblent également réunir, à

1. Voyez Brinton, *loc. cit.* qui s'appuie de l'autorité des pères jésuites et de Schoolcraft.

2. *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XVII. — Voyez aussi sur les symboles crucifères les planches du t. XVI. Ce volume contient la discussion échangée entre Letronne et Raoul Rochette au sujet de la Croix ansée.

l'idée de l'arbre de vie, l'idée de l'eau et du feu : c'est du moins le sens qu'il est assez naturel d'assigner aux deux personnages ailés, aux *Kherubim* [1], qui, placés de chaque côté de l'arbre sacré, tiennent un sceau et une pomme de pin.

D'après l'interprétation donnée par l'école de Kuhn aux documents indiens, le *soma* (la liqueur divine) et le feu descendent des branches de l'arbre céleste sous forme d'éperviers.

Ce fait de l'existence du signe de la croix, bien antérieurement au christianisme, et qui semble être un symbole de bon augure, de protection féconde, de lumière, de vie et d'espérance, est un fait indéniable, et que les monuments de l'Asie et ceux de l'Egypte (ceux-là surtout qui représentent des peuples asiatiques, tels que les Khlar, les Routennou), constatent avec pleine évidence. Il y a plus : on a trouvé, il y a quelques années, dans l'Inde, sur les bords du Godavery, de grandes croix monolithes associées à des dolmens et il me paraît impossible, pour bien des raisons, de pouvoir attribuer à ces croix une origine chrétienne [2].

Il ne me paraît y avoir dans ces faits rien qui puisse être invoqué soit pour fortifier la vérité du christianisme, soit

1. Le mot *Kirubii* se lit dans l'inscription cunéiforme placée entre les jambes des taureaux ailés du palais de Khorsabad que possède le Louvre. Ces taureaux ailés avaient le caractère de gardiens, de génies protecteurs. Les autres êtres hybrides appelés *Natgi, Usturi* avaient le même caractère et étaient probablement des variétés de chérubins, de génies protecteurs, de ministres ou de messagers divins.

2. *Proceedings of the Society Asiatic of Bengal.* April and June 1868. Une gracieuse intervention m'a fait obtenir une photographie de ces monuments. — M. James Fergusson professe un avis différent du mien ; il pense que ces croix sont chrétiennes. Voyez ce qu'il en dit et le croquis qu'il en donne : *Rude stone monuments*, pages 486 et 488.

pour l'infirmer; on a pourtant essayé déjà d'en tirer parti dans l'un et l'autre sens. Je n'ai entendu, quant à moi, aborder ici la question que par son côté purement archéologique.

M. Brinton qui a examiné avec savoir et sagacité le sujet qui nous occupe admet que plusieurs mythes américains rappellent des mythes de l'ancien monde et il reconnaît que la croix, arbre de vie, est de ce nombre : néanmoins il nie toute transmission et il explique les faits par la psychologie, par l'identité des procédés de l'esprit humain aboutissant spontanément à des résultats semblables. Ses arguments ont de la valeur et doivent être pesés. Toutefois, qu'il me soit permis d'indiquer un exemple où l'explication psychologique n'est guère acceptable. Il s'agit encore d'une espèce de croix dont les bras se retournent à angle droit, qui est aussi quelquefois associée à un arbre ou à des arbres mythiques[1]. Ce symbole crucifère, connu dans la haute antiquité orientale, avait été adopté par les premiers chrétiens et il se rencontre fréquemment dans les Catacombes. Pourquoi avait-il été adopté par les premiers chrétiens? Parce que, conformément à un besoin d'arcane provoqué par la persécution et l'outrage, les premiers chrétiens avaient trouvé dans ce signe une forme crucifère qui faisait allusion, sans la reproduire exactement, à la forme historique de la croix du Calvaire, et qui, en même temps, depuis un temps immémorial, était associée à l'idée d'influence céleste, d'espérance et de salut, idée constatée par le nom

1. Sur des monuments assyriens, phéniciens, gaulois, sur des monnaies du roi Kranada publiées par Princep. — Un petit monument votif conservé au musée de Toulouse, et dont on voit un moulage au musée de Saint-Germain, montre cette croix associée à un arbre.

que les Brahmanes et les Boudhistes lui ont assigné : *Swastica*, c'est-à-dire « signe de bénédiction, de bon augure[1]. »

Il faudrait de longues pages pour écrire l'histoire de ce symbole qui affecte une certaine variété dans son tracé et suivre ses destinées à travers le temps et l'espace[2]. Il nous suffit ici de quelques indications : nous choisirons les exemples où le symbole est associé à la figure humaine.

Sur un plat rond en terre cuite du style le plus archaïque qui appartient au British Museum et qui provient de fouilles exécutées à Camyros dans l'île de Rhodes, le *Swastica*, comme l'appellent les Indiens, ou croix gammée comme l'appellent les archéologues, ou *fylfot* comme le désigne en Angleterre la science héraldique, est figuré, à plusieurs reprises, à côté d'un personnage gorgonéen barbu et ailé et qui étouffe des oies, personnage en rapport, je crois, avec l'idée de la mort.

Aux catacombes de Rome, les mêmes symboles sont distribués de façon analogue, dans une peinture souvent citée et représentant le *Fossor Diogenes*.

Sur un vase de la Basilicate appartenant au musée de Naples et représentant le jugement de Paris avec une intention vraisemblable d'allusion aux joies de la vie future, le signe qui nous occupe est tracé sur un pan de la robe du beau berger phrygien.

Dans une sépulture chrétienne découverte aux environs de Rome le même symbole est deux fois marqué aux extrémités inférieures de la tunique du Bon Pasteur[3].

1. Eugène Burnouf. *Le lotus de la bonne loi*, p. 625.
2. Nous nous proposons de publier une étude spéciale sur les symboles crucifères antérieurs ou étrangers au christianisme.
3. Il Cav. Giovanni Battista de Rossi. *Bulletino di archeologia Chris-*

J'ouvre le grand ouvrage de Siebold sur le Japon : j'y trouve la représentation d'une statuette de Bouddha accroupi, les jambes croisées, suivant l'habitude, et ce qui me frappe, c'est que j'y vois le *swastica* tracé au beau milieu de sa poitrine[1].

Je consulte une publication due à l'archéologue napolitain Minervini : j'y remarque le dessin d'une peinture qui décore une paroi d'un tombeau samnite découvert à Capoue. Un personnage y est représenté gravement assis et que porte-t-il au milieu de la poitrine? le même signe mystique que la statuette japonaise mentionnée tout à l'heure[2].

Le même signe accompagne aussi l'image d'Odin sur des bractéates ou sur d'autres monuments[3].

Dans toutes ces représentations, le symbole en question est très-vraisemblablement associé à des idées de puissance et de protection célestes, d'espérance et de salut[4].

Eh bien! arrivons à l'Amérique.

Un explorateur actif et d'un honorable renom, M. Squier, a recueilli au Nicaragua une terre cuite dont il a donné le curieux dessin dans une de ses publications[5]. Nous la reproduisons ici. Elle n'a provoqué aucune observation particulière de la part de M. Squier qui présume qu'elle a

tiana. Anno VI, nº 6. L'illustre explorateur des Catacombes a touché, en réfutant certaines assertions de M. Émile Burnouf, à la question de l'emprunt, fait par les chrétiens, de cette forme conventionnelle.

1. Ph. Fr. von Siebold, *Nippon, Archiv zur Beschrecbung von Japan* Leyden, 1832.
2. *Bulletino di Arch. Nap.*, ser. II, t. II.
3. George Stephens. *The old Northern Runic Monuments of Scandinavia and England*, fol. 1866-1868.
4. Le Paris fait vraisemblablement allusion, selon les doctrines professées dans les mystères, aux joies et aux splendeurs de la vie future.
5. *Nicaragua; its people, scenery, monuments*. Vol. II, p. 92.

dû servir de support, et qui signale une fracture dans la partie gauche. Cependant elle offre une indication des plus surprenantes. Ce symbole mystique, ce *swastica* qui figure au Japon au milieu de la poitrine de Bouddha, et dans un tombeau de la Campanie au milieu de la poitrine d'un personnage glorifié, nous le retrouvons ici, au Nicaragua, placé de façon à attirer l'attention par son encadrement dans une sorte de cartouche proéminent.



Est-ce un hasard qui a donné cette combinaison de lignes ou provient-elle d'une impulsion psychologique ? Le hasard n'est pas ici absolument impossible, mais un fait de transmission paraît plus vraisemblable.

Cette digression archéologique a été un peu longue : elle se justifie si elle peut contribuer à établir que les monuments figurés concourent avec les contes et les légendes mythiques à constater, soit des preuves de parenté, soit des preuves de communication, entre les habitants de l'ancien et du nouveau monde antérieurement à Christophe Colomb et aux Scandinaves[1].

III

Mais revenons à nos contes.

Des conceptions analogues à celles de l'Amérique du Nord relativement à un arbre au moyen duquel on peut monter au ciel, et relativement au soleil pris dans des lacs, se retrouvent dans les îles de l'Océan Pacifique et de la Malaisie. M. Edward Tylor en a réuni les preuves.

1. Les sociétés et les monuments aborigènes du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou, ont un caractère d'originalité tranchée qui constate un développement indépendant : toutefois, en dépit de ce caractère général d'originalité, certains traits, certains détails se font remarquer qui semblent attester un contact, un échange quelconque avec d'autres groupes de l'humanité.

Il y a ailleurs des exemples du même genre. L'art roman ni l'art ogival n'ont d'analogie de style avec l'art des anciens Perses ni des Assyriens. Il s'y trouve pourtant certains motifs, par exemple des lions dressés aux côtés d'un pyrée, des griffons aux côtés d'un arbre, qui dérivent évidemment de ces pays et de ces temps lointains avec lesquels aucun lien direct ne rattache le moyen-âge : il y a eu transmission ou transport en dépit des impossibilités apparentes : ces détails, ces motifs particuliers peuvent se comparer en archéologie à ce que l'on appelle en géologie les blocs erratiques.

A la Nouvelle-Zélande, cette idée de l'ascension au séjour céleste est associée à un élément sentimental, à une aventure d'amour comparable aux aventures de nos contes de fées, ou de nos anciens romans.

La sentimentalité et l'anthropophagie peuvent-elles donc aller de concert? Hélas! ce n'est point seulement chez le sauvage mais même chez l'homme civilisé que les idées et les sentiments révèlent quelquefois les contradictions les plus incroyables. Toutefois M. Edward Tylor s'est demandé s'il n'y avait pas, dans le récit que nous allons encore lui emprunter[1], une influence venue des contes arabes par la voie de l'île de Célèbes. Il aurait pu tout aussi bien supposer une influence indienne, puisque, dès le IVe siècle, une émigration indienne s'établissait, sinon à Célèbes, du moins dans le voisinage, à Java.

Transcrivons le récit Moari.

Une fille du ciel, appelée Tango-Tango, s'était éprise, à cause de sa valeur et de sa beauté, d'un célèbre chef appelé Tawhaki. Elle descendit sur la terre pour être son épouse, et elle devint mère d'une fille.

Tawhaki prit l'enfant et se dirigea pour la purifier vers un ruisseau, mais, la tenant à longueur de bras, il s'écria tout à coup : « Fi! que la petite créature sent mauvais! »

Lorsque la belle Tango-Tango entendit ces paroles, elle se sentit profondément offensée et se mit à pleurer. Elle prit l'enfant, résolue à l'emmener avec elle au ciel. Elle était prête à s'élancer et son pied était déjà posé au sommet de la poutre sculptée qui dominait l'entrée de la maison, lorsque Tawhaki se mit à la supplier de ne point le

1. Il l'a pris lui-même de sir G. Grey : *Polynesian Mythology*.

quitter ou du moins de lui laisser quelque souvenir d'elle. Tango-Tango, sans se laisser fléchir, recommanda à son époux de s'appliquer à faire prendre racine sur la terre à la plante grimpante qui lui avait servi à descendre du ciel. Il chargea une vieille femme de sa famille de prendre soin de la plante.

Au bout de quelque temps Tawhaki ne pouvant supporter l'absence de sa bien-aimée s'en revint près de la plante grimpante dans l'intention de chercher à monter au ciel. Son frère l'accompagnait. Ce jeune homme, dans son zèle trop ardent, s'élança pour saisir un des filaments de la plante, mais celui-là n'avait point encore pris racine. L'imprudent qui s'y était accroché se sentit aussitôt emporté par un vent violent qui, le poussant à un des bouts de l'horizon, le faisait revenir aussitôt jusqu'au bout de l'horizon opposé. Grâce à l'intervention de Tawhaki il put cependant lâcher prise à un moment favorable et se retrouver sur terre sans être fracassé.

Alors, le grand chef, après s'être assuré d'une branche solidement enracinée, commença lui-même à faire son ascension en répétant à mesure qu'il montait une incantation puissante.

Il parvint à la région céleste. Il y retrouva sa femme et sa fille : l'époux et l'épouse allèrent ensemble à une source et y purifièrent convenablement l'enfant.

Des éclairs jaillirent des aisselles de Tawhaki ; il continua à demeurer dans le ciel, et lorsqu'il y marche ce sont ses pas qui produisent les éclairs et le tonnerre.

Nous terminerons cette revue comparative par une histoire recueillie à l'île Malaise de Célèbes. Ici deux courants de traditions semblent se rencontrer et se fondre.

Sept femmes célestes étaient descendues du ciel pour se baigner. Elles furent aperçues par Kasimbaha qui les avait prises d'abord pour de blanches colombes, mais qui, lorsqu'elles entrèrent dans le bain, les reconnut pour des femmes. Il déroba un des vêtements légers qui donnaient à ces créatures étranges le pouvoir de voler, et par ce moyen il s'empara de celle à qui appartenait le vêtement, la belle Utouhagi. Il la prit pour sa femme et elle lui donna un fils. Elle s'appelait Utouhagi à cause d'un seul cheveu blanc qu'elle avait et auquel était attaché un pouvoir magique. Son époux lui arracha ce cheveu. Aussitôt un grand orage éclata et Utouhagi retourna au ciel. Mais l'enfant se mit à se lamenter du départ de sa mère, et Kasimbaha, plein de chagrin, médita sur le moyen qu'il pourrait employer pour rejoindre sa femme au ciel. Un rat vint à son aide. Il se mit à ronger les épines d'une touffe de rotins. La route ainsi facilitée, Kasimbaha put grimper le long de la plante en portant son fils sur son dos, et fit si bien qu'il arriva jusqu'au ciel. Un petit oiseau vint à sa rencontre et lui montra la demeure d'Utouhagi. L'heureux Kasimbaha, ayant rejoint son épouse céleste, demeura depuis lors parmi les dieux.

La première partie de ce conte est tout à fait conforme à des incidents qui figurent dans des sagas et des contes du Nord de l'Europe, et aussi dans un conte kalmouck, enfin dans un des plus intéressants contes des Mille et une Nuits, celui d'*Hassan de Bassorah !*

Cette femme-oiseau ou au vêtement de plumes paraît bien d'origine aryenne : n'est-elle pas l'*apsara*, personnification de la blanche et humide nuée, mise en rapport avec l'eau des sources et des lacs ?

En vain le soleil s'en empare : elle lui échappe et s'évapore.

Mais voyez que de chemin parcouru pour que cette conception poétique soit arrivée d'une part jusqu'aux pays scandinaves, et soit allée d'autre part rejoindre, à l'île Célèbes, cette autre conception de la plante qui conduit au ciel dont nous avons constaté des formes voisines chez les Océaniens et chez les Algonquins.

Pour plus de conformité, il n'est pas jusqu'au rat lui-même qui n'intervienne également dans le conte nord-américain raconté par le Père Paul Lejeune, et dans le conte recueilli à l'île Célèbes.

Nous avons déjà indiqué que le rat semblait, de façon ou d'autre, impliqué dans les mythes solaires en Syrie, en Grèce et même sur les bords du Rhin.

La mention d'un seul cheveu blanc qu'avait la fille céleste Kasimbaha nous fait aussi penser à une circonstance d'un mythe crétois, à l'unique cheveu couleur de pourpre du roi Nisus auquel était également attaché un pouvoir magique.

Quant à la plante grimpante qui met en rapport avec le ciel, si, en partant de l'île Célèbes, nous la retrouvons dans des mythes américains et polynésiens, nous pouvons constater qu'elle n'était pas non plus inconnue dans l'Asie antique et qu'il en est aussi question dans notre Europe.

Visitez au Louvre le Musée Assyrien ou bien ouvrez à la page 236 le second volume de l'ouvrage de Georges Rawlinson, *The Great monarchies of the Ancient Eastern World* : voyez l'image qu'il a fait reproduire d'une des formes de l'arbre sacré en Assyrie et lisez à côté la description qu'il en donne.

L'arbre sacré est figuré par une sorte de pilier élancé portant au sommet un bouquet de palmes : autour de lui une plante grimpante dessine un lacis et l'encadre comme d'une arcade, destinée, on peut le supposer, à rappeler la voûte céleste.

Maintenant recourons aux contes populaires anglais : nous y trouvons l'aventure d'un certain Jack qui monte au ciel par une tige de haricot.

Sa mère lui a confié le soin d'aller au marché vendre une vache. Jack s'empresse d'échanger sa vache contre une poignée de haricots dont les vives couleurs le séduisent. Il rapporte triomphalement ses haricots et les montre à sa mère qui, dans sa mauvaise humeur, trop bien justifiée, les lui prend et les jette. Les haricots se mettent à pousser, et si vite, si vite, que dès le lendemain matin les tiges étaient montées haut dans le ciel. Jack se hisse sur cette plante grimpante ; il rencontre une fée ; il s'empare de la poule qui pond les œufs d'or ; il poursuit le géant qui a tué son père, le précipite et le fait se noyer dans un puits.

Dans les contes russes, ce thème d'une plante grimpante, haricot ou autre, qui permet une ascension au ciel, s'associe assez souvent à des motifs variés [1].

Toutes ces analogies, toutes ces similitudes doivent-elles donc être uniquement considérées soit comme l'œuvre du hasard, soit comme le résultat de l'identité de constitution de l'esprit humain ?

Pour moi, je me range du côté de ceux qui sont disposés à admettre autre chose.

1. Afanasief : *Narodnuiya Russkiya Skarki*, cité par Ralston.

LES POISSONS MYTHIQUES. — LA FEMME QUI TUE SES AMANTS.

I

Les grands poissons, les monstres de la mer ont joué un rôle important dans les mythes de l'antique Asie et dans quelques mythes helléniques dérivés vraisemblablement de cette source.

Tantôt ils ont un caractère favorable qui semble en rapport avec un principe de vitalité et de lumière, tantôt ils ont, au contraire, un caractère hostile à la lumière, dont ils engloutissent temporairement les représentants.

Le dieu poisson des Chaldéens, Oannes ou Anou, sort de la mer Erythrée pour donner des lois aux hommes. Il sort des flots le matin et ý rentre le soir. Ce dieu est indiqué, dans une inscription cunéiforme, comme un régulateur du cours du soleil [1]. Il paraît devoir être identifié avec le personnage qui, sur les monuments, est enveloppé d'une peau de poisson.

Les Chaldéens connaissaient aussi un dieu Bel-Dagan que l'on retrouve en Phénicie et en Palestine sous le nom

1. F. Lenormant. *Commentaires sur les fragments de Bérose*, p. 59.

de Dagon : c'est celui que les monuments représentent avec un buste humain et une queue de poisson.

L'hymne homérique à Apollon nous montre le dieu de la lumière métamorphosé en un monstrueux dauphin qui s'étale sur le pont d'un navire à la grande stupéfaction des navigateurs crétois portés dans ses flancs. Une impulsion irrésistible entraîne le navire vers le port de Crisa.

Apollon se révèle alors par l'éclat et les mille rayons qui l'entourent ; il déclare aux navigateurs crétois qu'ils doivent renoncer à revoir leur patrie et qu'il les destine à être les gardiens de son temple sur la colline du Parnasse.

Le dauphin qui recueille et porte sur les flots le citharède Arion n'est peut-être qu'un souvenir modifié de ce même mythe du poisson solaire.

Le *Çatapatha Brâhmana*, joint au *Rig-Véda*, parle d'un poisson annonçant à Manou l'approche du déluge, traînant le navire sur lequel l'ancêtre de l'humanité s'est réfugié, puis, quand il l'a mis en sûreté, se révélant comme un dieu [1].

A cette série de légendes relative aux grands poissons bienfaisants et sauveurs s'ajoute une série de légendes dans un sens opposé.

Sur des vases peints, de style archaïque, et vraisemblablement d'après une tradition asiatique, Hercule est représenté en lutte avec un énorme poisson.

Un passage de Lycophron, cité par Bochart [2], raconte qu'Hercule fut avalé par un monstre marin, qu'il passa trois nuits dans son ventre et qu'il ne reparut que dépouillé

1. Max Muller. *Hist. of the Sanscrit Litterature.*
2. *Hierozoicon*, pars II, lib. V, cap. XII.

de sa chevelure. Un trait qui semble emprunté à l'histoire de Samson s'ajoute ici au fait caractéristique de l'histoire de Jonas.

Rosenmuller qui ne voudrait voir dans l'histoire de Jonas qu'une allégorie, une parabole, a rapproché cette fable orientale du récit relatif au prophète juif [1].

Une autre fable nous montre Hercule délivrant Hésione au moment où un monstre marin va la dévorer; une répétition du même mythe est offerte par l'histoire (d'origine phénicienne ou couschite [2]) d'Andromède délivrée par Persée, héros de lumière, au moment où un monstre marin s'avance pour engloutir la jeune fille.

La littérature indienne raconte des aventures analogues, mais seulement à des époques tardives.

Un épisode du Wishnou-Pourâna, traduit par M. H. Wilson, raconte que le démon Sambara jeta à la mer Pradyumna qui fut avalé par un poisson, mais qui sortit vivant de sa prison.

Le mythe a fini dans l'Inde par tomber dans le domaine des contes et se trouve dans le recueil de Somadeva Bhatta sous la forme suivante :

Une fille de roi avait déclaré à son père qu'elle n'épouserait jamais d'autre homme que celui qui aurait visité la Ville-d'Or.

Saktideva, épris de cette belle princesse, s'en va cherchant par le monde qui pourrait lui faire connaître où était cette Ville-d'Or. Il s'embarque pour aller trouver dans l'île d'Utsthala le roi des pêcheurs avec l'espérance d'en

1. *Proleg. in Jonam.*
2. D'Eckstein.

obtenir quelques bons renseignements. Une tempête s'élève, le navire sombre et Saktideva est avalé par un grand poisson. Une impulsion irrésistible entraîne le poisson vers l'île d'Utsthala. Les serviteurs du roi des pêcheurs s'en emparent et le présentent au roi qui, tout ébahi de son énormité, ordonne qu'on lui ouvre le ventre. On en retire Saktideva resté sain et sauf. Celui-ci passe encore par une série d'aventures, réussit enfin à visiter la Ville-d'Or, après quoi il épouse la belle princesse, objet de sa passion, et par-dessus le marché ses trois sœurs.

Un conte allemand, du recueil des frères Grimm, parle d'un poisson d'or qui donna le conseil au pêcheur qui l'avait pris de le diviser en six morceaux. Deux morceaux furent donnés à manger à la femme du pêcheur, deux à sa jument, les deux derniers furent mis en terre. La femme donna naissance à deux enfants d'or, la jument à deux poulains d'or qui servirent de montures à ces nouveaux Açvins, à ces nouveaux Dioscures. Quant aux deux morceaux du poisson confiés à la terre, ils produisirent deux plantes, deux lis d'or, dont la vie se trouva désormais en relation avec celle des deux frères. Les lis d'or se fanaient quand les frères étaient malades ou couraient quelque danger : leur mort eût suivi la mort des deux frères.

II

Voyons maintenant, guidés de nouveau par M. Edward Tylor, quels exemples analogues nous pourrons trouver chez les races américaines, polynésiennes et malaises.

Les Polynésiens racontent du dieu solaire Maui qu'étant né sur le bord des flots, sa mère le plongea dans l'écume.

Les algues flottantes et les mollusques mucilagineux s'amassèrent autour de lui et lui firent une enveloppe protectrice, de sorte qu'il put être sans inconvénient déposé par le roulement de la vague sur le sable du rivage. Son grand ancêtre le Ciel, Tama-nui-Ki-te-Rangi, voyant les insectes et les oiseaux voltiger en foule autour de cette enveloppe déposée sur le rivage, s'approcha, l'ouvrit et y reconnut une forme humaine : le vieillard prit l'enfant et l'emporta.

Nous n'avons là qu'une ressemblance approximative avec les anciens mythes asiatiques, mais nous allons trouver chez les Indiens Peaux-Rouges une histoire qui a été recueillie par Schoolcraft et qui correspond assez exactement à celles d'Hercule et de Jonas. Il s'agit du même petit personnage doué d'une force prodigieuse que nous avons déjà vu escaladant l'arbre céleste et prenant le soleil dans ses lacets.

Ce Poucet américain, se jetant un jour dans un grand lac, défie les monstres aux rouges nageoires. Aussitôt un énorme poisson s'élance et l'avale. Le petit personnage, entendant les gémissements de sa sœur qui se désole de la catastrophe, l'appelle, lui conseille d'attacher un vieux mocassin au bout d'une corde et de le jeter à l'eau après avoir eu soin de nouer fortement la corde à un arbre.

« Qu'est cela ? » dit le monstre en entendant le bruit du mocassin jeté à l'eau.

— « Il faut, répondit l'enfant, l'avaler au plus vite. »

Le monstre s'empressa en effet d'avaler la vieille chaussure. Le petit personnage s'empara de la corde et hala le poisson avec tant de force qu'il le fit échouer sur le bord du lac. Alors la sœur vint à l'aide, s'arma d'un couteau et

fit dans le ventre du poisson un trou par lequel son frère avalé sortit sans avoir éprouvé aucun mal.

Longfellow, dans le poème d'Hiawatha, rappelle, au sujet de son héros, une tradition semblable.

III

La grande île de Madagascar se trouve, par une partie de sa population et par la langue qu'on y parle, en affinité avec la Malaisie et la Polynésie [1]. On y récitait jadis un conte qui offre une certaine analogie avec les récits mythiques qui précèdent. Je l'emprunte à Flacourt [2]. Gouverneur du fort Dauphin et ayant fait un long séjour à Madagascar, Flacourt a eu connaissance d'un grand nombre de compositions de ce genre : malheureusement il a dédaigné de les recueillir. Ce conte était débité avec accompagnement d'un instrument monocorde joué avec un archet et appelé *herrauou*. Les joueurs d'*herrauou* étaient des espèces de rhapsodes ou de bardes qui ne récitaient, dit Flacourt, « que des choses sérieuses et le plus souvent des fables du » temps passé » [3].

1. La faune même de Madagascar semble être en rapport avec la faune de la Polynésie. Voici comment s'exprime à cet égard un récent et intrépide explorateur :

« Les formes curieuses qu'on y rencontre à chaque pas, dit M. Grandidier, donnent à ce pays une physionomie plutôt polynésienne qu'a- » fricaine. » *Archives des missions scient. et littér.*

2. *Histoire de la grande isle de Madagascar.* 1658. In-4°.

3. Les Malgaches paraissent avoir de l'imagination et posséder certaines facultés oratoires et poétiques.

Parny a donné en 1787 un prétendu recueil de chansons malgaches : elles sont exclusivement de sa façon.

M. Désiré Laverdant, qui a écrit sur Madagascar un livre remarqué à son heure, conserve dans ses papiers le texte original et la traduction d'une chanson malgache parfaitement authentique : elle mérite d'être un

Rasoanor était le fils d'un roi puissant qui le voulait marier à la fille d'un autre roi voisin. Le jeune homme refusa d'obtempérer au désir de son père parce que déjà son cœur était épris d'une reine qui habitait une île très-éloignée. Ne pouvant obtenir l'approbation ni l'assistance de son père dans les projets qu'il méditait, Rasoanor se fit construire de grands canots pour aller à la conquête de la femme qu'il aimait. Le père, redoutant les dangers d'une telle expédition et ne pouvant convaincre son fils par de bonnes raisons, donna l'ordre de brûler les canots.

Le prince désespéré persista néanmoins dans sa détermination de tout entreprendre plutôt que de renoncer à l'objet de sa passion. Il convoqua ses parents et ses amis sur un promontoire. Quand il les vit tous réunis il prit congé d'eux, s'élança dans l'eau et se mit à nager pour aller, disait-il, rejoindre la femme vers laquelle l'attirait un irrésistible amour.

Il s'éloignait et déjà la foule réunie sur le rivage commençait à le perdre de vue quand on vit paraître une grande baleine qui reçut le nageur intrépide sur son dos et disparut avec lui à l'horizon. La baleine porta ainsi Rasoanor pendant l'espace de trois mois jusqu'à ce qu'elle l'eut déposé sur cette île lointaine et tant désirée.

Rasoanor sut y gagner les bonnes grâces de la femme dont il était épris; comme Pâris il enleva la reine et se remit en route avec elle, en emmenant vingt esclaves à sa suite, dans un grand canot dont il s'était emparé.

jour publiée, car elle est d'une grâce et d'une fantaisie charmantes. Montaigne l'aurait encore préférée à la jolie chanson brésilienne qu'il a citée dans son célèbre chapitre sur les Cannibales : « *Couleuvre arreste* » *toy*, etc. »

Il regagna son pays natal où son père, sa mère et ses amis le reçurent avec toutes sortes de félicitations et de fêtes.

IV

Il doit exister encore aujourd'hui à Madagascar beaucoup de ces contes que Flacourt a entendu raconter autrefois pendant des nuits entières. Je ne sache pas cependant que personne se soit préoccupé de les sauver de l'oubli. Voici une légende dont je dois la connaissance à un ami qui, dans sa jeunesse, a visité Tamatave et la région environnante [1].

Lorsque les Malgaches traversent en canot le lac de Nossi-bé [2], ils observent, en passant près d'une certaine île, un complet silence, et si un Européen se trouve parmi eux ils lui font signe de ne point proférer une seule parole. En voici la raison.

Cette île fut autrefois habitée par une princesse qui était en même temps une sorte de magicienne. Elle était belle et possédée d'une grande ardeur pour la volupté. Elle attirait dans son île les jeunes gens qui lui inspiraient des désirs, puis après s'être enivrée de leurs caresses elle les précipitait dans le lac et les faisait dévorer par les crocodiles.

Un jour pourtant un jeune homme, cajolé par la magicienne, conçut des soupçons; ses recherches et ses observations lui firent comprendre quel avait été le sort de ses

1. M. Respice Drouin, très-connu et très-considéré dans le département de la Sarthe dont il représente depuis bien des années, avec talent et dévouement, les intérêts au Conseil général.

2. *Nossi-bé* signifie grande île. Le lac de ce nom a huit lieues de tour et sa profondeur est par endroits considérable.

prédécesseurs et quel était celui qui l'attendait. Il surprit la femme perverse et la jeta elle-même à l'eau. Les crocodiles n'osèrent pas en faire leur proie ; ils étaient soumis à son pouvoir ; néanmoins, la perverse créature, subissant je ne sais quelle loi fatale, ne put remonter des profondeurs où elle avait été précipitée.

Toujours excitée par d'insatiables ardeurs, elle épiait du fond des eaux le passage des voyageurs. Dès qu'elle entendait une voix elle dépêchait ses crocodiles qui s'en allaient renverser le canot. La magicienne s'emparait des voyageurs qui trouvaient auprès d'elle la volupté, puis la mort.

Il est fait une courte allusion dans le « Voyage à Madagascar, » publié par Leguével de Lacombe [1], à cette sorcière ou divinité des eaux ; le nom qui lui est attribué est celui de Mahao.

Cette héroïne malgache rappelle par sa lubricité féroce l'héroïne parisienne de la Tour de Nesle, mais elle offre aussi de curieuses analogies avec une divinité aztèque du nom de Centeotl, divinité de la lune et en même temps divinité des eaux. Centeotl avait tout l'éclat et tout le prestige de la beauté féminine. Elle attirait à elle les plus beaux d'entre les jeunes gens. Malheur à qui se laissait séduire et se livrait à ses embrassements. Il payait de la vie de courts instants de bonheur [2].

1. L'auteur que je cite a été taxé d'avoir raconté des voyages fictifs à travers des régions de Madagascar où il n'avait jamais mis les pieds. Il est certain du moins qu'il a résidé à Tamatave et dans le voisinage de cette localité : son témoignage peut donc être accepté relativement à cette partie de l'île.

2. Brinton. *Loc. cit.* — Il s'appuie sur les autorités suivantes : Gama : *Des. de las dos Piedras, etc.*, II, p. 100-102 ; Sahagun : *Hist. de la Nueva Espana,* lib. I, cap. VI.

LA NAISSANCE DE L'ÉTOILE DU MATIN.
LA NUIT BORÉALE.

I.

Il y a certainement dans les mythes et dans les contes traditionnels des coïncidences qui n'impliquent point transmission ni emprunt. Les imaginations poétiques ont dû, par exemple, en des temps et des lieux divers, établir spontanément un rapport et des liens, soit de parenté, soit d'affection, entre la personnification de l'Étoile du matin et la personnification de l'Aurore.

Ce rapprochement se trouve même dans la poésie hébraïque, non pas il est vrai à l'état de mythe, mais de simple métaphore. « Comment (s'écrie le prophète), com-
» ment es-tu tombé, astre du matin, fils de l'Aurore[1] ? »

Dans les contes germaniques, et surtout dans les contes et les chansons slaves, ces deux brillants personnages sont un objet de préoccupation fréquente et sont mis en poétique relation.

Dans une chanson serbe l'Étoile du matin est un jeune homme épris de l'Aurore[2].

1. Isaïe, XIV, 12.
2. Ralston. — *The songs of the Russian people.*

Sauf l'interversion des sexes, la même donnée se manifeste dans un conte mythique de l'Amérique septentrionale : il a été recueilli chez les Ojibwas par Schoolcraft[1].

Pour appartenir à des sauvages, cette conception charmante n'en est pas moins digne de rivaliser avec les plus gracieux mythes qu'aient produits, dans le même genre, l'Inde et la Grèce.

On remarque ici, comme dans d'autres mythes et contes appartenant à la race algonquine, un sentiment très-vif des phénomènes de la lumière. Et ce qu'il y a de plus surprenant c'est que l'aspiration vers l'idéal, vers la beauté dont la lumière est la manifestation la plus sensible, y affecte un caractère de passion intense.

Dans ce temps-là (dit le conte des Ojibwas), l'Étoile du matin n'existait pas encore, mais déjà, comme au temps présent, chaque jour l'Aurore faisait briller à l'horizon oriental ses ravissantes lueurs.

Une jeune fille s'était éprise de cette beauté de l'heure matinale. Bien longtemps avant que l'Aurore parût, elle s'éveillait pour épier son retour, et quand l'Aurore se montrait, la jeune fille s'extasiait dans une contemplation pleine de passion.

Enfin quand le soleil, en s'avançant, détruisait le prestige de cette première apparition si fraîche et si douce, la jeune fille tombait dans la tristesse et l'abattement ; elle ne pouvait prendre intérêt à nulle chose, elle se retirait et se couchait haletante sous un épais fourré, attendant dans une morne impatience que le jour fît place à la nuit, et que la nuit disparût à son tour pour lui rendre la lueur bien-aimée.

1. *Thirty years among the Indian Tribes.*

Elle vivait ainsi, se consumant dans de longues heures d'attente qui n'étaient rachetées que par un rapide instant de bonheur, lorsque son frère, la prenant en pitié, invoqua en sa faveur les Quatre-Vents du ciel, les suppliant de mettre un terme à sa peine.

Les Quatre-Vents du ciel, dont la puissance et l'intervention sont très-souvent mentionnées dans les mythes américains, s'élevèrent en effet, et emportèrent la jeune fille jusqu'au lointain horizon où brillait l'Aurore, et là, ils en firent son éternelle compagne, l'Étoile du matin.

II

Si le récit qui précède démontre que la poésie, que le sentiment de l'idéal, que les plus délicates impressions de l'âme peuvent se rencontrer sous le *wigwam* d'un sauvage de l'Amérique septentrionale, en voici un autre qui prouve également que des facultés, que des impressions du même ordre, peuvent habiter aussi sous la hutte enfumée de l'Esthonien.

Wanna-Issi (*vieux père*) avait pour serviteurs immortels un jeune homme et une jeune fille.

Il appelle celle-ci qui avait nom Ammarik (*lueur du soir*) et lui dit : « A toi, chère fille, je confie le soleil. Éteins-le, » et cache le feu afin qu'aucun malheur ne survienne. » Puis il appelle Koit (*lueur du matin*) et lui dit : « A toi, » cher fils, ta fonction est de rallumer le flambeau pour » une nouvelle course. » — Aucun jour ne se passe sans que le flambeau paraisse sur la voûte du ciel. — En hiver, il prend un long repos; en été, son repos est plus court.

— Ammarik remet le soleil à éteindre entre les mains de Koit qui le rallume et lui insuffle une nouvelle vie.

Quelquefois il arrive, pendant cet échange, que tous deux se regardent réciproquement dans la profondeur de leurs yeux bruns, que leurs mains s'entrelacent, que leurs lèvres se touchent.

Wanna Issi le voit et dit : « Soyez heureux comme mari » et femme. » — Ils répondent : « Père, ne dérangez pas » notre joie : laissez-nous rester toujours fiancés ; l'amour » ainsi restera toujours jeune et nouveau. »

Une fois seulement dans l'année, pendant quatre semaines, en été, les deux jeunes gens se réunissent à minuit. Ammarik remet alors le soleil à éteindre dans la main de Koit. Un serrement de main et un baiser les animent : les joues rouges d'Ammarik reflètent leur teinte sur tout le ciel jusqu'à ce que Koit ait rallumé son flambeau.

Pendant ce temps-là le rossignol chante et dit à la jeune fille en la raillant : « La nuit sera trop longue[1]. »

N'y a-t-il pas un charme exquis dans cette symbolisation de la nuit d'été des régions septentrionales ?

Nous avons rapproché d'autant plus volontiers les deux récits qui précèdent que nous leur trouvons un air de parenté, et qu'il en émane je ne sais quel sentiment particulier de la lumière comprise et aimée moins dans son éclat que dans sa suavité.

Les Esthoniens, à qui revient l'honneur d'avoir créé ce gracieux et aimable groupe de Koit et d'Ammarik, sont proches parents des Lapons et des Finnois. Ils appar-

1. Brüder Grimm : *Kinder und Hausmærken, Dritter Band, Bruckstücke*, 1856.

tiennent à la branche ouralo-altaïque de la famille Touranienne. Les Finnois ont fait plus amplement encore que les Esthoniens preuve de facultés poétiques. Leurs chants traditionnels, recueillis par Lonnrot en 1835, forment sous le titre de *Kalevala* une épopée digne d'être admirée. C'est le seul monument épique qui se soit produit en dehors du génie aryen, à moins qu'on ne veuille aussi gratifier d'une telle qualification les chants kalmouks qui racontent la légende de Ghesser-Khan.

CONCLUSION.

Des exemples et des rapprochements dont nous venons de faire passer la série sous les yeux du lecteur peuvent se déduire certaines conclusions : quelques-unes ont déjà été énoncées, mais il convient de les rappeler et de les grouper ici en terminant.

Les contes traditionnels ne sont pas faits d'une autre étoffe que les mythes : ils sont originairement une seule et même chose. Or, qu'est-ce que les mythes sinon une façon enfantine de s'expliquer les phénomènes, de répondre aux questions que l'esprit, à son premier éveil, se pose sur la nature et sur la destinée, une manière de combler les vides de l'inconnu ? L'impression ressentie, la cause soupçonnée, la vérité entrevue se traduit, par suite de certaines associations d'idées, sous la forme animée d'un drame dont les acteurs prennent l'apparence humaine ou celle des animaux ; une étrange faculté d'illusion, comme cela peut s'observer chez les enfants, empêche alors de délimiter très-nettement ce qui est du domaine de l'invention d'avec ce qui est du domaine de la réalité.

On m'a raconté qu'un enfant, regardant attentivement tomber la neige dont le mouvement et la blancheur lui rappelaient ceux d'un duvet qu'on aurait secoué dans

l'espace, s'écria tout à coup : « Ah ! vois donc, maman, » c'est le bon Dieu qui plume ses oies. » — Voilà un mythe ou tout au moins le commencement d'un mythe. — Supposons que l'imagination de cet enfant eût été plus loin et se fût demandé pour quelle raison et dans quelles circonstances le bon Dieu s'était mis à plumer ses oies, il en serait résulté un conte mythique complet.

L'enfant d'aujourd'hui nous explique l'homme d'autrefois.

Les noms des personnages mythiques, quand on peut en pénétrer le sens, donnent sans doute la clef du mythe. Il nous paraît toutefois que c'est aller trop loin que de dire, comme l'a fait un maître de grande autorité, que les mythes dérivent exclusivement de ce qu'il appelle une maladie du langage ; ils dérivent avant tout d'une impulsion psychologique bien que leur production soit occasionnellement motivée par le rapprochement de mots à double sens ou par le souvenir de quelque métaphore qui a cessé d'être comprise.

Les conceptions mythiques peuvent rester à l'état de fantaisie de l'imagination, de création esthétique, de représentation que l'esprit se donne à lui-même par la transformation qu'il impose aux phénomènes dont les regards sont frappés ; elles affectent un autre caractère et prennent une valeur morale et religieuse lorsque le *Sensus numinis*, l'aspiration intuitive qui réside à l'état latent dans les profondeurs les plus intimes de l'être humain vient à combiner son action avec le travail de l'imagination.

Toutes les races ont eu la faculté de créer des mythes, mais la race aryenne a été, à cet égard, la plus richement douée.

La plupart des contes merveilleux, des contes de

grand'mères et de nourrices qui circulent encore aujourd'hui dans bien des coins de l'Europe, malgré le mouvement de civilisation dont l'effet sera de faire disparaître tous ceux que l'imprimerie n'aura pas protégés, la plupart de ces contes doivent être considérés comme d'anciens mythes ou des détritus d'anciens mythes, les uns arrivés de la patrie commune dans l'Asie centrale avec les premières migrations de la race, les autres arrivés très-postérieurement de l'Inde par des voies diverses et des communications de proche en proche.

Toutefois, à côté de cette immense quantité de contes auxquels il faut attribuer une origine aryenne plus ou moins pure, il en est un certain nombre qui proviennent d'autres sources et qu'il faut rattacher à des influences chamitiques, semitico-couschites ou même touraniennes. Les contes arrivés de l'Inde aux époques tardives contiennent eux-mêmes probablement un amalgame d'éléments aryens avec des éléments couschites et dravidiens.

L'étude des mythes et des contes traditionnels a un intérêt psychologique et esthétique parce qu'elle nous fait mieux comprendre certaines tendances et certains procédés habituels de l'esprit et de l'imagination, parce qu'elle se rattache par un côté à l'étude des conceptions religieuses produites en dehors du monothéisme et à l'étude du travail collectif et successif qui a présidé à la formation des épopées nationales.

L'ethnologie trouve aussi dans les contes traditionnels des matériaux qui peuvent éclairer ses recherches. Soumis à une comparaison attentive et à une classification soigneuse, les contes révèlent déjà et révéleront ultérieurement d'une façon sans doute plus accusée des coïncidences si étranges,

si complexes, qu'il ne paraît point suffisant, pour les expliquer, de recourir uniquement à la réponse banale que ces coïncidences ne sont que le résultat de l'identité de la nature et des facultés de l'homme; on est autorisé à y voir au contraire une probabilité soit de liens de parenté, soit de communications, une probabilité d'un contact historique quelconque, entre certaines portions de la population du globe réputées entièrement étrangères les unes aux autres.

Les contes ainsi envisagés pourront, dans une certaine mesure, devenir peut-être, pour les esprits chercheurs qui s'en occupent spécialement, ce que, pour les géologues, ont été les ossements et les coquillages fossiles patiemment collectés.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

